



5406639790

COLLECTION « CRITIQUE »

B  
2430  
D453  
M55  
1220

GILLES DELEUZE  
FÉLIX GUATTARI

*CAPITALISME ET SCHIZOPHRÉNIE*

# MILLE PLATEAUX



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1980 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0307-0

# sommaire

AVANT-PROPOS .....	8
1. INTRODUCTION : RHIZOME .....	9
2. 1914 — UN SEUL OU PLUSIEURS LOUPS ? .....	38
3. 10 000 av. J.-C. — LA GÉOLOGIE DE LA MORALE ....	53
4. 20 novembre 1923 — POSTULATS DE LA LINGUISTIQUE	95
5. 587 av. J.-C. — SUR QUELQUES RÉGIMES DE SIGNES	140
6. 28 novembre 1947 — COMMENT SE FAIRE UN CORPS SANS ORGANES ? .....	185
7. Année zéro — VISAGÉITÉ .....	205
8. 1874 — TROIS NOUVELLES OU « QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ ? » .....	235
9. 1933 — MICROPOLITIQUE ET SEGMENTARITÉ .....	253
10. 1730 — DEVENIR-INTENSE, DEVENIR-ANIMAL, DEVENIR- IMPERCEPTIBLE .....	284
11. 1837 — DE LA RITOURNELLE .....	381
12. 1227 — TRAITÉ DE NOMADOLOGIE : LA MACHINE DE GUERRE .....	434
13. 7 000 av. J.-C. — APPAREIL DE CAPTURE .....	528
14. 1440 — LE LISSE ET LE STRIÉ .....	592
15. CONCLUSION : RÉGLES CONCRÈTES ET MACHINES ABS- TRAITES .....	626
TABLE DES REPRODUCTIONS .....	643
TABLE DES MATIÈRES .....	645

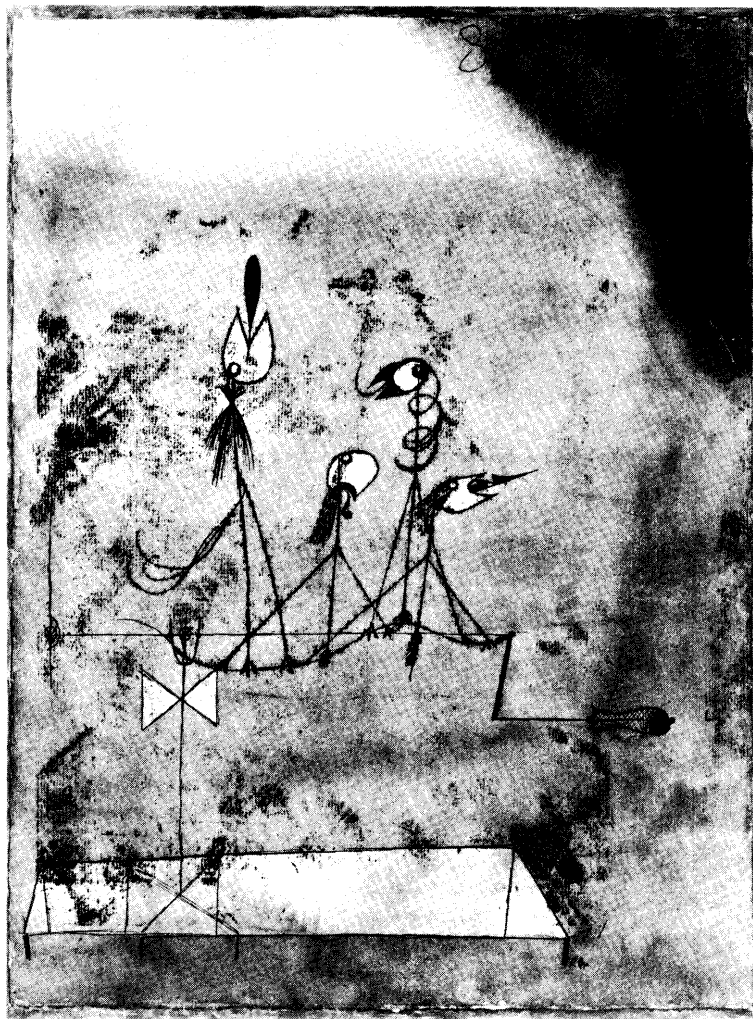
## avant-propos

Ce livre est la suite et la fin de *Capitalisme et schizophrénie*, dont le premier tome était *l'Anti-Œdipe*.

Il n'est pas composé de chapitres, mais de « plateaux ». Nous essayons plus loin d'expliquer pourquoi (et aussi pourquoi les textes sont datés). Dans une certaine mesure, ces plateaux peuvent être lus indépendamment les uns des autres, sauf la conclusion qui ne devrait être lue qu'à la fin.

Ont déjà été publiés : « Rhizome » (Ed. de Minuit, 1976) ; « Un seul ou plusieurs loups ? » (revue *Minuit*, n° 5) ; « Comment se faire un Corps sans organes ? » (*Minuit*, n° 10). Ils sont repris ici modifiés.

# 11. 1837 - De la ritournelle



*La machine à gazouiller*

I. Un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant. Il marche, s'arrête au gré de sa chanson. Perdu, il s'abrite comme il peut, ou s'oriente tant bien que mal avec sa petite chanson. Celle-ci est comme l'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos. Il se peut que l'enfant saute en même temps qu'il chante, il accélère ou ralentit son allure ; mais c'est déjà la chanson qui est elle-même un saut : elle saute du chaos à un début d'ordre dans le chaos, elle risque aussi de se disloquer à chaque instant. Il y a toujours une sonorité dans le fil d'Ariane. Ou bien le chant d'Orphée.

II. Maintenant, au contraire, on est chez soi. Mais le chez-soi ne préexiste pas : il a fallu tracer un cercle autour du centre fragile et incertain, organiser un espace limité. Beaucoup de composantes très diverses interviennent, repères et marques de toutes sortes. C'était déjà vrai dans le cas précédent. Mais maintenant ce sont des composantes pour l'organisation d'un espace, non plus pour la détermination momentanée d'un centre. Voilà que les forces du chaos sont tenues à l'extérieur autant qu'il est possible, et l'espace intérieur protège les forces germinatives d'une tâche à remplir, d'une œuvre à faire. Il y a là toute une activité de sélection, d'élimination, d'extraction, pour que les forces intimes terrestres, les forces intérieures de la terre, ne soient pas submergées, qu'elles puissent résister, ou même qu'elles puissent emprunter quelque chose au chaos à travers le filtre ou le crible de l'espace tracé. Or les composantes vocales, sonores, sont très importantes : un mur du son, en tout cas un mur dont certaines briques sont sonores. Un enfant chantonne pour recueillir en soi les forces du travail scolaire à fournir. Une ménagère chantonne, ou met la radio, en même temps qu'elle dresse les forces anti-chaos de son ouvrage. Les postes de radio ou de télé sont comme un mur sonore pour chaque foyer, et marquent des territoires (le voisin proteste quand c'est trop fort). Pour des œuvres sublimes comme la fondation d'une ville, ou la fabrication d'un Golem, on trace un cercle, mais surtout on marche autour du cercle comme dans une ronde enfantine, et l'on combine les consonnes et les voyelles rythmées qui correspondent aux forces intérieures de la création comme aux parties différenciées d'un organisme. Une erreur de vitesse, de rythme ou d'harmonie serait catastrophique, puisqu'elle détruirait le créateur et la création en ramenant les forces du chaos.

III. Maintenant enfin, on entrouvre le cercle, on l'ouvre, on laisse entrer quelqu'un, on appelle quelqu'un, ou bien l'on va soi-même au-dehors, on s'élance. On n'ouvre pas le cercle du côté où se pressent les anciennes forces du chaos, mais dans une

autre région, créée par le cercle lui-même. Comme si le cercle tendait lui-même à s'ouvrir sur un futur, en fonction des forces en œuvre qu'il abrite. Et cette fois, c'est pour rejoindre des forces de l'avenir, des forces cosmiques. On s'élance, on risque une improvisation. Mais improviser, c'est rejoindre le Monde, ou se confondre avec lui. On sort de chez soi au fil d'une chansonnette. Sur les lignes motrices, gestuelles, sonores qui marquent le parcours coutumier d'un enfant, se greffent ou se mettent à bourgeonner des « lignes d'erre », avec des boucles, des nœuds, des vitesses, des mouvements, des gestes et des sonorités différents<sup>1</sup>.

Ce ne sont pas trois moments successifs dans une évolution. Ce sont trois aspects sur une seule et même chose, la Ritournelle. On les retrouve dans les contes, de terreur ou de fées, dans les *lieder* aussi. La ritournelle a les trois aspects, elle les rend simultanés, ou les mélange : tantôt, tantôt, tantôt. Tantôt, le chaos est un immense trou noir, et l'on s'efforce d'y fixer un point fragile comme centre. Tantôt l'on organise autour du point une « allure » (plutôt qu'une forme) calme et stable : le trou noir est devenu un chez-soi. Tantôt on greffe une échappée sur cette allure, hors du trou noir. C'est Paul Klee qui a montré si profondément ces trois aspects, et leur lien. Il dit « point gris », et non trou noir, pour des raisons picturales. Mais justement le point gris est d'abord le chaos non dimensionnel, non localisable, la force du chaos, faisceau embrouillé de lignes aberrantes. Puis le point « saute par-dessus lui-même » et fait rayonner un espace dimensionnel, avec ses couches horizontales, ses coupes verticales, ses lignes coutumières non écrites, toute une force intérieure terrestre (cette force apparaît aussi bien, avec une allure plus déliée, dans l'atmosphère ou dans l'eau). Le point gris (trou noir) a donc sauté d'état, et représente non plus le chaos, mais la demeure ou le chez-soi. Enfin, le point s'élance et sort de lui-même, sous l'action de forces centrifuges errantes qui se déploient jusqu'à la sphère du cosmos : « On exerce un effort par poussées pour décoller de la terre, mais à l'échelon suivant on s'élève réellement au-dessus d'elle (...) sous l'empire de forces centrifuges qui triomphent de la pesanteur<sup>2</sup>. »

On a souvent souligné le rôle de la ritournelle : elle est territoriale, c'est un agencement territorial. Les chants d'oiseaux : l'oiseau qui chante marque ainsi son territoire... Les modes grecs,

1. Cf. Fernand Deligny, « Voix et voir », *Cahiers de l'immuable* : la manière dont une « ligne d'erre », chez des enfants autistes, se sépare d'un trajet coutumier, se met à « vibrer », « tressauter », « s'embarquer »...

2. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, pp. 56, 27. Cf. le commentaire de Maldiney, *Regard, parole, espace*, L'Age d'homme, pp. 149-151.

les rythmes hindous, sont eux-mêmes territoriaux, provinciaux, régionaux. La ritournelle peut prendre d'autres fonctions, amoureuse, professionnelle ou sociale, liturgique ou cosmique : elle emporte toujours de la terre avec soi, elle a pour concomitant une terre, même spirituelle, elle est en rapport essentiel avec un Natal, un Natif. Un « nome » musical est un petit air, une formule mélodique qui se propose à la reconnaissance, et restera l'assise ou le sol de la polyphonie (*cantus firmus*). Le *nomos* comme loi coutumière et non écrite est inséparable d'une distribution d'espace, d'une distribution dans l'espace, par là il est *ethos*, mais l'*ethos* est aussi bien la Demeure<sup>3</sup>. Et tantôt l'on va du chaos à un seuil d'agencement territorial : composantes directionnelles, infra-agencement. Tantôt l'on organise l'agencement : composantes dimensionnelles, intra-agencement. Tantôt l'on sort de l'agencement territorial, vers d'autres agencements, ou encore ailleurs : inter-agencement, composantes de passage ou même de fuite. Et les trois ensemble. Forces du chaos, forces terrestres, forces cosmiques : tout cela s'affronte et concourt dans la ritournelle.

Du chaos naissent les *Milieux* et les *Rythmes*. C'est l'affaire des cosmogonies très anciennes. Le chaos n'est pas sans composantes directionnelles, qui sont ses propres extases. Nous avons vu dans une autre occasion comment toutes sortes de milieux glissaient les uns par rapport aux autres, les uns sur les autres, chacun défini par une composante. Chaque milieu est vibratoire, c'est-à-dire un bloc d'espace-temps constitué par la répétition périodique de la composante. Ainsi le vivant a un milieu extérieur qui renvoie aux matériaux ; un milieu intérieur, aux éléments composants et substances composées ; un milieu intermédiaire, aux membranes et limites ; un milieu annexé, aux sources d'énergie, et aux perceptions-actions. Chaque milieu est codé, un code se définissant par la répétition périodique ; mais chaque code est en état perpétuel de transcodage ou de transduction. Le transcodage ou transduction, c'est la manière dont un milieu sert de base à un autre, ou au contraire s'établit sur un autre, se dissipe ou se constitue dans l'autre. Justement la notion de milieu n'est pas unitaire : ce n'est pas seulement le vivant qui passe constamment d'un milieu à un autre, ce sont

---

3. Sur le nome musical, l'*ethos* et le sol ou la terre, notamment dans la polyphonie, cf. Joseph Samson, in *Histoire de la musique*, Pléiade, t. I, pp. 1168-1172. On se reportera aussi, dans la musique arabe, au rôle du « Maqâm », à la fois type modal et formule mélodique : Simon Jargy, *La musique arabe*, P. U. F., pp. 55 sq.



les milieux qui passent l'un dans l'autre, essentiellement communiquants. Les milieux sont ouverts dans le chaos, qui les menace d'épuisement ou d'intrusion. Mais la riposte des milieux au chaos, c'est le rythme. Ce qu'il y a de commun au chaos et au rythme, c'est l'entre-deux, entre deux milieux, rythme-chaos ou chaosmos : « *Entre* la nuit et le jour, entre ce qui est construit et ce qui pousse naturellement, entre les mutations de l'inorganique à l'organique, de la plante à l'animal, de l'animal à l'espèce humaine, sans que cette série soit une progression... » C'est dans cet entre-deux que le chaos devient rythme, non pas nécessairement, mais a une chance de le devenir. Le chaos n'est pas le contraire du rythme, c'est plutôt le milieu de tous les milieux. Il y a rythme dès qu'il y a passage transcodé d'un milieu à un autre, communication de milieux, coordination d'espaces-temps hétérogènes. Le tarissement, la mort, l'intrusion prennent des rythmes. On sait bien que le rythme n'est pas mesure ou cadence, même irrégulière : rien de moins rythmé qu'une marche militaire. Le tam-tam n'est pas 1-2, la valse n'est pas 1, 2, 3, la musique n'est pas binaire ou ternaire, mais plutôt 47 temps premiers, comme chez les Turcs. C'est qu'une mesure, régulière ou non, suppose une forme codée dont l'unité mesurante peut varier, mais dans un milieu non communiquant, tandis que le rythme est l'Inégal ou l'Incommensurable, toujours en transcodage. Le mesure est dogmatique, mais le rythme est critique, il noue des instants critiques, ou se noue au passage d'un milieu dans un autre. Il n'opère pas dans un espace-temps homogène, mais avec des blocs hétérogènes. Il change de direction. Bachelard a raison de dire que « *la liaison des instants vraiment actifs (rythme) est toujours effectuée sur un plan qui diffère du plan où s'exécute l'action*<sup>4</sup> ». Le rythme n'a jamais le même plan que le rythmé. C'est que l'action se fait dans un milieu, tandis que le rythme se pose entre deux milieux, ou entre deux entre-milieux, comme entre deux eaux, entre deux heures, entre chien et loup, *twilight* ou *zweilight*, Heccéité. Changer de milieu, pris sur le vif, c'est le rythme. Atterrir, amerrir, s'envoler... Par là, on sort facilement d'une aporie qui risquait de ramener la mesure dans le rythme, malgré toutes les déclarations d'intention : en effet, comment peut-on proclamer l'inégalité constituante du rythme, alors qu'on se donne en même temps les vibrations sous-entendues, les répétitions périodiques des composantes ? C'est qu'un milieu existe bien par une répétition périodique, mais celle-ci n'a pas d'autre effet que de produire une différence par laquelle il passe dans un autre milieu. C'est la différence qui est

4. Bachelard, *La dialectique de la durée*, Boivin, pp. 128-129.

rythmique, et non pas la répétition qui, pourtant, la produit ; mais, du coup, cette répétition productive n'avait rien à voir avec une mesure reproductrice. Telle serait la « solution critique de l'antinomie ».

Il y a un cas particulièrement important de transcodage : c'est lorsqu'un code ne se contente pas de prendre ou recevoir des composantes autrement codées, mais prend ou reçoit des fragments d'un autre code en tant que tel. Le premier cas renverrait au rapport feuille-eau, mais le deuxième au rapport araignée-mouche. On a souvent remarqué que la toile d'araignée impliquait dans le code de cet animal des séquences du code même de la mouche ; on dirait que l'araignée a une mouche dans la tête, un « motif » de mouche, une « ritournelle » de mouche. L'implication peut être réciproque, comme dans la guêpe et l'orchidée, la gueule de loup et le bourdon. J. von Uexküll a fait une admirable théorie de ces transcodages, en découvrant dans les composantes autant de mélodies qui se feraient contrepoin, l'une servant de motif à l'autre et réciproquement : la Nature comme musique<sup>5</sup>. Chaque fois qu'il y a transcodage, nous pouvons être sûrs qu'il n'y a pas une simple addition, mais constitution d'un nouveau plan comme d'une plus-value. Plan rythmique ou mélodique, plus-value de passage ou de pont, — mais les deux cas ne sont jamais purs, se mélangent en réalité (ainsi le rapport de la feuille, non plus avec l'eau en général, mais avec la pluie...).

Toutefois, nous ne tenons pas encore un *Territoire*, qui n'est pas un milieu, pas même un milieu de plus, ni un rythme ou passage entre milieux. Le territoire est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les « territorialise ». Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes. Il revient au même de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent, ou quelle est la différence entre un animal sans territoire et un animal à territoire. Un territoire emprunte à tous les milieux, il mord sur eux, il les prend à bras le corps (bien qu'il reste fragile aux intrusions). Il est construit avec des aspects ou des portions de milieux. Il comporte en lui-même un milieu extérieur, un milieu intérieur, un intermédiaire, un annexé. Il a une zone intérieure de domicile ou d'abri, une zone extérieure de domaine, des limites ou membranes plus ou moins rétractiles, des zones intermédiaires ou même neutralisées, des réserves ou annexes énergétiques. Il est essentiellement marqué, par des « indices », et ces indices sont empruntés à des composantes de tous les milieux : des matériaux, des produits

5. J. von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, Gonthier.

organiques, des états de membrane ou de peau, des sources d'énergie, des condensés perception-action. Précisément, il y a territoire dès que des composantes de milieux cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quand elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire. Prenons un exemple comme celui de la couleur, des oiseaux ou des poissons : la couleur est un état de membrane, qui renvoie lui-même à des états intérieurs hormonaux ; mais la couleur reste fonctionnelle, et transitoire, tant qu'elle est liée à un type d'action (sexualité, agressivité, fuite). Elle devient expressive au contraire lorsqu'elle acquiert une constance temporelle et une portée spatiale qui en font une marque territoriale, ou plutôt territorialisante : une signature<sup>6</sup>. La question n'est pas de savoir si la couleur reprend des fonctions, ou en remplit de nouvelles au sein du territoire même. C'est évident, mais cette réorganisation de la fonction implique d'abord que la composante considérée soit devenue expressive, et qu'elle ait pour sens, de ce point de vue, de marquer un territoire. Une même espèce d'oiseau peut comporter des représentants colorés ou non ; les colorés ont un territoire, tandis que les blanchâtres sont grégaires. On sait le rôle de l'urine ou des excréments dans le marquage ; mais justement, les excréments territoriaux, par exemple chez le lapin, ont une odeur particulière due à des glandes anales spécialisées. Beaucoup de singes, en sentinelles, exposent leurs organes sexuels aux couleurs vives : le pénis devient un porte-couleurs expressif et rythmé qui marque les limites du territoire<sup>7</sup>. Une composante de milieu devient à la fois qualité et propriété, *quale* et *proprium*. En beaucoup de cas, on constate la vitesse de ce devenir, avec quelle rapidité un territoire est constitué, en même temps que les qualités expressives, sélectionnées ou produites. L'oiseau *Scenopoietes dentirostris* établit ses repères en faisant chaque matin

6. K. Lorenz, *L'agression*, Flammarion, pp. 28-30 : « Leur robe splendide est constante. (...) La répartition des couleurs sur des surfaces relativement grandes, vivement contrastées, distingue les poissons de corail non seulement de la plupart des poissons d'eau douce, mais aussi de presque tous les poissons moins agressifs et moins attachés à leur territoire. (...) Tout comme les couleurs des poissons de corail, le chant du rossignol signale de loin à tous ses congénères qu'un territoire a trouvé un propriétaire définitif. »

7. I. Eibl-Eibesfeldt, *Ethologie*, Ed. Scientifiques : sur les singes, p. 449 ; sur les lapins, p. 325 ; et sur les oiseaux, p. 151 : « Les Diamants tachetés qui ont le plumage de parure très coloré se maintiennent à une certaine distance les uns des autres, tandis que les sujets blanchâtres s'accroupissent plus près. »

tomber de l'arbre des feuilles qu'il a coupées, puis en les tournant à l'envers, pour que leur face interne plus pâle contraste avec la terre : l'inversion produit une matière d'expression...<sup>8</sup>.

Le territoire n'est pas premier par rapport à la marque qualitative, c'est la marque qui fait le territoire. Les fonctions dans un territoire ne sont pas premières, elles supposent d'abord une expressivité qui fait territoire. C'est bien en ce sens que le territoire, et les fonctions qui s'y exercent, sont des produits de la territorialisation. La territorialisation est l'acte du rythme devenu expressif, ou des composantes de milieux devenues qualitatives. Le marquage d'un territoire est dimensionnel, mais ce n'est pas une mesure, c'est un rythme. Il conserve le caractère le plus général du rythme, de s'inscrire sur un autre plan que celui des actions. Mais, maintenant, les deux plans se distinguent comme celui des expressions territorialisantes et des fonctions territorialisées. C'est pourquoi nous ne pouvons pas suivre une thèse comme celle de Lorenz, *qui tend à mettre l'agressivité à la base du territoire* : ce serait l'évolution phylogénétique d'un instinct d'agression qui ferait le territoire, à partir du moment où cet instinct deviendrait intra-spécifique, tourné contre les congénères de l'animal. Un animal à territoire, ce serait celui qui dirige son agressivité contre d'autres membres de son espèce ; ce qui donne à l'espèce l'avantage sélectif de se répartir dans un espace où chacun, individu ou groupe, possède son propre lieu<sup>9</sup>. Cette thèse ambiguë, aux résonances politiques dangereuses, nous paraît mal fondée. Il est évident que la fonction agressive prend une nouvelle allure quand elle devient intra-spécifique. Mais cette réorganisation de la fonction suppose le territoire, et ne l'explique pas. Au sein du territoire, il y a de nombreuses réorganisations, affectant aussi bien la sexualité, la chasse, etc., il y a même de nouvelles fonctions, comme construire un domicile. Mais ces fonctions ne sont organisées ou créées qu'en tant qu'elles sont *territorialisées*, et non l'inverse. Le facteur T, le facteur territorialisant, doit être cherché ailleurs : précisément dans le devenir-expressif du rythme ou de la mélodie, c'est-à-dire dans l'émergence des qualités propres (couleur, odeur, son, silhouette...).

Peut-on nommer Art ce devenir, cette émergence ? Le territoire serait l'effet de l'art. L'artiste, le premier homme qui dresse une borne ou fait une marque... La propriété, de groupe ou indi-

8. Cf. W. H. Thorpe, *Learning and Instinct in Animals*, Methuen and Co, p. 364.

9. Lorenz tend constamment à présenter la territorialité comme un effet de l'agression intraspécifique : cf. pp. 45, 48, 57, 161, etc.

viduelle, en découle, même si c'est pour la guerre et l'oppression. La propriété est d'abord artistique, parce que l'art est d'abord *affiche*, *pancarte*. Comme dit Lorenz, les poissons de corail sont des affiches. L'expressif est premier par rapport au possessif, les qualités expressives, ou matières d'expression sont forcément appropriatives, et constituent un avoir plus profond que l'être<sup>10</sup>. Non pas au sens où ces qualités appartiendraient à un sujet, mais au sens où elles dessinent un territoire qui appartiendra au sujet qui les porte ou qui les produit. Ces qualités sont des signatures, mais la signature, le nom propre, n'est pas la marque constituée d'un sujet, c'est la marque constituante d'un domaine, d'une demeure. La signature n'est pas l'indication d'une personne, c'est la formation hasardeuse d'un domaine. Les demeures ont des noms propres, et sont inspirées. « Les inspirés et leur demeure... », mais c'est avec la demeure que surgit l'inspiration. C'est en même temps que j'aime une couleur, et que j'en fais mon étendard ou ma pancarte. On met sa signature sur un objet comme on plante son drapeau sur une terre. Un surveillant général de lycée tamponnait toutes les feuilles qui jonchaient le sol dans la cour, et les remettait sur place. Il avait signé. Les marques territoriales sont des *ready-made*. Et, aussi, ce qu'on appelle art brut n'est rien de pathologique ou de primitif, c'est seulement cette constitution, cette libération de matières d'expression, dans le mouvement de la territorialité : le socle ou le sol de l'art. De n'importe quoi, faire une matière d'expression. Le *Scenopoïetes* fait de l'art brut. L'artiste est *scenopoïetes*, quitte à déchirer ses propres affiches. Certes, à cet égard, l'art n'est pas le privilège de l'homme. Messiaen a raison de dire que beaucoup d'oiseaux sont non seulement virtuoses, mais artistes, et le sont d'abord par leurs chants territoriaux (si un voleur « veut occuper indûment un endroit qui ne lui appartient pas, le véritable propriétaire chante, chante si bien que l'autre s'en va (...). Si le voleur chante mieux, le propriétaire lui cède la place<sup>11</sup> »). La ritournelle, c'est le rythme et la mélodie territorialisés, parce que devenus expressifs, — et devenus expressifs parce que territorialisants. Nous ne tournons pas en rond. Nous voulons dire qu'il y a un auto-

10. Sur un primat vital et esthétique de l' « avoir », cf. Gabriel Tarde, *L'opposition universelle*, Alcan.

11. Le détail des conceptions de Messiaen concernant les chants d'oiseaux, son évaluation de leurs qualités esthétiques, ses méthodes, soit pour les reproduire, soit pour s'en servir comme d'un matériau, se trouvent in Claude Samuel, *Entretiens avec Olivier Messiaen* (Belfond) et Antoine Goléa, *Rencontres avec Olivier Messiaen* (Julliard). Notamment, pourquoi Messiaen ne se sert pas de magnétophone ni du sonographe habituel aux ornithologues, cf. Samuel, pp. 111-114).

mouvement des qualités expressives. L'expressivité ne se réduit pas aux effets immédiats d'une impulsion qui déclenche une action dans un milieu : de tels effets sont des impressions ou des émotions subjectives plutôt que des expressions (ainsi, la couleur momentanée que prend un poisson d'eau douce sous telle impulsion). Les qualités expressives au contraire, les couleurs des poissons corail, sont auto-objectives, c'est-à-dire trouvent une objectivité dans le territoire qu'elles tracent.

Quel est ce mouvement objectif ? Qu'est-ce que *fait* une matière comme matière d'expression ? Elle est d'abord affiche ou pancarte, mais elle n'en reste pas là. Elle passe par là, c'est tout. Mais la signature va devenir style. En effet, *les qualités expressives ou matières d'expression entrent, les unes avec les autres, dans des rapports mobiles qui vont « exprimer » le rapport du territoire qu'elles tracent avec le milieu intérieur des impulsions, et avec le milieu extérieur des circonstances.* Or exprimer n'est pas dépendre, il y a une autonomie de l'expression. D'une part, les qualités expressives entrent les unes avec les autres dans des rapports internes qui constituent des *motifs territoriaux* : tantôt ceux-ci surplombent les impulsions internes, tantôt les superposent, tantôt fondent une impulsion dans une autre, tantôt passent et font passer d'une impulsion à une autre, tantôt s'insèrent entre les deux, mais ils ne sont pas eux-mêmes « pulsés ». Tantôt ces motifs non pulsés apparaissent sous une forme fixe, ou semblent apparaître ainsi, mais tantôt aussi les mêmes, ou d'autres, ont une vitesse et une articulation variables ; et c'est aussi bien leur variabilité que leur fixité qui les rend indépendants des pulsions qu'ils combinent ou neutralisent. « De nos chiens, nous savons qu'ils exécutent avec passion les mouvements de flairer, lever, courir, traquer, happer et secouer à mort une proie imaginaire, sans avoir faim. » Ou bien la danse de l'Épinoche, son zigzag est un motif où le zig épouse une pulsion agressive vers le partenaire, le zag une pulsion sexuelle vers le nid, mais où le zig et le zag sont diversement accentués, et même diversement orientés. D'autre part, les qualités expressives entrent également dans d'autres rapports internes qui font des *contre-points territoriaux* : cette fois, c'est la manière dont elles constituent dans le territoire des points qui prennent en contre-point les circonstances du milieu externe. Par exemple, un ennemi approche, ou fait irruption, ou bien la pluie se met à tomber, le soleil se lève, le soleil se couche... Là encore, les points ou contre-points ont leur autonomie, de fixité ou de variabilité, par rapport aux circonstances du milieu extérieur dont ils expriment le rapport avec le territoire. Car ce rapport peut être donné sans que les circonstances le soient, tout comme le rapport avec les impulsions peut

être donné sans que l'impulsion le soit. Et même quand les impulsions et circonstances sont données, le rapport est original par rapport à ce qu'il rapporte. Les rapports entre matières d'expression expriment des rapports du territoire avec les impulsions internes, avec les circonstances externes : ils ont une autonomie dans cette expression même. En vérité, les motifs et les contre-points territoriaux explorent les potentialités du milieu, intérieur ou extérieur. Les ethologues ont cerné l'ensemble de ces phénomènes sous le concept de « ritualisation », et ont montré le lien des rituels animaux avec le territoire. Mais ce mot ne convient pas forcément à ces motifs non pulsés, à ces contre-points non localisés, et ne rend compte ni de leur variabilité ni de leur fixité. Car ce n'est pas l'un *ou* l'autre, fixité ou variabilité, mais certains motifs ou points ne sont fixes que si d'autres sont variables, ou bien ils ne sont fixés dans une occasion que pour être variables dans une autre.

Il faudrait dire plutôt que les motifs territoriaux forment des *visages ou personnages rythmiques*, et les contre-points territoriaux des *paysages mélodiques*. Il y a personnage rythmique lorsque nous ne nous trouvons plus dans la situation simple d'un rythme qui serait lui-même associé à un personnage, à un sujet ou à une impulsion : maintenant, c'est le rythme lui-même qui est tout le personnage, et qui, à ce titre, peut rester constant, mais aussi bien augmenter ou diminuer, par ajout ou retrait de sons, de durées toujours croissantes et décroissantes, par amplification ou élimination qui font mourir et ressusciter, apparaître et disparaître. De même, le paysage mélodique n'est plus une mélodie associée à un paysage, c'est la mélodie qui fait elle-même un paysage sonore, et prend en contre-point tous les rapports avec un paysage virtuel. C'est par là que nous sortons du stade de la pancarte : car si chaque qualité expressive, si chaque matière d'expression considérée en elle-même est une pancarte ou une affiche, cette considération n'en reste pas moins abstraite. Les qualités expressives entrent les unes avec les autres dans des rapports variables ou constants (c'est ce que *font* les matières d'expression), pour constituer, non plus des pancartes qui marquent un territoire, mais des motifs et des contre-points, qui expriment le rapport du territoire avec des impulsions intérieures ou des circonstances extérieures, même si celles-ci ne sont pas données. Non plus des signatures, mais un style. Ce qui distingue objectivement un oiseau musicien d'un oiseau non musicien, c'est précisément cette aptitude aux motifs et aux contre-points qui, variables ou même constants, en font autre chose qu'une affiche, en font un style, puisqu'ils articulent le rythme et harmonisent la mélodie. On peut dire alors que l'oiseau musicien passe de la

tristesse à la joie, ou bien qu'il salue le lever du soleil, ou bien qu'il se met lui-même en danger pour chanter, ou bien qu'il chante mieux qu'un autre, etc. Aucune de ces formules ne comporte le moindre danger d'anthropomorphisme, ou n'implique la moindre interprétation. Ce serait plutôt du géomorphisme. C'est dans le motif et dans le contre-point qu'est donné le rapport avec la joie et la tristesse, avec le soleil, avec le danger, avec la perfection, même si le terme de chacun de ces rapports n'est pas donné. C'est dans le motif et dans le contre-point que le soleil, la joie ou la tristesse, le danger, deviennent sonores, rythmiques ou mélodiques<sup>12</sup>.

La musique de l'homme, aussi, passe par là. Pour Swann amateur d'art, la petite phrase de Vinteuil agit souvent comme une pancarte associée au paysage du bois de Boulogne, au visage et au personnage d'Odette : c'est comme si elle apportait à Swann l'assurance que le bois de Boulogne fut bien son territoire, et Odette sa possession. Il y a déjà beaucoup d'art dans cette manière d'entendre la musique. Debussy critiquait Wagner en comparant les leitmotive à des poteaux indicateurs qui signaleraient les circonstances cachées d'une situation, les impulsions secrètes d'un personnage. Et il en est ainsi, à un niveau ou à certains moments. Mais plus l'œuvre se développe, plus les motifs entrent en conjonction, plus ils conquièrent *leur propre plan*, plus ils prennent d'autonomie par rapports à l'action dramatique, aux impulsions, aux situations, plus ils sont indépendants des personnages et des paysages, pour devenir eux-mêmes paysages mélodiques, personnages rythmiques qui ne cessent d'enrichir leurs relations internes. Alors ils peuvent rester relativement constants, ou au contraire augmenter ou diminuer, croître et décroître, varier de vitesse de déroulement : dans les deux cas ils ont cessé d'être pulsés et localisés, même les constantes sont pour la variation, et se durcissent d'autant plus qu'elles sont provisoires et font valoir cette variation continue à laquelle elles résistent<sup>13</sup>. Précisément, Proust fut parmi les premiers à souligner cette vie du motif wagnérien : au lieu que le motif soit lié à un personnage qui apparaît, c'est chaque apparition du motif qui constitue elle-même un personnage rythmique, dans « la plénitude d'une musique que remplissent en effet tant de musiques dont chacune est un être ». Et ce n'est pas par hasard si l'apprentissage de *La*

12. Sur tous ces points, cf. Claude Samuel, *Entretiens avec Olivier Messiaen*, ch. iv, et, sur la notion de « personnage rythmique », pp. 70-74.

13. Pierre Boulez, « Le temps re-cherché », in *Das Rheingold*, Bayreuth, 1976, pp. 5-15.



*recherche* poursuit une découverte analogue à propos des petites phrases de Vinteuil : elles ne renvoient pas à un paysage, mais emportent et développent en elles des paysages qui n'existent plus en dehors (la blanche sonate et le rouge septuor...). La découverte du paysage proprement mélodique et du personnage proprement rythmique marque ce moment de l'art en tant qu'il cesse d'être une peinture muette sur un panneau. Peut-être n'est-ce pas le dernier mot de l'art, mais l'art est passé par là, tout comme l'oiseau, motifs et contre-points qui forment un auto-développement, c'est-à-dire un style. L'intériorisation du paysage sonore ou mélodique peut trouver sa forme exemplaire chez Liszt non moins que celle du personnage rythmique chez Wagner. Plus généralement, le lied est l'art musical du paysage, la forme la plus picturale de la musique, la plus impressionniste. Mais les deux pôles sont tellement liés que, dans le lied aussi, la Nature apparaît comme personnage rythmique aux transformations infinies.

Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire, je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des matières d'expression. Il s'agit de maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte. *Maniérisme* : l'ethos est à la fois demeure et manière, patrie et style. On le voit bien dans les danses territoriales dites baroques, ou maniéristes, où chaque pose, chaque mouvement instaure une telle distance (sarabandes, allemandes, bourrées, gavottes...<sup>14</sup>). Il y a tout un art des poses, des postures, des silhouettes, des pas et des voix. Deux schizophrènes se parlent, ou déambulent, suivant des lois de frontière et de territoire qui peuvent nous échapper. A quel point il est important, quand le chaos menace, de tracer un territoire transportable et pneumatique. Au besoin, je prendrai mon territoire sur mon propre corps, je territorialise mon corps : la maison de la tortue, l'ermitage du crustacé, mais aussi tous les tatouages qui font du corps un territoire. La distance critique n'est pas une mesure, c'est un rythme. Mais justement le rythme est pris dans un devenir qui emporte les distances entre personnages, pour en faire des personnages rythmiques, eux-mêmes plus ou moins distants, plus ou moins combinables (intervalles).

---

14. Sur le maniérisme et le chaos, sur les danses baroques, et aussi sur le rapport de la schizophrénie avec le maniérisme et les danses, cf. Evelyne Szyner, « Droit de suite baroque », in *Schizophrénie et art*, de Léo Navratil, Ed. Complexe.

Deux animaux de même sexe et d'une même espèce s'affrontent ; le rythme de l'un « croît » lorsqu'il approche de son territoire ou du centre de ce territoire, le rythme de l'autre décroît quand il s'éloigne du sien, et entre les deux, sur les frontières, une constante oscillatoire s'établit : un rythme actif, un rythme subi, un rythme témoin<sup>15</sup> ? Ou bien l'animal entrouvre son territoire au partenaire de l'autre sexe : se forme un personnage rythmique complexe, en duos, chants alternés ou anti-phoniques, comme chez les pies-grièches africaines. Bien plus, il faut tenir compte simultanément de deux aspects du territoire : non seulement il assure et règle la coexistence des membres d'une même espèce, en les séparant, mais il rend possible la coexistence d'un maximum d'espèces différentes dans un même milieu, en les spécialisant. C'est en même temps que les membres d'une même espèce entrent dans des personnages rythmiques et que les espèces diverses entrent dans des paysages mélodiques, les paysages étant peuplés de personnages, les personnages appartenant à des paysages. Ainsi la *Chronochromie*, de Messiaen, avec dix-huit chants d'oiseaux, à la fois formant des personnages rythmiques autonomes et réalisant un extraordinaire paysage en contre-points complexes, accords sous-entendus ou inventés.

Non seulement l'art n'attend pas l'homme pour commencer, mais on peut demander si l'art apparaît jamais chez l'homme, sauf dans des conditions tardives et artificielles. On a souvent remarqué que l'art humain restait longtemps pris dans les travaux et des rites d'une autre nature. Toutefois, cette remarque n'a peut-être pas plus de portée que celle qui ferait commencer l'art avec l'homme. Car il est très vrai que, dans un territoire, deux effets notables ont lieu : *une réorganisation des fonctions, un regroupement des forces*. D'une part, des activités fonctionnelles ne sont pas territorialisées sans prendre une nouvelle allure (création de nouvelles fonctions comme construire un logis, transformation d'anciennes fonctions, telle l'agressivité qui change de nature en devenant intra-spécifique). Il y a là comme le thème naissant de la spécialisation ou de la profession : si la ritournelle territoriale passe si souvent dans les ritournelles professionnelles, c'est que les professions supposent que des activités fonctionnelles diverses s'exercent dans un même milieu, mais aussi que la même activité n'a pas d'autres agents dans le même territoire. Des ritournelles professionnelles se croisent dans le milieu, comme les cris des marchands, mais chacune marque un territoire où ne

---

15. Lorenz, *L'agression*, p. 46. — Sur les trois personnages rythmiques définis respectivement comme actif, passif et témoin, cf. Messiaen et Goléa, pp. 90-91.

peut pas s'exercer la même activité ni retentir le même cri. Chez l'animal comme chez l'homme, ce sont les règles de distance critique pour l'exercice de la concurrence : mon coin de trottoir. Bref, il y a une territorialisation des fonctions qui est la condition de leur surgissement comme « travaux » ou « métiers ». C'est en ce sens que l'agressivité intra-spécifique ou spécialisée est nécessairement d'abord une agressivité territorialisée, qui n'explique pas le territoire, puisqu'elle en découle. Du coup, on reconnaîtra que dans le territoire toutes les activités prennent une allure pratique nouvelle. Mais ce n'est pas une raison pour en conclure que l'art n'y existe pas pour lui-même, puisqu'il est présent dans le facteur territorialisant qui conditionne l'émergence de la fonction-travail.

Et il en est de même si l'on considère l'autre effet de la territorialisation. Cet autre effet, qui ne renvoie plus à des travaux, mais à des rites ou religions, consiste en ceci : le territoire regroupe toutes les forces des différents milieux en une seule gerbe constituée par les forces de la terre. C'est seulement au plus profond de chaque territoire que se fait l'attribution de toutes les forces diffuses à la terre comme réceptacle ou socle. « Le milieu environnant étant vécu comme une unité, on ne saurait que difficilement distinguer dans ces intuitions primaires ce qui appartient à la terre proprement dite de ce qui est seulement manifesté à travers elle, montagnes, forêts, eaux, végétation. » Les forces de l'air ou de l'eau, l'oiseau et le poisson, deviennent ainsi forces de la terre. Bien plus, si le territoire en extension sépare les forces intérieures de la terre et les forces extérieures du chaos, il n'en est pas de même en « intension », en profondeur, où les deux types de forces s'étreignent et s'épousent en un combat qui n'a que la terre comme cible et comme enjeu. Dans le territoire, il y a toujours un lieu où toutes les forces se réunissent, arbre ou bocage, dans un corps-à-corps d'énergies. La terre est ce corps-à-corps. Ce centre intense est à la fois dans le territoire même, mais aussi hors de plusieurs territoires qui convergent vers lui à l'issue d'un immense pèlerinage (d'où les ambiguïtés du « natal »). En lui ou hors de lui, le territoire renvoie à un centre intense qui est comme la patrie inconnue, source terrestre de toutes les forces, amicales ou hostiles, et où tout se décide<sup>16</sup>. Là aussi donc, nous devons reconnaître que la religion, commune à l'homme et à

---

16. Cf. Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Payot. Sur « l'intuition primaire de la terre comme forme religieuse », pp. 213 sq. ; sur le centre du territoire, pp. 324 sq. Eliade marque bien que le centre est à la fois hors territoire et très difficile à atteindre, mais aussi dans le territoire, à notre portée immédiate.

l'animal, n'occupe le territoire que parce qu'elle dépend, comme de sa condition, du facteur brut esthétique, territorialisant. C'est lui qui, tout ensemble, organise les fonctions de milieu en travaux, et lie les forces de chaos en rites et religions, forces de la terre. *C'est en même temps que les marques territorialisantes se développent en motifs et contrepoints, et qu'elles réorganisent les fonctions, qu'elles regroupent les forces.* Mais, par là même, le territoire déchaîne déjà quelque chose qui va le dépasser.

Nous sommes toujours ramenés à ce « moment » : le devenir-expressif du rythme, l'émergence des qualités-propres expressives, la formation de matières d'expression qui se développent en motifs et contre-points. Il faudrait alors une notion, même d'apparence négative, pour saisir ce moment, brut ou fictif. L'essentiel est dans le décalage que l'on constate entre le code et le territoire. Le territoire surgit dans une marge de liberté du code, non pas indéterminée, mais autrement déterminée. S'il est vrai que chaque milieu a son code, et qu'il y a perpétuellement transcodage entre les milieux, il semble au contraire que le territoire se forme au niveau d'un certain *décodage*. Les biologistes ont souligné l'importance de ces marges déterminées, mais qui ne se confondent pas avec des mutations, c'est-à-dire avec des changements intérieurs au code : il s'agit cette fois de gènes dédoublés ou de chromosomes surnuméraires, qui ne sont pas pris dans le code génétique, sont fonctionnellement libres et offrent une matière libre à la variation<sup>17</sup>. Mais qu'une telle matière puisse créer de nouvelles espèces indépendamment des mutations reste très improbable, si les événements d'un autre ordre ne s'y joignent pas, capables de multiplier les interactions de l'organisme avec ses milieux. Or la territorialisation est précisément un tel facteur qui s'établit sur les marges de code d'une même espèce, et qui donne aux représentants séparés de cette espèce la possibilité de se différencier. C'est parce que la territorialité est en décalage par rapport au code de l'espèce qu'elle peut induire indirectement de nouvelles espèces. Partout où la territorialité apparaît, elle instaure une *distance critique* intra-spécifique entre membres d'une même espèce ; et c'est en vertu de son propre décalage par rapport aux *différences spécifiques* qu'elle devient un moyen de différenciation indirect, oblique. En tous ces sens le décodage apparaît bien comme le « négatif » du territoire ; et la distinction la

---

17. Les biologistes ont souvent distingué deux facteurs de transformation : les uns, du type mutations, mais les autres, processus d'isolement ou de séparation, qui peuvent être génétiques, géographiques ou même psychiques ; la territorialité serait un facteur du second type. Cf. Cuénot, *L'espèce*, Ed. Doin.

plus évidente entre les animaux à territoire et les animaux sans territoire, c'est que les premiers sont beaucoup moins codés que les autres. Nous avons dit assez de mal du territoire pour évaluer maintenant toutes les créations qui y tendent, qui s'y font ou qui en sortent, qui vont en sortir.

Nous sommes allés des forces du chaos aux forces de la terre. Des milieux au territoire. Des rythmes fonctionnels au devenir-expressif du rythme. Des phénomènes de transcodage aux phénomènes de décodage. Des fonctions de milieu aux fonctions territorialisées. Il s'agit moins d'évolution que de passage, de ponts, de tunnels. Déjà les milieux ne cessaient pas de passer les uns dans les autres. Mais voilà que les milieux passent dans le territoire. Les qualités expressives, celles que nous appelons esthétiques, ne sont certes pas des qualités « pures », ni symboliques, mais des qualités-propres, c'est-à-dire appropriatives, des passages qui vont de composantes de milieu à des composantes de territoire. Le territoire est lui-même lieu de passage. Le territoire est le premier agencement, la première chose qui fasse agencement, l'agencement est d'abord territorial. Mais comment ne serait-il pas déjà en train de passer en autre chose, dans d'autres agencements ? C'est pourquoi nous ne pouvions pas parler de la constitution du territoire sans parler déjà de son organisation interne. Nous ne pouvions pas décrire l'infra-agencement (affiches ou pancartes) sans être déjà dans l'intra-agencement (motifs et contrepoints). Nous ne pouvons rien dire non plus sur l'intra-agencement sans être déjà sur la voie qui nous mène à d'autres agencements, ou ailleurs. Passage de la Ritournelle. La ritournelle va vers l'agencement territorial, s'y installe ou en sort. En un sens général, *on appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux* (il y a des ritournelles motrices, gestuelles, optiques, etc.). En un sens restreint, on parle de ritournelle quand l'agencement est sonore ou « dominé » par le son — mais pourquoi cet apparent privilège ?

Nous sommes maintenant dans l'intra-agencement. Or il présente une organisation très riche et complexe. Non seulement il comprend l'agencement territorial, mais aussi les fonctions agencées, territorialisées. Soit les Troglodytes, famille de passereaux : le mâle prend possession de son territoire, et produit une « ritournelle de boîte à musique », comme une mise en garde contre les intrus possibles ; il construit lui-même des nids dans ce territoire, parfois une douzaine ; lorsqu'une femelle arrive, il se met devant un nid, l'invite à visiter, laisse pendre ses ailes,

baisse l'intensité de son chant qui se réduit alors à un seul trille<sup>18</sup>. Il apparaît que la fonction de nidification est fortement territorialisée, puisque les nids sont préparés par le mâle tout seul avant l'arrivée de la femelle, qui ne fait que les visiter et les achever ; la fonction de « cour » est également territorialisée, mais à un moindre degré, puisque la ritournelle territoriale change d'intensité pour se faire séductrice. Dans l'intra-agencement, toutes sortes de composantes hétérogènes interviennent : non seulement les marques de l'agencement qui réunissent des matériaux, des couleurs, des odeurs, des sons, des postures, etc., mais les divers éléments de tel ou tel comportement agencé qui entrent dans un motif. Par exemple, un comportement de parade se compose de danse, claquement de bec, exhibition de couleurs, posture du cou allongé, cris, lissage de plumes, courbettes, ritournelle... Une première question serait de savoir ce qui fait tenir ensemble toutes ces marques territorialisantes, ces motifs territoriaux, ces fonctions territorialisées dans un même intra-agencement. C'est une question de *consistance* : le « tenir-ensemble » d'éléments hétérogènes. Ils ne constituent d'abord qu'un ensemble flou, un ensemble discret, qui prendra consistance...

Mais une autre question semble interrompre ou recouper celle-ci. Car, en beaucoup de cas, une fonction agencée, territorialisée, acquiert assez d'indépendance pour former elle-même un nouvel agencement, plus ou moins déterritorialisé, en voie de déterritorialisation. Il n'y a pas besoin de quitter effectivement le territoire pour entrer dans cette voie ; mais ce qui, tout à l'heure, était une fonction constituée dans l'agencement territorial, devient maintenant l'élément constituant d'un autre agencement, l'élément de passage à un autre agencement. Comme dans l'amour courtois, une couleur cesse d'être territoriale pour entrer dans un agencement de « cour ». Il y a une ouverture de l'agencement territorial à un agencement de cour, ou à un agencement social autonomisé. C'est ce qui arrive lorsque se fait une reconnaissance propre du partenaire sexuel, ou des membres du groupe, qui ne se confond plus avec la reconnaissance du territoire : on dit alors que le partenaire est un *Tier mit der Heimvalenz*, « un animal valant le chez-soi ». Dans l'ensemble des groupes ou des couples, on pourra donc distinguer des groupes et couples de milieu, sans reconnaissance individuelle, des groupes et couples territoriaux, où la reconnaissance ne s'exerce que dans le territoire, enfin des groupes sociaux et des couples amoureux, quand la reconnaissance se fait indépendamment du

18. Paul Géroudet, *Les passereaux*, Delachaux et Niestlé, t. II, pp. 88-94.

lieu<sup>19</sup>. La cour, ou le groupe, ne font plus partie de l'agencement territorial, mais il y a autonomisation d'un agencement de cour ou de groupe — même si l'on reste à l'intérieur du territoire. Inversement, au sein du nouvel agencement, une reterritorialisation se fait, sur le membre du couple ou les membres du groupe qui valent-pour (valence). Une telle ouverture de l'agencement territorial sur d'autres agencements peut être analysée en détail, et varie beaucoup. Par exemple, quand ce n'est pas le mâle qui fait le nid, quand le mâle se contente de transporter les matériaux ou de mimer la construction, comme chez les Pinsons d'Australie, tantôt il fait la cour à la femelle avec un brin de chaume dans le bec (genre *Bathilda*), tantôt il utilise un autre matériau que celui du nid (genre *Nechmia*), tantôt le brin d'herbe ne sert que dans les phases initiales de la cour ou même avant (genres *Aidemosyne* ou *Lonchura*), tantôt l'herbe est picorée sans être offerte (genre *Emblema*<sup>20</sup>). On peut toujours dire que ces comportements de « brin d'herbe » ne sont que des archaïsmes, ou des vestiges d'un comportement de nidification. Mais c'est la notion de comportement qui se révèle insuffisante par rapport à celle d'agencement. Car, lorsque le nid n'est pas déjà fait par le mâle, la nidification cesse d'être une composante de l'agencement territorial, elle décolle en quelque sorte du territoire ; bien plus, la cour, qui précède alors la nidification, devient elle-même un agencement relativement autonomisé. Et la matière d'expression « brin d'herbe » agit comme une composante de passage entre l'agencement territorial et l'agencement de cour. Que le brin d'herbe, alors, ait une fonction de plus en plus rudimentaire chez certaines espèces, qu'il tende à s'annuler dans une série considérée, ne suffit pas à en faire un vestige, encore moins un symbole. Jamais une matière d'expression n'est vestige ou symbole. Le brin d'herbe est une composante déterritorialisée, ou en voie de déterritorialisation. Ce n'est pas un archaïsme, ni un objet partiel ou transitionnel. C'est un opérateur, un vecteur. C'est un *convertisseur d'agencement*. C'est à titre de composante de passage, d'un agencement à un autre, que le brin s'annule. Et ce qui confirme ce point de vue, c'est qu'il ne tend pas à s'annuler sans qu'une composante de relais ne le remplace et ne prenne de plus en plus d'importance : à savoir la ritournelle,

19. Dans son livre sur *L'agression*, Lorenz a bien distingué les « bandes anonymes », du type banc de poissons, qui forment des blocs de milieu ; les « groupes locaux », où la reconnaissance se fait seulement au sein du territoire et porte au maximum sur les « voisins » ; enfin, les sociétés fondées sur un « lien » autonome.

20. K. Immelmann, *Beiträge zu einer vergleichenden Biologie australischer Prachtfinken*, Zool. Jahrb. Syst., 90, 1962.

qui n'est plus seulement territoriale, mais devient amoureuse et sociale, et change en conséquence<sup>21</sup>. Pourquoi la composante sonore « ritournelle » a-t-elle, dans la constitution de nouveaux agencements, une valence plus forte que la composante gestuelle « brin d'herbe », c'est une question qu'on ne pourra considérer que plus tard. L'important pour le moment est de constater cette formation de nouveaux agencements dans l'agencement territorial, ce mouvement qui va de l'intra-agencement à des inter-agencements, avec composantes de passage et de relais. Ouverture innovatrice du territoire vers la femelle, ou bien vers le groupe. La pression sélective passe par les inter-agencements. C'est comme si des forces de déterritorialisation travaillaient le territoire lui-même, et nous faisaient passer de l'agencement territorial à d'autres types d'agencement, de cour ou de sexualité, de groupe ou de société. Le brin d'herbe et la ritournelle sont deux agents de ces forces, deux agents de déterritorialisation.

L'agencement territorial ne cesse de passer dans d'autres agencements. De même que l'intra-agencement n'est pas séparable de l'intra-agencement, l'intra-agencement ne l'est pas davantage des inter-agencements, et pourtant les passages ne sont pas nécessaires, et se font « suivant le cas ». La raison en est simple : l'intra-agencement, l'agencement territorial, territorialise des fonctions et des forces, sexualité, agressivité, grégarité, etc., et les transforme en les territorialisant. Mais ces fonctions et ces forces territorialisées peuvent du coup prendre une autonomie qui les fait basculer dans d'autres agencements, composer d'autres agencements déterritorialisés. La sexualité peut apparaître comme une fonction territorialisée dans l'intra-agencement ; mais elle peut également tracer une ligne de déterritorialisation qui décrit un autre agencement ; d'où les rapports très variables sexualité-territoire, comme si la sexualité prenait « sa distance »... La profession, le métier, la spécialité impliquent des activités territorialisées ; mais elles peuvent aussi bien décoller du territoire pour construire autour d'elles, et entre professions, un nouvel agencement. Une composante territoriale ou territorialisée peut se

---

21. Eibl-Eibesfeldt, *Ethologie*, p. 201 : « A partir du transport de matériaux pour la construction du nid, dans le comportement de cour du mâle, il s'est développé des actions employant des brins d'herbe ; chez certaines espèces, celles-ci sont devenues de plus en plus rudimentaires ; en même temps, le chant de ces oiseaux, qui primitivement servait à délimiter le territoire, subit un changement de fonction lorsque ces oiseaux deviennent très sociables. Les mâles, en remplacement de la cour avec offrande d'herbe, chantent doucement tout près de la femelle. » Eibl-Eibesfeldt interprète pourtant le comportement de brin d'herbe comme un « vestige ».



mettre à bourgeonner, à produire : c'est tellement le cas de la ritournelle qu'il faut peut-être appeler ritournelle tout ce qui est dans ce cas. Cette équivoque entre la territorialité et la déterritorialisation, c'est l'équivoque du Natal. Elle se comprend d'autant mieux si l'on considère que le territoire renvoie à un centre intense au plus profond de soi ; mais précisément, nous l'avons vu, ce centre intense peut être situé hors territoire, au point de convergence de territoires très différents ou très éloignés. Le Natal est dehors. On peut citer un certain nombre de cas célèbres et troublants, plus ou moins mystérieux, illustrant de prodigieux décolllements de territoire, nous faisant assister à un vaste mouvement de déterritorialisation en pleine prise sur les territoires, et les traversant de fond en comble : 1) les pèlerinages aux sources comme ceux des saumons ; 2) les rassemblements surnuméraires, comme ceux des sauterelles, des pinsons, etc. (des dizaines de millions de pinsons près de Thoun en 1950-1951) ; 3) les migrations solaires ou magnétiques ; 4) les longues marches, comme celles des langoustes<sup>22</sup>.

Quelles que soient les causes de chacun de ces mouvements, on voit bien que la nature du mouvement change. Il ne suffit même plus de dire qu'il y a inter-agencement, passage d'un agencement territorial à un autre type, on dirait plutôt qu'on sort de tout agencement, qu'on excède les capacités de tout agencement possible, pour entrer sur un autre plan. Et, en effet, ce n'est plus un mouvement ni un rythme de milieu, pas davantage un mouvement ni un rythme territorialisant ou territorialisés, il y a maintenant du Cosmos dans ces mouvements plus

---

22. Cf. *L'Odyssée sous-marine de l'équipe Cousteau, film n° 36, commentaire Cousteau-Diolé, La marche des langoustes* (L. R. A.) : il arrive aux langoustes à épines, le long de la côte nord du Yucatan, de quitter leurs territoires. Elles s'assemblent d'abord en petits groupes, avant la première tempête d'hiver, et avant qu'un signe soit décelable à l'échelle des appareils humains. Puis, quand la tempête arrive, elles forment de longues processions de marche, en file indienne, avec un chef qui se relaie, et une arrière-garde (vitesse de marche 1 km/h sur 100 km ou plus). Cette migration ne semble pas liée à la ponte, qui n'aura lieu que six mois plus tard. Heronkind, spécialiste des langoustes, suppose qu'il s'agit d'un « vestige » de la dernière période glaciaire (il y a plus de dix mille ans). Cousteau penche vers une interprétation plus actuelle, quitte à invoquer la prémonition d'une nouvelle période glaciaire. En effet, la question de fait est que l'agencement territorial des langoustes s'ouvre ici exceptionnellement sur un agencement social ; et que cet agencement social est en rapport avec des forces du cosmos, ou, comme dit Cousteau, « des pulsations de la terre ». Reste que « l'énigme demeure entière » : d'autant plus que cette procession des langoustes est l'occasion d'un massacre par les pêcheurs ; et que d'autre part ces animaux ne peuvent pas être marqués, en raison de la mue des carapaces.

amples. Les mécanismes de localisation ne cessent pas d'être extrêmement précis, mais la localisation est devenue cosmique. Ce ne sont plus les forces territorialisées, réunies en forces de la terre, ce sont les forces retrouvées ou libérées d'un Cosmos déterritorialisé. Dans la migration, le soleil n'est plus le soleil terrestre qui règne sur le territoire, même aérien, c'est le soleil céleste du Cosmos, comme dans les deux Jérusalem, Apocalypse. Mais, en dehors de ces cas grandioses, où la déterritorialisation se fait absolue, sans rien perdre de sa précision (puisqu'elle épouse des variables cosmiques), il faut déjà constater que le territoire ne cesse pas d'être parcouru par des mouvements de déterritorialisation relative et même sur place, où l'on passe de l'intra-agencement à des inter-agencements, sans qu'il y ait besoin de quitter le territoire, ni de sortir des agencements pour épouser le Cosmos. Un territoire est toujours en voie de déterritorialisation, au moins potentielle, en voie de passage à d'autres agencements, quitte à ce que l'autre agencement opère une reterritorialisation (quelque chose qui « vaut » le chez-soi)... Nous avons vu que le territoire se constituait sur une marge de décodage affectant le milieu ; nous voyons qu'une marge de déterritorialisation affecte le territoire en lui-même. C'est une série de décrochages. Le territoire n'est pas séparable de certains coefficients de déterritorialisation, évaluables dans chaque cas, faisant varier les rapports de chaque fonction territorialisée avec le territoire, mais aussi les rapports du territoire avec chaque agencement déterritorialisé. Et c'est la même « chose » qui apparaît ici comme fonction territorialisée, prise dans l'intra-agencement, et là-bas comme agencement autonome ou déterritorialisé, inter-agencement.

C'est pourquoi une classification des ritournelles pourrait se présenter ainsi : 1) les ritournelles territoriales, qui cherchent, marquent, agencent un territoire ; 2) les ritournelles de fonctions territorialisées, qui prennent une fonction spéciale dans l'agencement (la Berceuse qui territorialise le sommeil et l'enfant, l'Amoureuse qui territorialise la sexualité et l'aimé, la Professionnelle qui territorialise le métier et les travaux, la Marchande qui territorialise la distribution et les produits...) 3) les mêmes, en tant qu'elles marquent maintenant de nouveaux agencements, qu'elles passent à de nouveaux agencements, par déterritorialisation-reterritorialisation (les comptines seraient un cas très compliqué : ce sont des ritournelles territoriales, qu'on ne chante pas de la même manière d'un quartier à l'autre, parfois d'une rue à l'autre ; elles distribuent des rôles et des fonctions de jeu dans l'agencement territorial ; mais aussi elles font passer le territoire dans l'agencement de jeu qui tend lui-même à devenir auto-

nome<sup>23</sup>); 4) les ritournelles qui ramassent ou rassemblent les forces, soit au sein du territoire, soit pour aller au-dehors (ce sont des ritournelles d'affrontement, ou de départ, qui engagent parfois un mouvement de déterritorialisation absolue, « Adieu, je pars sans détourner les yeux ». A l'infini, ces ritournelles doivent rejoindre les chansons de Molécules, les vagissements de nouveau-nés des Eléments fondamentaux, comme dit Millikan. Elles cessent d'être terrestres pour devenir cosmiques : quand le Nome religieux s'épanouit et se dissout dans un Cosmos panthéiste moléculaire ; quand le chant des oiseaux fait place aux combinaisons de l'eau, du vent, des nuages et des brouillards. « Dehors le vent, la pluie... » Le Cosmos comme immense ritournelle déterritorialisée).

Le problème de la *consistance* concerne bien la manière dont tiennent ensemble les composantes d'un agencement territorial. Mais il concerne aussi la manière dont des agencements différents tiennent, avec composantes de passage et de relais. Il se peut même que la consistance ne trouve la totalité de ses conditions que sur un plan proprement cosmique, où tous les disparates et les hétérogènes sont convoqués. Cependant, chaque fois que des hétérogènes tiennent ensemble dans un agencement ou dans des inter-agencements, un problème de consistance se pose déjà, en termes de coexistence ou de succession, et les deux à la fois. Même dans un agencement territorial, c'est peut-être la composante la plus déterritorialisée, le vecteur déterritorialisant, ainsi la ritournelle, qui assure la consistance du territoire. Si nous posons la question générale « Qu'est-ce qui fait tenir ensemble ? », il semble que la réponse la plus claire, la plus facile, soit donnée par un modèle *arborescent*, centralisé, hiérarchisé, linéaire, formalisant. Par exemple, le schéma de Tinbergen, qui montre un enchaînement codé de formes spatio-temporelles dans le système nerveux central : un centre supérieur fonctionnel entre automatiquement en acte et déclenche un comportement d'appétence, à la recherche de stimuli spécifiques (centre de migration) ; par l'intermédiaire du stimulus, un second centre jusque-là inhibé se trouve libéré, qui déclenche un nouveau comportement d'appétence (centre de territoire) ; puis d'autres centres subordonnés,

---

23. Le meilleur livre de comptines, et sur les comptines, nous semble être *Les comptines de langue française*, avec les commentaires de Jean Beaumont, Franck Guibat et collab., Seghers. Le caractère territorial apparaît dans un exemple privilégié comme « Pimpanicaille », qui a deux versions distinctes à Gruyères, suivant « les deux côtés de la rue » (pp. 27-28) ; mais il n'y a comptine à proprement parler que lorsqu'il y a distribution de rôles spécialisés dans un jeu, et formation d'un agencement autonome de jeu qui réorganise le territoire.

de combat, de nidification, de cour..., jusqu'aux stimuli qui déclenchent les actes d'exécution correspondants<sup>24</sup>. Une telle représentation toutefois est construite sur des binarités trop simples : inhibition-déclenchement, inné-acquis, etc. Les éthologues ont un grand avantage sur les ethnologues : ils ne sont pas tombés dans le danger structural qui divise un « terrain » en formes de parenté, de politique, d'économie, de mythe, etc. Les éthologues ont gardé l'intégralité d'un certain « terrain » non divisé. Mais, à force de l'orienter quand même avec des axes d'inhibition-déclenchement, d'inné-acquis, ils risquent de réintroduire des âmes ou des centres en chaque lieu et à chaque étape des enchaînements. C'est pourquoi même les auteurs qui insistent beaucoup sur le rôle du périphérique et de l'acquis au niveau des stimuli de déclenchement ne renversent pas vraiment le schéma linéaire arborescent, même s'ils inversent le sens des flèches.

Il nous semble plus important de souligner un certain nombre de facteurs aptes à suggérer un tout autre schéma, en faveur d'un fonctionnement rhizomatique et non plus arbrifié, qui ne passerait plus par ces dualismes. En premier lieu, ce qu'on appelle un centre fonctionnel met en jeu, non pas une localisation, mais la répartition de toute une population de neurones sélectionnés dans l'ensemble du système nerveux central, comme dans un « réseau de câblage ». Dès lors, dans l'ensemble de ce système considéré pour lui-même (expériences où les voies afférentes sont sectionnées), on parlera moins de l'automatisme d'un centre supérieur que de coordination entre centres, et de groupements cellulaires ou de populations moléculaires opérant ces couplages : il n'y a pas une forme ou une bonne structure qui s'impose, ni du dehors ni par en haut, mais plutôt une articulation par le dedans, comme si des molécules oscillantes, des oscillateurs, passaient d'un centre hétérogène à l'autre, même pour assurer la dominance de l'un<sup>25</sup>. Ce qui exclut évidemment la

---

24. Tinbergen, *The Study of Instinct*, Oxford University Press.

25. D'une part, les expériences de W.R. Hess ont montré qu'il y avait, non pas tel centre cérébral, mais des points, concentrés dans une zone, disséminés dans une autre, capables de provoquer le même effet ; inversement, l'effet peut changer d'après la durée et l'intensité de l'excitation du même point. D'autre part, les expériences de Von Holst sur les poissons « désafférentés » montrent l'importance de coordinations nerveuses centrales dans les rythmes de nageoires : interactions dont le schéma de Tinbergen ne tient compte que secondairement. Toutefois, c'est dans le problème des rythmes circadiens que s'impose le plus l'hypothèse d'une « population d'oscillateurs », d'une « meute de molécules oscillantes », qui formeraient des systèmes d'articulations par l'intérieur, indépendamment d'une mesure commune. Cf. A. Reinberg, « La chronobiologie », in

relation linéaire d'un centre à l'autre, au profit de paquets de relations pilotés par les molécules : l'interaction, la coordination, peut être positive *ou* négative (déclenchement ou inhibition), jamais elle n'est directe comme dans une relation linéaire ou une réaction chimique, elle se fait toujours entre des molécules à deux têtes au moins, et chaque centre séparément <sup>26</sup>.

Il y a là toute une « machinique » biologique-comportementale, tout un *engineering* moléculaire qui doit nous faire mieux comprendre la nature des problèmes de consistance. Le philosophe Eugène Dupréel avait proposé une théorie de la *consolidation* ; il montrait que la vie n'allait pas d'un centre à une extériorité, mais d'un extérieur à un intérieur, ou plutôt d'un ensemble flou ou discret à sa consolidation. Or celle-ci implique trois choses : qu'il y ait non pas un commencement d'où dériverait une suite linéaire, mais des densifications, des intensifications, des renforcements, des injections, des truffages, comme autant d'actes intercalaires (« il n'y a de croissance que par intercalation »). En second lieu, et ce n'est pas le contraire, il faut qu'il y ait aménagement d'intervalles, répartition d'inégalités, au point que, pour consolider, il faut parfois faire un trou. En troisième lieu, superposition de rythmes disparates, articulation par le dedans d'une inter-rythmicité, sans imposition de mesure ou de cadence <sup>27</sup>. La consolidation ne se contente pas de venir après, elle est créatrice. C'est que le commencement ne commence qu'entre deux, intermezzo. La consistance est précisément la consolidation, l'acte qui produit le consolidé, de succession comme de coexistence, avec les trois facteurs : intercales, intervalles et superpositions-articulations. L'architecture en témoigne, comme art de la demeure et du territoire : s'il y a des consolidations par-après, il y en a aussi qui sont parties constituantes de l'ensemble, du type clef de voûte. Mais, plus récem-

*Sciences*, I, 1970 ; T. van den Driessche et A. Reinberg, « Rythmes biologiques », in *Encyclopedia Universalis*, t. XIV, p. 572 : « Il ne semble pas possible de réduire le mécanisme de la rythmicité circadienne à une séquence simple de processus élémentaires. »

26. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité* : sur les interactions indirectes et leur caractère non linéaire, pp. 84-85, 90-91 ; sur les molécules correspondantes, bicéphales au moins, pp. 83-84 ; sur le caractère inhibiteur ou déclencheur de ces interactions, pp. 78-81. Les rythmes circadiens dépendraient aussi de ces caractères (cf. tableau in *Encyclopedia Universalis*).

27. Dupréel a élaboré un ensemble de notions originales, « consistance » (en rapport avec « précarité »), « consolidation », « intervalle », « intercalation ». Cf. *Théorie de la consolidation, La cause et l'intervalle, La consistance et la probabilité objective*, Bruxelles ; *Esquisse d'une philosophie des valeurs*, P. U. F. ; Bachelard s'en réclame dans *La dialectique de la durée*.

ment, des matières comme le béton armé ont donné à l'ensemble architectural la possibilité de se dégager des modèles arborescents, qui procédaient par piliers-arbres, poutres-branches, voûte-feuillage. Non seulement le béton est une matière hétérogène dont le degré de consistance varie avec les éléments de mélange, mais le fer y est intercalé suivant un rythme, bien plus, il forme dans les *surfaces auto-porteuses* un personnage rythmique complexe, où les « tiges » ont des sections différentes et des intervalles variables d'après l'intensité et la direction de la force à capter (armature et non structure). C'est en ce sens aussi que l'œuvre musicale ou littéraire a une architecture : « saturer l'atome », disait Virginia Woolf ; ou bien, selon Henry James, il faut « commencer loin, aussi loin que possible », et procéder par « blocs de matière travaillée ». Il ne s'agit plus d'imposer une forme à une matière, mais d'élaborer un matériau de plus en plus riche, de plus en plus consistant, apte dès lors à capter des forces de plus en plus intenses. Ce qui rend un matériau de plus en plus riche, c'est ce qui fait tenir ensemble des hétérogènes, sans qu'ils cessent d'être hétérogènes ; ce qui fait tenir ainsi, ce sont des oscillateurs, des synthétiseurs intercalaires à deux têtes au moins ; ce sont des analyseurs d'intervalles ; ce sont des synchroniseurs de rythmes (le mot « synchroniseur » est ambigu, puisque ces synchroniseurs moléculaires ne procèdent pas par mesure égalisante ou homogénéisante, et opèrent du dedans, entre deux rythmes). La consolidation n'est-elle pas le nom terrestre de la consistance ? L'agencement territorial est un consolidé de milieu, un consolidé d'espace-temps, de coexistence et de succession. Et la ritournelle opère avec les trois facteurs.

Mais il faut que les matières d'expression présentent elles-mêmes des caractères qui rendent possible une telle prise de consistance. Nous avons vu à cet égard leur aptitude à entrer dans des rapports internes qui forment des motifs et des contrepoints : les marques territorialisantes deviennent des motifs ou contrepoints territoriaux, les signatures et pancartes font un « style ». C'étaient les éléments d'un ensemble flou, ou discret ; mais elles se consolident, prennent de la consistance. C'est dans cette mesure aussi qu'elles ont des effets, comme réorganiser les fonctions et rassembler les forces. Pour mieux saisir le mécanisme d'une telle aptitude, on peut se fixer certaines conditions d'homogénéité et considérer d'abord des marques ou matières d'une même sorte : par exemple, un ensemble de marques sonores, le chant d'un oiseau. Le chant du Pinson a normalement trois phrases distinctes : la première, de quatre à quatorze notes, en crescendo et diminution de fréquence ; la seconde, de deux à huit notes, de fréquence constante plus basse que précédemment ;

la troisième, qui se termine sur une « fioriture » ou un « ornement » complexe. Or, du point de vue de l'acquisition, ce plein-chant (*full song*) est précédé par un sous-chant (*sub-song*) qui, dans les conditions normales, implique bien une possession de la tonalité générale, de la durée d'ensemble, et du contenu des strophes, et même une tendance à terminer sur une note plus haute<sup>28</sup>. Mais l'organisation en trois strophes, l'ordre de succession de ces strophes, le détail de l'ornement ne sont pas donnés ; on dirait précisément que ce qui manque, ce sont les articulations du dedans, les intervalles, les notes intercalaires, tout ce qui fait motif et contrepoint. La distinction du sous-chant et du plein-chant pourrait alors être présentée ainsi : le sous-chant comme marque ou pancarte, le plein-chant comme style ou motif, et l'aptitude à passer de l'un à l'autre, l'aptitude de l'un à se consolider dans l'autre. Il va de soi notamment que l'isolation artificielle aura des effets très différents suivant qu'elle survient avant ou après l'acquisition des composantes du sous-chant.

Mais, ce qui nous occupe pour le moment, c'est plutôt de savoir ce qui se passe lorsque ces composantes se sont effectivement développées en motifs et contrepoints de plein-chant. Alors, nous sortons nécessairement des conditions d'homogénéité qualitative que nous nous étions données. Car, tant qu'on en reste à des marques, les marques d'un genre coexistent avec celles d'un autre genre, sans plus : des sons coexistent avec des couleurs, avec des gestes, des silhouettes du même animal ; ou bien les sons de telle espèce coexistent avec les sons d'autres espèces, parfois très différentes mais localement voisines. Or, l'organisation de marques qualifiées en motifs et contrepoints va nécessairement entraîner une prise de consistance, ou une capture de marques d'une autre qualité, un branchement mutuel de sons-couleurs-gestes, ou bien de sons d'espèces animales différentes..., etc. La consistance se fait nécessairement d'hétérogène à hétérogène : non pas parce qu'il y aurait naissance d'une différenciation, mais parce que les hétérogènes qui se contentaient de coexister ou de se succéder sont maintenant pris les uns dans les autres, par la « consolidation » de leur coexistence et de leur succession. C'est que les intervalles, les intercalaires et les articulations, constitutifs des motifs et contrepoints dans l'ordre d'une qualité expressive, enveloppent aussi d'autres qualités d'un autre ordre, ou bien des qualités du même ordre, mais d'un autre sexe ou même d'une autre espèce animale. Une couleur

---

28. Sur le chant du pinson, et la distinction du *sub-song* et du *full song*, cf. Thorpe, *Learning and Instinct in Animals*, pp. 420-426.

va « répondre » à un son. Il n'y a pas motifs et contrepoints d'une qualité, personnages rythmiques et paysages mélodiques dans tel ordre, sans constitution d'un véritable *opéra machinique* qui réunit les ordres, les espèces et les qualités hétérogènes. Ce que nous appelons machinique, c'est précisément cette synthèse d'hétérogènes en tant que telle. En tant que ces hétérogènes sont des matières *d'expression*, nous disons que leur synthèse elle-même, leur consistance ou leur capture, forme un « énoncé », une « énonciation » proprement machinique. Les rapports variés dans lesquels entrent une couleur, un son, un geste, un mouvement, une position, dans une même espèce et dans des espèces diverses, forment autant d'énonciations machiniques.

Revenons au Scenopoïetes, l'oiseau magique ou d'opéra. Il n'a pas de vives couleurs (comme s'il y avait inhibition). Mais son chant, sa ritournelle, s'entend de très loin (est-ce une compensation, ou au contraire le facteur primaire ?) Il chante sur son bâton à chanter (*singing stick*), liane ou rameau, juste au-dessus de la scène qu'il a préparée (*display ground*), marquée par les feuilles coupées et retournées qui font contraste avec la terre. En même temps qu'il chante, il découvre la racine jaune de certaines plumes sous son bec : il se rend visible en même temps que sonore. Son chant forme un motif complexe et varié, tissé de ses notes propres, et de celles d'autres oiseaux qu'il imite dans les intervalles<sup>29</sup>. Se forme donc un consolidé qui « consiste » en sons spécifiques, sons d'autres espèces, teinte des feuilles, couleur de gorge : l'énoncé machinique ou l'agencement d'énonciation du Scenopoïetes. Nombreux sont les oiseaux qui « imitent » le chant des autres. Mais il n'est pas sûr que l'imitation soit un bon concept pour des phénomènes qui varient d'après l'agencement dans lequel ils entrent. Le *sub-song* contient des éléments qui peuvent entrer dans des organisations rythmiques et mélodiques distinctes de celles de l'espèce considérée, et fournir ainsi dans le plein-chant de véritables notes étrangères ou ajoutées. Si certains oiseaux comme le pinson paraissent réfractaires à l'imitation, c'est dans la mesure où les sons étrangers qui surviennent éventuellement dans leur *sub-song* sont éliminés de la consistance du plein-chant. Au contraire, dans les cas où des phrases ajoutées se trouvent prises dans le plein-chant, ce peut être parce qu'il y a un agencement inter-spécifique du type parasitisme, mais aussi parce que l'agencement de l'oiseau effectue lui-même les contrepoints de sa mélodie. Thorpe n'a pas tort de dire qu'il y a là un problème d'occupation de fréquences,

29. A. J. Marshall, *Bower birds*, The Clarendon Press, Oxford.



comme dans les radios (aspect sonore de la territorialité)<sup>30</sup>. Il s'agit moins d'imiter un chant que d'occuper des fréquences correspondantes ; car il peut être avantageux tantôt de s'en tenir à une zone très déterminée, quand les contrepoints sont assurés d'ailleurs, tantôt au contraire d'élargir ou d'approfondir la zone pour assurer soi-même les contrepoints et inventer les accords qui resteraient diffus, comme dans la *Rain-forest*, où l'on rencontre précisément le plus grand nombre d'oiseaux « imitateurs ».

Du point de vue de la consistance, les matières d'expression ne doivent pas être rapportées seulement à leur aptitude à former des motifs et contrepoints, mais aux inhibiteurs et aux déclencheurs qui agissent sur elles, et aux mécanismes d'innéité ou d'apprentissage, d'héréditaire ou d'acquis qui les modulent. Seulement, le tort de l'ethologie est d'en rester à une répartition binaire de ces facteurs, même et surtout quand on affirme la nécessité de tenir compte des deux à la fois, et de les mélanger à tous les niveaux d'un « arbre de comportements ». Il faudrait plutôt partir d'une notion positive apte à rendre compte du caractère très particulier que prennent l'inné et l'acquis dans un rhizome, et qui serait comme la raison de leur mélange. Ce n'est pas en termes de comportement qu'on la trouvera, mais en termes d'agencement. Certains auteurs mettent l'accent sur des déroulements autonomes encodés dans des centres (innéité) ; d'autres sur des enchaînements acquis régulés par sensations périphériques (apprentissage). Mais déjà Raymond Ruyer montrait que l'animal était plutôt en proie à des « rythmes musicaux », à des « thèmes rythmiques et mélodiques » qui ne s'expliquent ni par l'encodage d'un disque de phonographe enregistré, ni par les mouvements d'exécution qui les effectuent et les adaptent aux circonstances<sup>31</sup>. Ce serait même le contraire : les thèmes rythmiques ou mélodiques précèdent leur exécution et leur enregistrement. Il y aurait d'abord consistance d'une ritournelle, d'un petit air, soit sous forme de mélodie mnémique qui n'aurait pas besoin d'être inscrite localement dans un centre, soit sous forme de motif vague qui n'aurait pas besoin d'être déjà pulsé ou stimulé. Une notion poétique et musicale comme celle du Natal — dans le lied, ou bien chez Hölderlin ou encore chez Thomas Hardy — nous apprendrait peut-être plus que les catégories un peu fades et embrouillées d'inné ou d'acquis. Car, dès qu'il y a agencement territorial, on peut dire que l'inné prend

30. Thorpe, p. 426. Les chants posent à cet égard un tout autre problème que les cris, qui sont souvent peu différenciés, et semblables entre plusieurs espèces.

31. Raymond Ruyer, *La genèse des formes vivantes*, ch. VII.

une figure très particulière, puisqu'il est inséparable d'un mouvement de décodage, puisqu'il passe en marge du code, contrairement à l'inné du milieu intérieur ; et l'acquisition prend aussi une figure très particulière, puisqu'elle est territorialisée, c'est-à-dire réglée sur des matières d'expression, non plus sur des stimuli du milieu extérieur. Le natal, c'est précisément l'inné, mais l'inné décodé, et c'est précisément l'acquis, mais l'acquis territorialisé. Le natal, c'est cette nouvelle figure que l'inné et l'acquis prennent dans l'agencement territorial. D'où l'affect propre au natal, tel qu'on l'entend dans le lied, d'être toujours perdu, ou retrouvé, ou de tendre vers la patrie inconnue. Dans le natal, l'inné tend à se déplacer : comme dit Ruyer, il est en quelque sorte plus *en avant*, *en aval* de l'acte ; il concerne moins l'acte ou le comportement que les matières d'expression même, la perception qui les discerne, les sélectionne, le geste qui les érige, ou qui les constitue par lui-même (c'est pourquoi il y a des « périodes critiques » où l'animal valorise un objet ou une situation, « s'imprègne » d'une matière d'expression, bien avant d'être capable d'exécuter le comportement correspondant). Ce n'est pas dire pourtant que le comportement soit livré aux hasards de l'apprentissage ; car il est prédéterminé par ce déplacement, et trouve dans sa propre territorialisation des règles d'agencement. Le natal consiste donc en un décodage de l'innéité et une territorialisation de l'apprentissage, l'un sur l'autre, l'un avec l'autre. Il y a une consistance du natal qui ne s'explique pas par un mélange d'inné et d'acquis, puisqu'il rend compte au contraire de ces mélanges au sein de l'agencement territorial et des inter-agencements. Bref, c'est la notion de comportement qui se révèle insuffisante, trop linéaire par rapport à celle d'agencement. Le natal va de ce qui se passe dans l'intra-agencement jusqu'au centre qui se projette au-dehors, il parcourt les inter-agencements, il va jusqu'aux portes du Cosmos.

C'est que l'agencement territorial n'est pas séparable des lignes ou coefficients de déterritorialisation, des passages et des relais vers d'autres agencements. On a souvent étudié l'influence de conditions artificielles sur le chant des oiseaux ; mais les résultats varient d'une part avec les espèces, d'autre part avec le genre et le moment des artifices. Beaucoup d'oiseaux sont perméables au chant d'autres oiseaux qu'on leur fait entendre pendant la période critique, et reproduisent ensuite ces chants étrangers. Toutefois, le pinson semble beaucoup plus voué à ses propres matières d'expression, et, même exposé à des sons synthétiques, garde un sens inné de sa propre tonalité. Tout dépend aussi du moment où l'on isole les oiseaux, après ou avant la période critique ; car dans le premier cas, les pinsons développent un

chant presque normal, tandis que, dans le second, les sujets du groupe isolé, qui ne peuvent que s'entendre les uns les autres, développent un chant aberrant, non spécifique, et pourtant commun au groupe (cf. Thorpe). C'est que, de toute façon, il faut tenir compte des effets de la déterritorialisation, de la dénatalisation, sur telle espèce et à tel moment. Chaque fois qu'un agencement territorial est pris dans un mouvement qui le déterritorialise (dans des conditions dites naturelles, ou au contraire artificielles), on dirait que se déclenche une machine. C'est même la différence que nous voudrions proposer entre *machine* et *agencement* : une machine est comme un ensemble de pointes qui s'insèrent dans l'agencement en voie de déterritorialisation, pour en tracer les variations et mutations. Car il n'y a pas d'effets mécaniques ; les effets sont toujours machiniques, c'est-à-dire dépendent d'une machine en prise sur l'agencement, et libérée par la déterritorialisation. Ce que nous appelons *énoncés machiniques*, ce sont ces effets de machine qui définissent la consistance où entrent les matières d'expression. De tels effets peuvent être très divers, mais ne sont jamais symboliques ou imaginaires, ils ont toujours une valeur réelle de passage et de relais.

En règle générale, une machine se branche sur l'agencement territorial spécifique, et l'ouvre sur d'autres agencements, le fait passer par les inter-agencements de la même espèce : par exemple, l'agencement territorial d'une espèce d'oiseau s'ouvre sur ses inter-agencements de cour ou de grégarité, en direction du partenaire ou du « socius ». Mais la machine peut également ouvrir l'agencement territorial d'une espèce sur des agencements inter-spécifiques, comme dans le cas des oiseaux qui prennent des chants étrangers, et à plus forte raison dans les cas de parasitisme<sup>32</sup>. Ou encore, la machine peut déborder tout agencement pour produire une ouverture sur le Cosmos. Ou bien, inversement, au lieu d'ouvrir l'agencement déterritorialisé sur autre chose, elle peut produire un effet de fermeture, comme si l'ensemble tombait et tournait dans une sorte de trou noir : c'est ce qui se produit dans des conditions de déterritorialisation précoce et brutale, et lorsque les voies spécifiques, inter-spécifiques et cosmiques se trouvent barrées ; la machine produit alors des effets « individuels » de groupe, tournant en rond, comme dans le cas des pinsons précocement isolés, dont le chant apauvri, simplifié, n'exprime plus que la résonance du trou noir où ils sont pris. Il est important de retrouver ici cette fonction

32. Notamment sur les « Veuves » (*Viduinæ*), oiseaux parasites qui ont un chant territorial spécifique, et un chant de cour qu'elles apprennent de leur hôte adoptif : cf. J. Nicolai, *Der Brutparasitismus der Viduinæ*, Z. Tierps., XXI, 1964.

« trou noir », parce qu'elle est capable de faire mieux comprendre les phénomènes d'inhibition, et de rompre à son tour avec un dualisme trop strict inhibiteur-déclencheur. En effet, les trous noirs font partie des agencements non moins que les lignes de déterritorialisation : nous avons vu précédemment, qu'un inter-agencement pouvait comporter des lignes d'appauvrissement et de fixation, qui conduisent à un trou noir, quitte à être relayée par une ligne de déterritorialisation plus riche ou positive (ainsi la composante « brin d'herbe », chez les Pinsons d'Australie, tombe dans un trou noir, et se fait relayer par la composante « ritournelle »<sup>33</sup>). Ainsi le trou noir est un effet de machine dans les agencements, qui est dans un rapport complexe avec les autres effets. Il peut arriver que des processus innovateurs aient besoin, pour se déclencher, de tomber dans un trou noir qui fait catastrophe ; des stases d'inhibition s'associent à des déclenchements de comportements-carrefours. En revanche, quand les trous noirs résonnent ensemble, ou que les inhibitions se conjuguent, se font écho, on assiste à une fermeture de l'agencement, comme déterritorialisé dans le vide, au lieu d'une ouverture en consistance : ainsi pour ces groupes isolés de jeunes pinsons. *Les machines sont toujours des clefs singulières qui ouvrent ou qui referment un agencement, un territoire.* Bien plus, il ne suffit pas de faire intervenir la machine dans un agencement territorial donné ; elle intervient déjà dans l'émergence des matières d'expression, c'est-à-dire dans la constitution de cet agencement, et dans les vecteurs de déterritorialisation qui le travaillent aussitôt.

La consistance des matières d'expression renvoie donc d'une part à leur aptitude à former des thèmes rythmiques et mélodiques, d'autre part à la puissance du natal. Et il y a enfin un autre aspect, qui est leur rapport très spécial avec le moléculaire (la machine nous met justement sur cette voie). Les mots mêmes « matières d'expression » impliquent que l'expression ait avec la matière un rapport original. Au fur et à mesure qu'elles prennent consistance, les matières d'expression constituent

---

33. La façon dont un trou noir fait partie d'un agencement apparaît dans de nombreux exemples d'inhibition, ou de fascination-extase, et notamment dans l'exemple du paon : « Le mâle fait la roue (...), puis il incline sa roue vers l'avant et, le cou dressé, indique le sol avec son bec. La femelle accourt et picore en cherchant vers l'endroit précis du sol où se situe le point focal déterminé par la concavité des plumes organisant la roue. Le mâle fait en quelque sorte miroiter avec sa roue une nourriture imaginaire » (Eibl-Eibesfeldt, p. 109). Mais, pas plus que le brin d'herbe du pinson n'est un vestige ou un symbole, le point focal du paon n'est un imaginaire : c'est un convertisseur d'agencement, passag<sup>er</sup> à un agencement de cour, ici effectué par un trou noir.

des sémiotiques ; mais les composantes *sémiotiques* ne sont pas séparables de composantes *matérielles*, et sont singulièrement en prise sur des niveaux moléculaires. Toute la question est donc de savoir si le rapport molaire-moléculaire ne prend pas ici une figure nouvelle. En effet, on a pu distinguer en général des combinaisons « molaire-moléculaire » qui varient beaucoup d'après la direction suivie. En premier lieu : les phénomènes individuels de l'atome peuvent entrer dans des accumulations statistiques ou probabilitaires qui tendent à effacer leur individualité, déjà dans la molécule, puis dans l'ensemble molaire ; mais ils peuvent aussi se compliquer d'inter-actions, et garder leur individualité au sein de la molécule, puis de la macro-molécule, etc., en composant des communications directes d'individus de différents ordres<sup>34</sup>. En second lieu : on voit bien que la différence n'est pas entre individuel et statistique ; en fait, il s'agit toujours de populations, la statistique porte sur des phénomènes individuels, tout comme l'individualité anti-statistique n'opère que par populations moléculaires ; la différence est entre deux mouvements de groupe, comme dans l'équation de l'Alembert, où un groupe tend vers des états de plus en plus probables, homogènes et équilibrés (onde divergente et potentiel retardé), mais l'autre groupe vers des états de concentration moins probables (onde convergente et potentiel anticipé)<sup>35</sup>. En troisième lieu : les forces internes intra-moléculaires, qui confèrent à un ensemble sa forme molaire, peuvent être de deux types, ou bien relations localisables, linéaires, mécaniques, arborescentes, covalentes, soumises aux conditions chimiques d'action et de réaction, de réactions enchaînées, ou bien liaisons non localisables, surlinéaires, machiniques et non mécaniques, non covalentes, indirectes, opérant par *discernement* ou *discrimination* stéréospécifique plutôt que par enchaînement<sup>36</sup>.

Il y a là plusieurs manières d'énoncer une même différence, mais cette différence semble beaucoup plus large que celle que nous cherchons : elle concerne en effet la matière et la vie, ou plutôt même, puisqu'il n'y a qu'une seule matière, elle concerne deux états, deux tendances de la matière atomique (par exemple, il y a des liaisons qui immobilisent l'un par rapport à l'autre les atomes associés, et d'autres liaisons qui permettent une libre rotation). Si l'on énonce la différence sous sa forme la plus générale, on dira qu'elle s'instaure entre système stratifiés, systèmes de stratification d'une part, et d'autre part ensembles consistants,

34. Raymond Ruyer, *La genèse des formes vivantes*, pp. 54 sq.

35. François Meyer, *Problématique de l'évolution*, P. U. F.

36. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*.

auto-consistants. Mais justement la consistance, loin d'être réservée à des formes vitales complexes, concerne déjà pleinement l'atome et les particules les plus élémentaires. Il y a système de stratification codé chaque fois qu'il y a, dans le sens horizontal, des causalités linéaires entre éléments ; et, verticalement, des hiérarchies d'ordre entre groupements ; et, pour tout faire tenir ensemble en profondeur, une succession de formes encadrantes dont chacune informe une substance, et sert à son tour de substance à l'autre. Ces causalités, ces hiérarchies, ces encadrements, constitueront aussi bien une strate que le passage d'une strate à une autre et les combinaisons stratifiées du moléculaire et du molaire. On parlera au contraire d'ensembles de consistance quand on se trouvera devant des consolidés de composantes très hétérogènes, des courts-circuits d'ordre ou même des causalités à l'envers, des captures entre matériaux et forces d'une autre nature, au lieu d'une succession réglée formes-substances : comme si un *phylum machinique, une transversalité déstratifiante* passait à travers les éléments, les ordres, les formes et les substances, le molaire et le moléculaire, pour libérer une matière et capter des forces.

Or, si nous nous demandons quelle est la « place de la vie » dans cette distinction, nous voyons sans doute qu'elle implique un gain de consistance, c'est-à-dire une plus-value (plus-value de *déstratification*). Par exemple, elle comporte un plus grand nombre d'ensembles auto-consistants, de processus de consolidation, et leur donne une portée molaire. Elle est déjà déstratifiante, puisque son code n'est pas réparti sur la strate entière, mais occupe une ligne génétique éminemment spécialisée. Pourtant, la question est presque contradictoire, parce que, demander quelle est la place de la vie, revient à la traiter comme une strate particulière, ayant son ordre et venant à point dans l'ordre, ayant ses formes et ses substances. Et c'est vrai qu'elle est les deux à la fois : un système de stratification particulièrement complexe, et un ensemble de consistance bouleversant les ordres, les formes et les substances. Ainsi nous avons vu comment le vivant opérait un transcodage des milieux qui peut être aussi bien considéré comme constituant une strate que comme opérant des causalités à l'envers et des transversales de déstratification. Du coup, la même question peut être posée quand la vie ne se contente plus de brasser des milieux, mais agence des territoires. L'agencement territorial implique un *décodage*, et n'est pas lui-même séparable d'une *déterritorialisation* qui l'affecte (deux nouveaux types de plus-value). On comprend dès lors que l'« éthologie » soit un domaine molaire très privilégié pour montrer comment les composantes les plus diverses, biochimiques, comportementales, perceptives,

héréditaires, acquises, improvisées, sociales, etc., peuvent cristalliser dans des agencements qui ne respectent ni la distinction des ordres ni la hiérarchie des formes. Ce qui fait tenir ensemble toutes les composantes, ce sont les *transversales*, et la transversale elle-même est seulement une composante qui prend sur soi le vecteur spécialisé de déterritorialisation. En effet, ce n'est pas par le jeu des formes encadrantes ou des causalités linéaires qu'un agencement tient, mais par sa composante la plus déterritorialisée, par une pointe de déterritorialisation, actuellement ou potentiellement : par exemple la ritournelle, plus déterritorialisée que le brin d'herbe, ce qui ne l'empêche pas d'être « déterminée », c'est-à-dire en prise sur des composantes biochimiques et moléculaires. L'agencement tient par sa composante la plus déterritorialisée, mais celle-ci ne veut pas dire indéterminé (la ritournelle peut être étroitement connectée à des hormones mâles)<sup>37</sup>. Une telle composante entrant dans un agencement peut être la plus déterminée, et même mécanisée, elle n'en donne pas moins du « jeu » à ce qu'elle compose, elle favorise l'entrée de nouvelles dimensions des milieux, elle déclenche des processus de discernabilité, de spécialisation, de contraction, d'accélération qui ouvrent de nouveaux possibles, qui ouvrent l'agencement territorial sur des inter-agencements. Revenons au Scenopoïetes : son acte, un de ses actes, consiste à discerner et faire discerner les deux faces de la feuille. Cet acte est en prise sur le déterminisme du bec dentelé. En effet, ce qui définit les agencements, c'est tout à la fois des *matières d'expression* qui prennent consistance indépendamment du rapport forme-substance ; des causalités à l'envers ou des déterminismes « avancés », des innés décodés, qui portent sur des *actes de discernement* ou d'élection, non plus sur des réactions enchaînées ; des *combinaisons moléculaires* qui procèdent par liaisons non covalentes et non par relations linéaires ; bref, une nouvelle « allure » produite par le chevauchement du *sémiotique* et du *matériel*. C'est en ce sens qu'on peut opposer la consistance des agencements à ce qui était encore la stratification des milieux. Mais, là encore, cette opposition n'est que relative, est toute relative. Tout comme les milieux oscillent entre un état de strate et un mouvement de déstratification, les agencements oscillent entre une fermeture territoriale qui tend à les re-stratifier, et une ouverture déterritorialisante qui les connecte au contraire au Cosmos. Dès lors, il n'est pas étonnant que la différence que nous cherchions soit

37. Des femelles d'oiseaux, qui normalement ne chantent pas, se mettent à chanter quand on leur administre des hormones sexuelles mâles, et « reproduisent le chant de l'espèce à laquelle elles se sont imprimées » (Eibl-Eibesfeldt, p. 241).

moins entre les agencements et autre chose qu'entre les deux limites de tout agencement possible, c'est-à-dire entre le système des strates et le plan de la consistance. Et l'on ne doit pas oublier que c'est sur le plan de consistance que les strates durcissent et s'organisent, et que c'est dans les strates que le plan de consistance travaille et se construit, tous les deux pièce à pièce, coup pour coup, opération par opération.

Nous sommes allés des milieux stratifiés aux agencements territorialisés ; et, en même temps, des forces du chaos, telles qu'elles sont ventilées, codées, transcodées par les milieux, jusqu'aux forces de la terre, telles qu'elles sont recueillies dans les agencements. Puis nous sommes allés des agencements territoriaux aux inter-agencements, aux ouvertures d'agencement suivant des lignes de déterritorialisation ; et en même temps, des forces recueillies de la terre jusqu'aux forces d'un Cosmos déterritorialisé, ou plutôt déterritorialisant. Comment Paul Klee présente-t-il ce dernier mouvement, qui n'est plus une « allure » terrestre, mais une « échappée » cosmique ? Et pourquoi un mot si énorme, Cosmos, pour parler d'une opération qui doit être précise ? Klee dit qu'on « exerce un effort par poussées pour décoller de la terre », qu'on « s'élève au-dessus d'elle sous l'empire de forces centrifuges qui triomphent de la pesanteur ». Il ajoute que l'artiste commence par regarder autour de lui, dans tous les milieux, mais pour saisir la trace de la création dans le créé, de la nature naturante dans la nature naturée ; et puis, s'installant « dans les limites de la terre », il s'intéresse au microscope, aux cristaux, aux molécules, aux atomes et particules, non pas pour la conformité scientifique, mais pour le mouvement, rien que pour le mouvement immanent ; l'artiste se dit que ce monde a eu des aspects différents, qu'il en aura d'autres encore, et qu'il y en a déjà d'autres sur d'autres planètes ; enfin, il s'ouvre au Cosmos pour en capter les forces dans une « œuvre » (sans quoi l'ouverture au Cosmos ne serait qu'une rêverie incapable d'élargir les limites de la terre), et pour une telle œuvre il faut des moyens très simples, très purs, presque infantiles, mais il faut aussi les forces d'un *peuple*, et c'est cela qui manque encore, « il nous manque cette dernière force, nous cherchons ce soutien populaire, nous avons commencé au Bauhaus, nous ne pouvons faire plus...<sup>38</sup> »

Quand on parle de classicisme, on entend un rapport formematière, ou plutôt forme-substance, la substance étant précisément une matière informée. Une succession de formes compartimentées,

---

38. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, pp. 27-33.



centralisées, hiérarchisées les unes par rapport aux autres, viennent organiser la matière, chacune se chargeant d'une partie plus ou moins importante. Chaque forme est comme le code d'un milieu, et le passage d'une forme à une autre est un véritable transcodage. Même les saisons sont des milieux. Il y a là deux opérations coexistantes, l'une par laquelle la forme se différencie suivant des distinctions binaires, l'autre par laquelle les parties substantielles informées, les milieux ou saisons, entrent dans un ordre de succession qui peut être le même dans les deux sens. Mais, sous ces opérations, l'artiste classique risque une aventure extrême, dangereuse. Il ventile les milieux, les sépare, les harmonise, règle leurs mélanges, passe de l'un à l'autre. Ce qu'il affronte ainsi, c'est le chaos, les forces du chaos, les forces d'une matière brute indomptée, auxquelles les Formes doivent s'imposer pour faire des substances, les Codes, pour faire des milieux. Prodigieuse agilité. C'est en ce sens qu'on n'a jamais pu tracer de frontière bien nette entre le baroque et le classique<sup>39</sup>. Tout le baroque gronde au fond du classique ; la tâche de l'artiste classique est celle de Dieu même, organiser le chaos, et son seul cri est Création ! la Création ! l'Arbre de la Création ! Une flûte de bois millénaire organise le chaos, mais le chaos est là comme la Reine de la nuit. L'artiste classique procède avec l'Un-Deux : l'un-deux de la différenciation de la forme en tant qu'elle se divise (homme-femme, rythmes masculins et féminins, les voix, les familles d'instruments, toutes les binarités de l'*Ars Nova*) ; l'un-deux de la distinction des parties en tant qu'elles se répondent (la flûte enchantée et la clochette magique). Le petit air, la ritournelle d'oiseau, est l'unité binaire de création, l'unité différenciante du commencement pur : « D'abord le piano solitaire se plaint, comme un oiseau abandonné de sa compagne ; le violon l'entendit, lui répondit comme d'un arbre voisin. C'était comme au commencement du monde, comme s'il n'y avait eu qu'eux deux sur la terre, *ou plutôt* dans ce monde fermé à tout le reste, construit par la logique d'un créateur et où ils ne seraient jamais que tous les deux : cette sonate<sup>40</sup>. »

Si l'on essaie de définir aussi sommairement le romantisme, on voit bien que tout change. Un cri nouveau retentit : la Terre, le territoire et la Terre ! C'est avec le romantisme que l'artiste abandonne son ambition d'une universalité de droit, et son statut de créateur : il se territorialise, il entre dans un agencement territorial. Les saisons sont maintenant territorialisées. Et sans

39. Cf. *Renaissance, maniérisme, baroque*, Actes du XI<sup>e</sup> stage de Tours, Vrin, 1<sup>re</sup> partie, sur les « périodisations ».

40. Proust, *Du côté de chez Swann*, la Pléiade, I, p. 352.

doute la terre n'est pas la même chose que le territoire. La terre, c'est ce point intense au plus profond du territoire, ou bien projeté hors de lui comme point focal, et où se rassemblent toutes les forces en un corps-à-corps. La terre n'est plus une force parmi les autres, ni une substance informée ou un milieu codé, qui aurait son tour et sa part. La terre est devenue ce corps-à-corps de toutes les forces, celles de la terre comme celles des autres substances, si bien que l'artiste ne se confronte plus au chaos, mais à l'enfer et au souterrain, au sans-fond. Il ne risque plus de se dissiper dans les milieux, mais de s'enfoncer trop loin dans la Terre, Empédocle. Il ne s'identifie plus à la Création, mais au fondement ou à la fondation, c'est la fondation qui est devenue créatrice. Il n'est plus Dieu, mais Héros qui lance à Dieu son défi : Fondons, fondons, et non plus Créons. Faust, surtout le second Faust, est porté par cette tendance. Au dogmatisme, au catholicisme des milieux (code), s'est substitué le criticisme, le protestantisme de la terre. Et certes la Terre comme point intense en profondeur ou en projection, comme *ratio essendi*, est toujours en décalage par rapport au territoire ; et le territoire, comme condition de « connaissance », *ratio cognoscendi*, est toujours en décalage par rapport à la terre. Le territoire est allemand, mais la Terre est grecque. Et, justement, c'est ce décalage qui fait le statut de l'artiste romantique, en tant qu'il n'affronte plus la béance du chaos, mais l'attraction du Fond. Le petit air, la ritournelle d'oiseau a changé : elle n'est plus le commencement d'un monde, elle trace sur la terre l'agencement territorial. Du coup, elle n'est plus faite de deux parties consonantes qui se cherchent et se répondent, elle s'adresse à un chant plus profond qui la fonde, mais aussi la heurte, l'emporte et la fait dissonner. La ritournelle est constituée indissolublement par la chanson territoriale et le chant de la terre qui s'élève pour la couvrir. Ainsi, à la fin du *Chant de la terre*, la coexistence des deux motifs, l'un mélodique évoquant les agencements de l'oiseau, l'autre rythmique, profonde respiration de la terre, éternellement. Mahler dit que le chant des oiseaux, la couleur des fleurs, l'odeur des forêts ne suffisent pas à faire la Nature, il y faut le dieu Dionysos ou le grand Pan. Une Ur-ritournelle de la terre capte toutes les ritournelles territoriales ou autres, et toutes celles des milieux. Dans *Wozzeck*, la ritournelle berceuse, la ritournelle militaire, la ritournelle à boire, la ritournelle de chasse, la ritournelle enfantine à la fin sont autant d'agencements admirables emportés par la puissante machine de la terre, et par les pointes de cette machine : la voix de *Wozzeck* par laquelle la terre devient sonore, le cri de mort de Marie qui file sur l'étang, le *Si* redoublé, quand la terre hurle... C'est ce déca-

lage, ce décodage, qui fait que l'artiste romantique vit le territoire, mais le vit nécessairement comme perdu, et se vit lui-même comme exilé, voyageur, déterritorialisé, *repoussé dans les milieux*, tel le Hollandais volant ou le roi Voldemar (tandis que le classique habitait les milieux). Mais, en même temps, c'est encore la terre qui commande ce mouvement, c'est l'attraction de la Terre qui fait cette répulsion du territoire. Le poteau indicateur n'indique plus que le chemin d'où nul ne revient. Telle est l'ambiguïté du natal, qui apparaît dans le lied, mais aussi dans la symphonie et l'opéra : le lied est à la fois le territoire, le territoire perdu, la terre vectrice. L'intermezzo allait prendre une importance de plus en plus grande, parce qu'il jouait sur tous les décalages entre la terre et le territoire, s'y intercalait, les remplissait à sa manière, « entre deux heures », « midi-minuit ». De ce point de vue, on peut dire que les innovations fondamentales du romantisme ont consisté en ceci : il n'y avait plus des parties substantielles correspondant à des formes, des milieux correspondant à des codes, une matière en chaos qui se trouverait ordonnée dans les formes et par les codes. Les parties étaient plutôt comme des agencements qui se faisaient et se défaisaient à la surface. La forme elle-même devenait *une grande forme en développement continu*, recueil des forces de la terre qui prenait en gerbe toutes les parties. La matière elle-même n'était plus un chaos à soumettre et organiser, mais la *matière en mouvement d'une variation continue*. L'universel était devenu rapport, variation. Variation continue de la matière et développement continu de la forme. A travers les agencements, matière et forme entraient ainsi dans un nouveau rapport : la matière cessait d'être une matière de contenu pour devenir matière d'expression, la forme cessait d'être un codé domptant les forces du chaos pour devenir elle-même force, ensemble des forces de la terre. Il y avait un nouveau rapport avec le danger, avec la folie, avec les limites : le romantisme n'allait pas plus loin que le classicisme baroque, mais il allait ailleurs, avec d'autres données et d'autres vecteurs.

Ce qui manque le plus au romantisme, c'est le peuple. Le territoire est hanté par une voix solitaire, à laquelle la voix de la terre fait résonance et percussion, plutôt qu'elle ne lui répond. Même quand il y a un peuple, il est médiatisé par la terre, surgi des entrailles de la terre, et prêt à y retourner : c'est un peuple souterrain plus que terrestre. Le héros est un héros de la terre, mythique, et non du peuple, historique. L'Allemagne, le romantisme allemand, a le génie de vivre le territoire natal non pas comme désert, mais comme « solitaire », quelle que soit la densité de population ; c'est que cette population n'est qu'une émanation de la terre, et vaut pour Un Seul. Le territoire ne

s'ouvre pas vers un peuple, il s'entrouvre sur l'Ami, sur l'Aimée, mais l'Aimée est déjà morte, et l'Ami, incertain, inquietant<sup>41</sup>. A travers le territoire tout se passe, comme dans un lied, entre l'Un-Seul de l'âme et l'Un-Tout de la terre. C'est pourquoi le romantisme prend une autre allure, et même réclame un autre nom, une autre pancarte, dans les pays latins et les pays slaves où tout passe au contraire par le thème d'un peuple, et des forces d'un peuple. Cette fois, c'est la terre qui est médiatisée par le peuple et n'existe que par lui. Cette fois, la terre peut être « déserte », steppe aride, ou bien territoire démembré, ravagé, elle n'est jamais solitaire, mais pleine d'une population qui nomadise, se sépare ou se regroupe, revendique ou pleure, attaque ou subit. Cette fois, le héros est un héros du peuple, et non plus de la terre ; il est en rapport avec *l'Un-Foule*, non plus avec *l'Un-Tout*. On ne dira certes pas qu'il y a plus ou moins de nationalisme d'un côté ou de l'autre, car le nationalisme est partout dans les figures du romantisme, tantôt comme un moteur, tantôt comme trou noir (et le fascisme utilisa beaucoup moins Verdi que le nazisme Wagner). Le problème est vraiment musical, techniquement musical, d'autant plus politique par là. Le héros romantique, la voix romantique du héros, agit comme sujet, comme individu subjectivé, ayant des « sentiments » ; mais cet élément vocal subjectif se réfléchit dans un ensemble instrumental et orchestral qui mobilise au contraire des « affects » non subjectivés, et qui prend toute son importance avec le romantisme. Or on ne croira pas que les deux, l'élément vocal et l'ensemble orchestral-instrumental, soient simplement dans un rapport extrinsèque : l'orchestration impose à la voix tel ou tel rôle, autant que la voix enveloppe tel ou tel mode d'orchestration. L'orchestration-instrumentation réunit ou sépare, rassemble ou disperse des forces sonores ; mais elle change, et le rôle de la voix change aussi, suivant que ces forces sont celles de la Terre ou celles du Peuple, de l'Un-Tout ou de l'Un-Foule. Dans un cas, il s'agit d'opérer des *groupements de puissances* qui constituent précisément les affects ; dans l'autre cas, ce sont des *individuations de groupe* qui constituent l'affect et font l'objet de l'orchestration. Les groupements de puissance sont pleinement diversifiés, mais ils le sont comme *les rapports propres de l'Universel* ; tandis que,

41. Cf. le rôle ambigu de l'ami, à la fin du *Chant de la terre*. Ou bien dans le lied de Schumann *Zwielicht* (in Op. 39), le poème de Eichendorff : « Si tu as un ami ici-bas, ne lui fais pas confiance en cette heure, même s'il est gentil de l'œil et de la bouche, il rêve de guerre dans une paix sournoise. » (Sur le problème de l'Un-Seul ou de « l'Être solitaire » dans le romantisme allemand, on se reportera à Hölderlin, « Le cours et la destination de l'homme en général », in *Poésie* n° 4).

dans les individuations de groupe, il faudrait invoquer un autre mot, le *Dividuel*, pour désigner cet autre type de rapports musicaux, et ces passages intra-groupe ou inter-groupes. L'élément subjectif ou sentimental de la voix n'a pas la même rôle et la même position suivant qu'il affronte intérieurement les groupements de puissance non subjectivés ou les individuations non subjectivées de groupe, les rapports de l'universel ou les rapports du « dividuel ». Debussy posait bien le problème de l'Un-Foule lorsqu'il reprochait à Wagner de ne pas savoir « faire » une foule ou un peuple : il faut qu'une foule soit pleinement individuée, mais par des individuations de groupe, qui ne se réduisent pas à l'individualité des sujets qui la composent<sup>42</sup>. Le peuple doit s'individualiser, non pas d'après les personnes, mais d'après les affects qu'il éprouve simultanément et successivement. On rate donc aussi bien l'Un-Foule ou le Dividuel quand on réduit le peuple à une juxtaposition, et quand on le réduit à une puissance de l'universel. Bref, il y a comme deux conceptions très différentes de l'orchestration, et du rapport voix-instrument, suivant qu'on s'adresse aux forces de la Terre, ou bien aux forces du Peuple, pour les rendre sonores. L'exemple le plus simple de cette différence serait sans doute Wagner-Verdi, dans la mesure où Verdi donne de plus en plus d'importance aux rapports de la voix avec l'instrumentation et l'orchestration. Aujourd'hui même, Stockhausen et Berio élaborent une nouvelle version de cette différence, bien qu'ils affrontent un problème musical distinct de celui du romantisme (il y a chez Berio la recherche d'un cri multiple, d'un cri de population, dans le dividuel de l'Un-Foule, et non pas d'un cri de la terre dans l'universel de l'Un-Tout). Or l'idée d'un Opéra du monde, ou d'une musique cosmique, et le rôle de la voix, changent singulièrement suivant ces deux pôles de l'orchestration<sup>43</sup>. Pour ne

---

42. « Le peuple de Moussorgski dans *Boris* ne forme pas une foule véritable ; c'est tantôt un groupe qui chante, et tantôt un autre, et non un troisième, chacun à son tour, et le plus souvent à l'unisson. Quant au peuple des *Maîtres chanteurs*, ce n'est pas une foule, c'est une armée, puissamment organisée à l'allemande et qui marche en rangs. Ce que je voudrais, c'est quelque chose de plus épars, de plus divisé, de plus délié, de plus impalpable, quelque chose d'inorganique en apparence et pourtant d'ordonné dans le fond » (cité par Barraqué, *Debussy*, p. 159). Ce problème — comment faire une foule — se retrouve évidemment dans d'autres arts, peinture, cinéma... On se reportera surtout aux films d'Eisenstein, qui procèdent par ce type d'individuations de groupe, très spéciales.

43. Sur les rapports du cri, de la voix, de l'instrument et de la musique comme « théâtre », cf. les déclarations de Berio présentant ses disques. — On se rappellera le thème nietzschéen, éminemment musical, d'un cri multiple de tous les Hommes supérieurs, à la fin de *Zarathoustra*.

pas s'en tenir à une simple opposition Wagner-Verdi, il faudrait montrer comment l'orchestration de Berlioz a su avec génie passer, ou même hésiter, d'un pôle à l'autre, Nature *ou* Peuple sonores. Comment une musique comme celle de Moussorgski a su faire foule (quoique en dise Debussy). Comment une musique comme celle de Bartok a pu s'appuyer sur des airs populaires ou de population, pour faire des populations elles-mêmes sonores, instrumentales et orchestrales qui imposent une nouvelle gamme du Dividuel, un nouveau prodigieux chromatisme<sup>44</sup>. L'ensemble des voies non wagnériennes...

S'il y a un âge moderne, c'est, bien sûr, celui du cosmique. Paul Klee se déclare anti-faustien, « les bêtes et toutes les autres créatures, je ne les aime pas avec une cordialité terrestre, les choses terrestres m'intéressent moins que les choses cosmiques ». L'agencement n'affronte plus les forces du chaos, il ne s'approfondit plus dans les forces de la terre ou dans les forces du peuple, mais il s'ouvre sur les forces du Cosmos. Tout cela semble d'une extrême généralité, et comme hégélien, témoignant d'un Esprit absolu. Et pourtant c'est, ce devrait être de la technique, rien que de la technique. Le rapport essentiel n'est plus matières-formes (ou substances-attributs) ; mais il n'est pas davantage dans le développement continu de la forme et la variation continue de la matière. Il se présente ici comme un rapport direct *matériau-forces*. Le matériau, c'est une matière molécularisée, et qui doit à ce titre « capter » des forces, lesquelles ne peuvent plus être que des forces du Cosmos. Il n'y a plus de matière qui trouverait dans la forme son principe d'intelligibilité correspondant. Il s'agit maintenant d'élaborer un matériau chargé de capter des forces d'un autre ordre : le matériau visuel doit capturer des forces non visibles. *Rendre visible*, disait Klee, et non pas rendre ou reproduire le visible. Dans cette perspective, la philosophie suit le même mouvement que les autres activités ; alors que la philosophie romantique invoquait encore une identité synthétique formelle assurant une intelligibilité continue de la matière (synthèse a priori), la philosophie moderne tend à élaborer un matériau de pensée pour capturer des forces non pensables en elles-mêmes. C'est la philosophie-Cosmos, à la manière de Nietzsche. Le matériau moléculaire est même tellement déterritorialisé qu'on ne peut plus parler de matières d'expression, comme dans la territorialité romantique. *Les matières d'expression font place à un matériau de capture*. Dès lors, les forces à capturer ne sont plus celles de la terre, qui constituent encore une grande Forme expressive, ce sont

44. Sur le chromatisme de Bartok, cf. l'étude de Gisèle Brelet, in *Histoire de la musique*, Pléiade, t. II, pp. 1036-1072.

maintenant les forces d'un Cosmos énergétique, informel et immatériel. Il arrive au peintre Millet de dire que, ce qui compte en peinture, ce n'est pas ce que porte un paysan, par exemple, objet sacré ou sac de pommes de terre, mais le poids exact de ce qu'il porte. C'est le tournant post-romantique : l'essentiel n'est plus dans les formes et les matières, ni dans les thèmes, mais dans les forces, les densités, les intensités. La terre elle-même bascule, et tend à valoir comme le pur matériau d'une force gravifique ou de pesanteur. Peut-être faudra-t-il attendre Cézanne pour que les rochers n'existent plus que par les forces de plissement qu'ils captent, les paysages par des forces magnétiques et thermiques, les pommes par des forces de germination : forces non visuelles, et pourtant rendues visibles. C'est en même temps que les forces deviennent nécessairement cosmiques, et le matériau moléculaire ; une force immense opère dans un espace infinitésimal. Le problème n'est plus d'un commencement, pas davantage celui d'une fondation-fondement. C'est devenu un problème de consistance ou de consolidation : comment consolider le matériau, le rendre consistant, pour qu'il puisse capter ces forces non sonores, non visibles, non pensables ? Même la ritournelle devient à la fois moléculaire et cosmique, Debussy... La musique molécularise la matière sonore, mais devient capable ainsi de capter des forces non sonores comme la Durée, l'Intensité<sup>45</sup>. *Rendre la Durée sonore*. Rappelons-nous l'idée de Nietzsche : l'éternel retour comme petite rengaine, comme ritournelle, mais qui capture les forces muettes et impensables du Cosmos. On sort donc des agencements pour entrer dans l'âge de la Machine, immense mécanosphère, plan de cosmicisation des forces à capter. Exemplaire serait la démarche de Varèse, à l'aube de cet âge : une machine musicale de consistance, une *machine à sons* (non pas à reproduire les sons), qui molécularise et atomise, ionise la matière sonore, et capte une énergie de Cosmos<sup>46</sup>. Si cette machine doit avoir un agencement, ce sera le synthétiseur. Assemblant les modules, les éléments de source et de traitement, les oscillateurs, générateurs et transformateurs, aménageant les micro-

45. Barraqué, dans son livre sur *Debussy*, analyse le « dialogue du vent et de la mer » en termes de forces, et non plus de thèmes : pp. 153-154. Cf. les déclarations de Messiaen sur ses propres œuvres : les sons ne sont plus « que de vulgaires truchements destinés à rendre les durées appréciables » (in Golea, p. 211).

46. Odile Vivier expose les procédés de Varèse pour traiter la matière sonore, *Varèse*, Ed. du Seuil : l'utilisation des sons purs agissant comme un prisme (p. 36), les mécanismes de projection sur un plan (p. 45, p. 50), les échelles non octaviantes (p. 75), le procédé d'« ionisation » (pp. 98 sq.). Partout, le thème des *molécules* sonores, dont les transformations sont déterminées par des forces ou énergies.

intervalles, il rend audible le processus sonore lui-même, la production de ce processus, et nous met en relation avec d'autres éléments encore qui dépassent la matière sonore<sup>47</sup>. Il unit les disparates dans le matériau, et transpose les paramètres d'une formule à une autre. Le synthétiseur, avec son opération de consistance, a pris la place du fondement dans le jugement synthétique à priori : la synthèse y est du moléculaire et du cosmique, du matériau et de la force, non plus de la forme et de la matière, du *Grund* et du territoire. La philosophie, non plus comme jugement synthétique, mais comme synthétiseur de pensées, pour faire voyager la pensée, la rendre mobile, en faire une force du Cosmos (de même on fait voyager le son...).

Cette synthèse des disparates n'est pas sans équivoque. C'est peut-être la même équivoque qu'on trouve dans la valorisation moderne des dessins d'enfant, des textes fous, des concerts de bruits. Il arrive qu'on en fasse trop, qu'on en rajoute, on opère avec un fouillis de lignes ou de sons ; mais alors, au lieu de produire une machine cosmique, capable de « rendre sonore », on retombe dans une machine de reproduction, et qui finit par reproduire seulement un gribouillage effaçant toutes les lignes, un brouillage effaçant tous les sons. On prétend ouvrir la musique à tous les événements, à toutes les irrptions, mais, ce qu'on reproduit finalement, c'est le brouillage qui empêche tout événement. On n'a plus qu'une caisse de résonance en train de faire trou noir. Un matériau trop riche est un matériau qui reste trop « territorialisé », sur les sources de bruit, sur la nature des objets... (même le piano préparé de Cage). On rend flou un ensemble, au lieu de définir l'ensemble flou *par* les opérations de consistance ou de consolidation qui portent sur lui. Car c'est cela l'essentiel : *un ensemble flou, une synthèse de disparates n'est défini que par un degré de consistance rendant précisément possible la distinction des éléments disparates qui le constituent (discernabilité)*<sup>48</sup>. Il

47. Cf. l'interview de Stockhausen, sur le rôle des synthétiseurs et la dimension effectivement « cosmique » de la musique, in *Le Monde*, 21 juillet 1977 : « Travailler à l'intérieur de matériaux très limités et y intégrer l'univers par une transformation continue. » Richard Pinhas a fait une excellente analyse des possibilités des synthétiseurs à cet égard, en rapport avec la pop' music : « Input, Output », in *Atem* n° 10, 1977.

48. En effet, une définition des ensembles flous pose toutes sortes de problèmes, puisqu'on ne peut même pas invoquer une détermination locale : « L'ensemble des objets quelconques qui sont sur cette table » n'est évidemment pas un ensemble flou. C'est pourquoi les mathématiciens qui s'intéressent à la question ne parlent que de « sous-ensembles flous », l'ensemble de référence devant être normal (cf. Arnold Kaufmann, *Introduction à la théorie des sous-ensembles flous*, Masson, et Hourya Sinaceur, « Logique et mathématique du flou », in *Critique*, mai 1978). Pour consi-



faut que le matériau soit suffisamment déterritorialisé pour être molécularisé, et s'ouvrir à du cosmique, au lieu de retomber dans un amas statistique. Or on ne remplit cette condition que par une certaine simplicité dans le matériau non uniforme : maximum de sobriété calculé par rapport aux disparates ou aux paramètres. C'est la sobriété des agencements qui rend possible la richesse des effets de la Machine. On a souvent trop tendance à se reterritorialiser sur l'enfant, le fou, le bruit. A ce moment-là *on fait flou*, au lieu de faire consister l'ensemble flou, ou de capter les forces cosmiques dans le matériau déterritorialisé. C'est pourquoi Paul Klee se met fort en colère quand on parle de l'« infantilisme » de son dessin (de même Varèse, quand on parle de bruitage, etc.). Selon Klee, il faut une ligne pure et simple, jointe à une idée d'objet, et rien de plus, pour « rendre visible », ou capter du Cosmos : on n'obtient rien, sauf un brouillage, un bruitage visuel, si l'on multiplie les lignes et si l'on prend tout l'objet<sup>49</sup>. Selon Varèse, il faut une figure simple en mouvement, et un plan lui-même mobile, pour que la projection donne une forme hautement complexe, c'est-à-dire une distribution cosmique ; sinon, c'est du bruitage. Sobriété, sobriété : c'est la condition commune pour la déterritorialisation des matières, la molécularisation du matériau, la cosmicisation des forces. Peut-être l'enfant y arrive-t-il. Mais cette sobriété, c'est celle d'un devenir-enfant, qui n'est pas nécessairement le devenir *de* l'enfant, au contraire ; celle d'un devenir-fou, qui n'est pas nécessairement le devenir *du* fou, au contraire. Il est évident qu'il faut un son très pur et simple, une émission ou une onde sans harmoniques, pour que le son voyage, et qu'on voyage autour du son (réussite de La Monte Young à cet égard). Vous trouverez d'autant plus de disparates que vous serez dans une atmosphère raréfiée. Votre synthèse de disparates sera d'autant plus *forte* que vous opérerez avec un geste sobre,

---

dérer le flou comme le caractère de certains ensembles, au contraire, nous sommes partis d'une définition fonctionnelle et non pas locale : l'ensembles des hétérogènes qui avaient une fonction territoriale ou plutôt territorialisante. Mais c'était une définition nominale, qui ne rendait pas compte de « ce qui se passait ». La définition réelle ne peut apparaître qu'au niveau des processus intervenant dans l'ensemble flou ; un ensemble est flou quand ses éléments ne lui appartiennent que par des opérations spécifiques de consistance ou de consolidation, ayant donc eux-mêmes une logique spéciale.

49. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, p. 31 : « La fable de l'infantilisme de mon dessin doit avoir son origine dans des productions linéaires où j'essayais d'allier l'idée de l'objet, par exemple un homme, à la pure présentation de l'élément ligne. Pour montrer l'homme tel qu'il est, il m'aurait fallu un fouillis de lignes parfaitement déroutant. Le résultat n'eût plus été alors une présentation pure de l'élément, mais un brouillage tel qu'on ne s'y serait plus retrouvé. »

un acte de consistance, de capture ou d'extraction qui travaillera sur un matériau non pas sommaire, mais prodigieusement simplifié, créativement limité, sélectionné. Car il n'y a d'imagination que dans la technique. La figure moderne n'est pas celle de l'enfant ni du fou, encore moins celle de l'artiste, c'est celle de l'artisan cosmique : une bombe atomique artisanale, c'est très simple en vérité, cela a été prouvé, cela a été fait. Etre un artisan, non plus un artiste, un créateur ou un fondateur, et c'est la seule manière de devenir cosmique, de sortir des milieux, de sortir de la terre. L'invocation au Cosmos n'opère pas du tout comme une métaphore ; au contraire, l'opération est effective dès que l'artiste met en rapport un matériau avec des forces de consistance ou de consolidation.

Le matériau a donc trois caractères principaux : c'est une matière molécularisée ; il est en rapport avec des forces à capter ; il se définit par les opérations de consistance qui portent sur lui. Il est évident enfin que le rapport avec la terre, avec le peuple, change, et n'est plus du type romantique. La terre, c'est maintenant la plus déterritorialisée : non seulement un point dans une galaxie, mais une galaxie parmi d'autres. Le peuple, c'est maintenant le plus molécularisé : une population moléculaire, un peuple d'oscillateurs qui sont autant de forces d'interaction. L'artiste dépouille ses figures romantiques, il renonce aux forces de la terre non moins qu'aux forces du peuple. C'est que le combat, si combat il y a, est passé ailleurs. Les pouvoirs établis ont occupé la terre, et ils ont fait des organisations de peuple. Les mass media, les grandes organisations du peuple, du type parti ou syndicat, sont des machines à reproduire, des machines à faire le flou, et qui opèrent effectivement le brouillage de toutes les forces terrestres populaires. Les pouvoirs établis nous ont mis dans la situation d'un combat à la fois atomique et cosmique, galactique. Beaucoup d'artistes ont pris conscience de cette situation depuis longtemps, et avant même qu'elle ne fût installée (par exemple Nietzsche). Et ils pouvaient en prendre conscience parce que le même vecteur traversait leur propre domaine : une molécularisation, une atomisation du matériau jointe à une cosmicisation des forces prises dans ce matériau. Dès lors, la question était de savoir si les « populations » atomiques ou moléculaires de toute nature (mass media, moyens de contrôle, ordinateurs, armes supraterrrestres) allaient continuer à bombarder le peuple existant, soit pour le dresser, soit pour le contrôler, soit pour l'anéantir, — ou bien si d'autres populations moléculaires étaient possibles, pouvaient se glisser parmi les premières, et susciter un peuple à venir. Comme dit Virilio, dans son analyse très rigoureuse de la dépopulation du peuple et de la déterritorialisation de la terre, la

question est : « Habiter en poète ou en assassin<sup>50</sup> ? » L'assassin est celui qui bombarde le peuple existant, avec des populations moléculaires qui ne cessent de refermer tous les agencements, de les précipiter dans un trou noir de plus en plus vaste et profond. Le poète au contraire est celui qui lâche des populations moléculaires dans l'espoir qu'elles ensemencent ou même engendrent le peuple à venir, qu'elles passent dans un peuple à venir, qu'elles ouvrent un cosmos. Et là encore il ne faut pas traiter le poète comme s'il se gorgeait de métaphores : il n'est pas sûr que les molécules sonores de la pop'music n'essaient pas, ici ou là, actuellement, un peuple d'un nouveau type, singulièrement indifférent aux ordres de la radio, aux contrôles des ordinateurs, aux menaces de la bombe atomique. C'est en ce sens que le rapport des artistes avec le peuple a beaucoup changé : l'artiste a cessé d'être l'Un-Seul retiré en lui-même, mais il a cessé aussi de s'adresser au peuple, d'invoquer le peuple comme force constituée. Jamais il n'a eu autant besoin d'un peuple, mais il constate au plus haut point que le peuple manque, — le peuple, c'est ce qui manque le plus. Ce ne sont pas des artistes populaires ou populistes, c'est Mallarmé qui peut dire que le Livre a besoin du peuple, et Kafka, que la littérature est l'affaire du peuple, et Klee, que le peuple est l'essentiel, *et pourtant qu'il manque*. Le problème de l'artiste est donc que la dépopulation moderne du peuple débouche sur une terre ouverte, et cela avec les moyens de l'art, ou avec des moyens auxquels l'art contribue. Au lieu que le peuple et la terre soient bombardés de toutes parts dans un cosmos qui les borne, il faut que le peuple et la terre soient comme les vecteurs d'un cosmos qui les emporte ; alors le cosmos sera lui-même art. Faire de la dépopulation un peuple cosmique, et de la déterritorialisation une terre cosmique, tel est le vœu de l'artiste-artisan, ici ou là, localement. Si nos gouvernements ont affaire avec du moléculaire et du cosmique, nos arts aussi y trouvent leur affaire, avec le même enjeu, le peuple et la terre, avec des moyens incomparables, hélas, et pourtant compétitifs. N'est-ce pas le propre des créations d'opérer en silence, localement, de chercher partout une consolidation, d'aller du moléculaire à un cosmos incertain, tandis que les processus de destruction et de conservation travaillent en gros, tiennent le devant de la scène, occupent tout le cosmos pour asservir le moléculaire, le mettre dans un conservatoire ou dans une bombe ?

50. Virilio, *L'insécurité du territoire*, p. 49. C'est le thème que Henry Miller développait dans son livre *Rimbaud ou le temps des assassins*, ou bien dans son texte écrit pour Varèse, « Perdus ! Sauvés ! » Miller a sans doute poussé le plus loin la figure moderne de l'écrivain comme artisan cosmique, surtout dans *Sexus*.

Ces trois « âges », le classique, le romantique et le moderne (faute d'un autre nom), il ne faut pas les interpréter comme une évolution, ni comme des structures, avec des coupures significatives. Ce sont des agencements, qui enveloppent des Machines différentes, ou des rapports différents avec la Machine. En un sens, tout ce que nous prêtons à un âge était déjà présent dans l'âge précédent. Ainsi les forces : la question a toujours été celle des forces, assignées comme forces du chaos, ou comme forces de la terre. De même, c'est de tout temps que la peinture s'est proposée de rendre visible, au lieu de reproduire le visible, et la musique de rendre sonore, au lieu de reproduire le sonore. Des ensembles flous n'ont pas cessé de se constituer, et d'inventer leurs processus de consolidation. Et une *libération du moléculaire*, on la trouve déjà dans les matières de contenu classiques, opérant par déstratification, et dans les matières d'expression romantiques, opérant par décodage. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, tant que les forces apparaissent comme de la terre ou du chaos, elles ne sont pas saisies directement comme forces, mais réfléchies dans des rapports de la matière et de la forme. Il s'agit donc plutôt de seuils de perception, de seuils de discernabilité, qui appartiennent à tel ou tel agencement. C'est seulement quand la matière est suffisamment déterritorialisée qu'elle surgit elle-même comme moléculaire, et fait surgir de pures forces qui ne peuvent plus être attribuées qu'au Cosmos. Cela était déjà présent « de tout temps », mais dans d'autres conditions perceptives. Il faut de nouvelles conditions pour que ce qui était enfoui ou recouvert, inféré, conclu, passe maintenant à la surface. Ce qui était composé dans un agencement, ce qui n'était encore que composé, devient composante d'un nouvel agencement. En ce sens, il n'y a guère d'histoire que de la perception, tandis que ce dont on fait l'histoire est plutôt la matière d'un devenir, non pas d'une histoire. Le devenir serait comme la machine, différemment présente dans chaque agencement, mais passant de l'un à l'autre, ouvrant l'un sur l'autre, indépendamment d'un ordre fixe ou d'une succession déterminée.

Alors nous pouvons revenir à la ritournelle. Nous pouvons en proposer une autre classification : les ritournelles de milieux, avec deux parties au moins, où l'une répond à l'autre (le piano et le violon) ; les ritournelles du natal, du territoire, où la partie est en rapport avec un tout, avec une immense ritournelle de la terre, suivant des rapports eux-mêmes variables qui marquent chaque fois le décalage de la terre au territoire (la berceuse, la chanson à boire, la chanson de chasse, de travail, la militaire, etc.) ; les ritournelles populaires et folkloriques, elles-mêmes en rapport avec un immense chant du peuple, suivant les rapports variables d'in-

dividuations de foule qui jouent à la fois des affects et des nations (la Polonaise, l'Auvergnate, l'Allemande, la Magyare ou la Roumaine, mais aussi la Pathétique, la Panique, la Vengeresse..., etc.) ; les ritournelles molécularisées (la mer, le vent) en rapport avec des forces cosmiques, avec la ritournelle-Cosmos. Car le Cosmos est lui-même une ritournelle, et l'oreille aussi (tout ce qu'on a pris pour des labyrinthes, c'étaient des ritournelles). Mais justement, pourquoi la ritournelle est-elle éminemment sonore ? D'où vient ce privilège de l'oreille alors que les animaux déjà, les oiseaux, nous présentent tant de ritournelles gestuelles, posturales, chromatiques, visuelles ? Le peintre a-t-il moins de ritournelles que le musicien ? Y a-t-il moins de ritournelles chez Cézanne ou chez Klee que chez Mozart, Schumann ou Debussy ? Dans les exemples de Proust : le petit pan de mur jaune de Vermeer, ou bien les fleurs d'un peintre, les roses d'Elstir, font-ils moins « ritournelle » que la petite phrase de Vinteuil ? Il ne s'agit certes pas de décerner la suprématie à tel art en fonction d'une hiérarchie formelle et de critères absolus. Le problème, plus modeste, serait de comparer les puissances ou coefficients de déterritorialisation des composantes sonores et des composantes visuelles. Il semble que le son, en se déterritorialisant, s'affine de plus en plus, se spécifie et devienne autonome. Tandis que la couleur colle davantage, non pas forcément à l'objet, mais à la territorialité. Quand elle se déterritorialise, elle tend à se dissoudre, à se laisser piloter par d'autres composantes. On le voit bien dans les phénomènes de synesthésie, qui ne se réduisent pas à une simple correspondance couleur-son, mais où les sons tiennent le rôle-pilote et induisent des couleurs qui se *superposent* aux couleurs vues, leur communiquant un rythme et un mouvement proprement sonores<sup>51</sup>. Cette puissance, le son ne la doit pas à des valeurs signifiantes ou de « communication » (qui la supposent, au contraire), ni à des propriétés physiques (qui donneraient plutôt le privilège à la lumière). C'est une ligne phylogénique, un phylum machinique, qui passe par le son, et en fait une pointe de déterritorialisation. Et cela ne va pas sans de grandes ambiguïtés : le son nous envahit, nous pousse, nous entraîne, nous traverse. Il quitte la terre, mais aussi bien pour nous faire tomber dans un trou noir que pour nous ouvrir à un cosmos. Il nous donne l'envie de mourir. Ayant la plus grande force de déterritorialisation, il opère aussi les reterritorialisations

51. Sur ce rapport des couleurs avec les sons, cf. Messiaen et Samuel, *Entretiens*, pp. 36-38. Ce que Messiaen reproche aux drogués, c'est de trop simplifier le rapport, qui joue dès lors entre un bruit et une couleur, au lieu de faire intervenir des complexes de sons-durées et des complexes de couleurs.

les plus massives, les plus hébétées, les plus redondantes. Extase et hypnose. On ne fait pas bouger un peuple avec des couleurs. Les drapeaux ne peuvent rien sans les trompettes, les lasers se modulent sur le son. La ritournelle est sonore par excellence, mais elle développe sa force aussi bien dans une chansonnette visqueuse que dans le motif le plus pur ou la petite phrase de Vinteuil. Et parfois l'un dans l'autre : comment Beethoven devient un « indicatif ». Fascisme potentiel de la musique. On peut dire en gros que la musique est branchée sur un phylum machinique infiniment plus puissant que celui de la peinture : ligne de pression sélective. C'est pourquoi le musicien n'a pas avec le peuple, avec les machines, avec les pouvoirs établis, le même rapport que le peintre. Notamment, les pouvoirs éprouvent un vif besoin de contrôler la distribution des trous noirs et des lignes de déterritorialisation dans ce phylum de sons, pour conjurer ou s'approprier les effets du machinisme musical. Le peintre, au moins dans l'image qu'on s'en fait, peut être beaucoup plus ouvert socialement, beaucoup plus politique, et moins contrôlé du dehors et du dedans. C'est parce qu'il a lui-même à créer ou recréer chaque fois un phylum, et doit chaque fois le faire à partir des corps de lumière et de couleur qu'il produit, tandis que le musicien dispose au contraire d'une sorte de continuité germinale, même latente, même indirecte, à partir de laquelle il produit ses corps sonores. Ce n'est pas le même mouvement de création : l'un va du *soma* au *germen*, et l'autre, du *germen* au *soma*. La ritournelle du peintre est comme l'envers de celle du musicien, un négatif de la musique.

Mais, de toute façon, qu'est-ce qu'une ritournelle ? *Glass harmonica* : la ritournelle est un prisme, un cristal d'espaces-temps. Elle agit sur ce qui l'entoure, son ou lumière, pour en tirer des vibrations variées, des décompositions, projections et transformations. La ritournelle a aussi une fonction catalytique : non seulement augmenter la vitesse des échanges et réactions dans ce qui l'entoure, mais assurer des interactions indirectes entre éléments dénués d'affinité dite naturelle, et former par là des masses organisées. La ritournelle serait donc du type cristal ou protéine. Quant au germe ou à la structure internes, ils auraient alors deux aspects essentiels : les augmentations et diminutions, ajouts et retraites, amplifications et éliminations par valeurs inégales, mais aussi la présence d'un mouvement rétrograde qui va dans les deux sens, comme « sur les vitres latérales d'un tramway en marche ». L'étrange mouvement rétrogradé de *Joke*. Il appartient à la ritournelle de se concentrer par élimination sur un moment extrêmement bref, comme des extrêmes à un centre, ou au contraire de se développer par ajouts qui vont d'un centre aux extrêmes, mais aussi de parcourir ces chemins dans les deux

sens<sup>52</sup>. La ritournelle fabrique du temps. Elle est le « temps impliqué » dont parlait le linguiste Guillaume. Alors l'ambiguïté de la ritournelle apparaît mieux : car, si le mouvement rétrograde ne forme qu'un cercle fermé, si les augmentations et diminutions se font seulement par valeurs régulières, par exemple du double ou de la moitié, cette fausse rigueur spatio-temporelle laisse d'autant plus *dans* le flou l'ensemble extérieur, qui n'a plus avec le germe que des rapports associatifs, indicatifs ou descriptifs — « un chantier d'inauthentiques éléments pour la formation d'impurs cristaux » —, au lieu du pur cristal qui capte des forces cosmiques. La ritournelle reste à l'état de formule évoquant un personnage ou un paysage, au lieu de faire elle-même un personnage rythmique, un paysage mélodique. C'est donc comme deux pôles de la ritournelle. Et ces deux pôles ne dépendent pas seulement d'une qualité intrinsèque, mais aussi d'un état de force de celui qui écoute : ainsi la petite phrase de la sonate de Vinteuil reste longtemps associée à l'amour de Swann, au personnage d'Odette et au paysage du bois de Boulogne, jusqu'à ce qu'elle tourne sur elle-même, s'ouvre sur elle-même pour révéler des potentialités jusqu'alors inouïes, entrer dans d'autres connexions, faire dériver l'amour vers d'autres agencements. Il n'y a pas le Temps comme forme a priori, mais la ritournelle est la forme a priori du temps, qui fabrique chaque fois des temps différents.

C'est curieux comme la musique n'élimine pas la ritournelle médiocre ou mauvaise, ou le mauvais usage de la ritournelle, mais l'entraîne au contraire, ou s'en sert comme d'un tremplin. « Ah vous dirai-je maman... », « Elle avait une jambe de bois... », « Frère Jacques... ». Ritournelle d'enfance ou d'oiseau, chant folklorique, chanson à boire, valse de Vienne, clochettes à vache, la musique se sert de tout et emporte tout. Ce n'est pas qu'un air d'enfant, d'oiseau ou de folklore, se réduise à la formule associative et fermée dont nous parlions tout à l'heure. Il faudrait plutôt montrer comment un musicien a besoin d'un *premier type* de ritournelle, ritournelle territoriale ou d'agencement, pour la transformer du dedans, la déterritorialiser, et produire enfin une ritournelle du *second type*, comme but final de la musique, ritournelle cosmique d'une machine à sons. D'un type à l'autre, Gisèle Brelet a bien posé le problème à propos de Bartok : comment, à partir des *mélodies* territoriales et populaires, autonomes, suffisantes, fermées sur soi comme des modes, construire un nouveau

52. Sur le cristal ou le type cristallin, les valeurs ajoutées et retranchées, le mouvement rétrograde, on se reportera aussi bien aux textes de Messiaen dans ses Entretiens qu'à ceux de Paul Klee dans son Journal.

chromatisme qui les fasse communiquer, et créer ainsi des « thèmes » qui assurent un développement de la Forme ou plutôt un devenir des Forces ? Le problème est général puisque, dans beaucoup de directions, des ritournelles vont être ensemencées par un nouveau germe qui retrouve les modes et les rend communicants, défait le tempérament, fond le majeur et le mineur, fait fuir le système tonal, passe à travers ses mailles plutôt que de rompre avec lui<sup>53</sup>. On peut dire : vive Chabrier contre Schoenberg, comme Nietzsche disait vive Bizet, et pour les mêmes raisons, dans la même intention musicale et technique. On va du modal à un chromatisme élargi non tempéré. On n'a pas besoin de supprimer le tonal, on a besoin de le faire fuir. On va des ritournelles agencées (territoriales, populaires, amoureuses, etc.) à la grande ritournelle machinée cosmique. Mais le travail de création se fait déjà dans les premières, il est là tout entier. Dans la petite forme-ritournelle ou rondeau, s'introduisent déjà les déformations qui vont capter une grande force. Scènes d'enfance, jeux d'enfant : on part d'une ritournelle enfantine, mais l'enfant a déjà des ailes, il devient céleste. Le devenir-enfant du musicien se double d'un devenir-aérien de l'enfant, dans un bloc indécomposable. Mémoire d'un ange, c'est plutôt devenir pour un cosmos. Cristal : le devenir-oiseau de Mozart ne se sépare pas d'un devenir initié de l'oiseau, et fait bloc avec lui<sup>54</sup>. C'est le travail extrêmement profond sur le premier type de ritournelles qui va créer le second type, c'est-à-dire la petite phrase du Cosmos. Dans un concerto, Schumann a besoin de tous les agencements de l'orchestre pour faire que le violoncelle erre, comme une lumière s'éloigne ou s'éteint. Chez Schumann, c'est tout un travail mélodique, harmonique et rythmique savant, qui aboutit à

---

53. Dans *L'Histoire de la musique*, Pléiade, t. II, cf. l'article de Roland-Manuel sur « l'évolution de l'harmonie en France et le renouveau de 1880 » (pp. 867-879) et celui de Delage sur Chabrier (831-840). Et, surtout, l'étude de Gisèle Brelet sur Bartok : « N'est-ce pas de cette antinomie de la mélodie et du thème que vient la difficulté pour la musique savante d'utiliser la musique populaire ? La musique populaire, c'est la mélodie, au sens le plus plein, la mélodie nous persuadant qu'elle se suffit et qu'elle est la musique même. Comment ne refuserait-elle pas de se plier au développement savant d'une œuvre musicale animée de ses desseins propres ? Bien des symphonies inspirées du folklore ne sont que des symphonies *sur* un thème populaire, auquel le développement savant reste étranger et extérieur. La mélodie populaire ne saurait être un thème véritable ; et c'est pourquoi, dans la musique populaire, elle est l'œuvre entière, et, une fois terminée, n'a plus que la ressource de se répéter. Mais la mélodie ne peut-elle se transformer en thème ? Bartok résout ce problème que l'on croyait insoluble » (p. 1056).

54. Marcel Moré, *Le dieu Mozart et le monde des oiseaux*, Gallimard, p. 168. Et, sur le cristal, pp. 83-89.

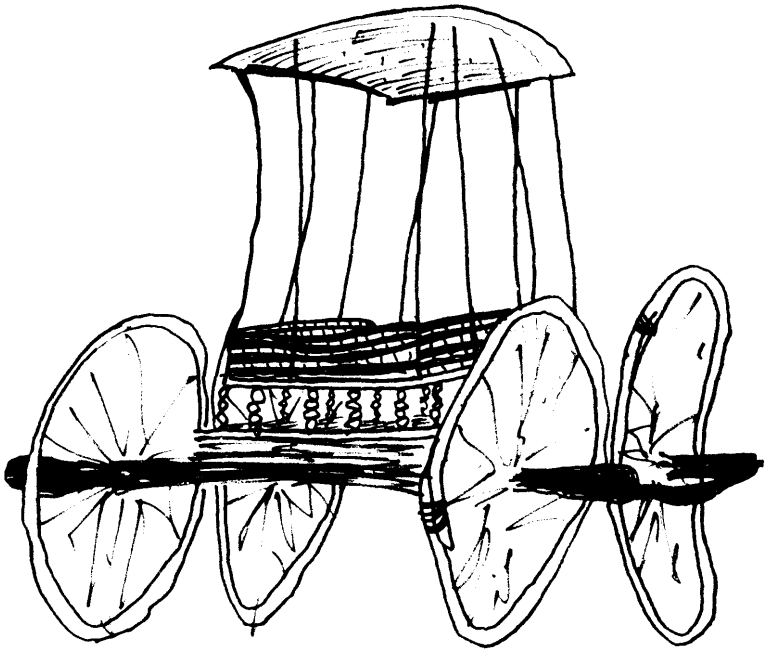


ce résultat simple et sobre, *déterritorialiser la ritournelle*<sup>55</sup>. Produire une ritournelle déterritorisée, comme but final de la musique, la lâcher dans le Cosmos, c'est plus important que de faire un nouveau système. Ouvrir l'agencement sur une force cosmique. De l'un à l'autre, de l'agencement des sons à la Machine qui rend sonore — du devenir-enfant du musicien au devenir-cosmique de l'enfant —, beaucoup de dangers surgissent : les trous noirs, les fermetures, les paralysies du doigt et les hallucinations de l'ouïe, la folie de Schumann, la force cosmique devenue *mauvaise*, une note qui vous poursuit, un son qui vous transperce. Et pourtant l'une était déjà dans l'autre, la force cosmique était dans le matériau, la grande ritournelle dans les petites ritournelles, la grande manœuvre dans la petite manœuvre. Seulement on n'est jamais sûr d'être assez fort, puisqu'on n'a pas de système, on n'a que des lignes et des mouvements. Schumann.

---

55. Cf. la célèbre analyse que Berg fait de « Rêverie », *Ecrits*, Ed. du Rocher, pp. 44-64.

## 12. 1227 - Traité de nomadologie : la machine de guerre



*Char nomade entièrement de bois, Altäi,  
V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*

*Axiome I : La machine de guerre est extérieure à l'appareil d'Etat.*

*Proposition I : Cette extériorité est d'abord attestée par la mythologie, l'épopée, le drame et les jeux.*

Georges Dumézil, dans des analyses décisives de la mythologie indo-européenne, a montré que la souveraineté politique, ou domination, avait deux têtes : celle du roi-magicien, celle du prêtre-juriste. Rex et flamen, raj et Brahman, Romulus et Numa,

Varuna et Mitra, le despote et le législateur, le lieur et l'organisateur. Et sans doute ces deux pôles s'opposent terme à terme, comme l'obscur et le clair, le violent et le calme, le rapide et le grave, le terrible et le réglé, le « lien » et le « pacte », etc.<sup>1</sup> Mais leur opposition n'est que relative ; ils fonctionnent en couple, en alternance, comme s'ils exprimaient une division de l'Un ou composaient eux-mêmes une unité souveraine. « A la fois anti-thétiques et complémentaires, nécessaires l'un à l'autre et par conséquent sans hostilité, sans mythologie de conflit : chaque spécification sur un des plans appelle mécaniquement une spécification homologue sur l'autre, et, à eux deux, ils épuisent le champ de la fonction. » Ce sont les éléments principaux d'un appareil d'Etat qui procède en Un-Deux, distribue les distinctions binaires et forme un milieu d'intériorité. C'est une double articulation qui fait de l'appareil d'Etat une *strate*.

On remarquera que la guerre n'est pas prise dans cet appareil. *Ou bien* l'Etat dispose d'une violence qui ne passe pas par la guerre : il emploie des policiers et des geôliers plutôt que des guerriers, il n'a pas d'armes et n'en a pas besoin, il agit par capture magique immédiate, il « saisit » et « lie », empêchant tout combat. *Ou bien* l'Etat acquiert une armée, mais qui pré-suppose une intégration juridique de la guerre et l'organisation d'une fonction militaire<sup>2</sup>. Quant à la machine de guerre en elle-même, elle semble bien irréductible à l'appareil d'Etat, extérieure à sa souveraineté, préalable à son droit : elle vient d'ailleurs. *Indra, le dieu guerrier, ne s'oppose pas moins à Varuna qu'à Mitra*<sup>3</sup>. Il ne se réduit pas à l'un des deux, pas plus qu'il ne forme un troisième. Il serait plutôt comme la multiplicité pure et sans mesure, la meute, irruption de l'éphémère et puissance de la métamorphose. *Il dénoue le lien autant qu'il trahit le pacte*. Il fait valoir une *furor* contre la mesure, une célérité contre la gravité, un secret contre le public, une puissance contre la souveraineté, une machine contre l'appareil. Il témoigne d'une autre justice, parfois d'une cruauté incompréhensible, mais parfois

1. Georges Dumézil, *Mitra-Varuna*, Gallimard (sur le *nexum* et le *mutuum*, le lien et le contrat, cf. 118-124).

2. L'Etat, suivant son premier pôle (Varuna, Ouranos, Romulus), opère par lien magique, prise ou capture immédiate : il ne combat pas, et n'a pas de machine de guerre, « il lie, et c'est tout ». Suivant son autre pôle (Mitra, Zeus, Numa), il s'approprie une armée, mais en la soumettant à des règles institutionnelles et juridiques qui n'en font plus qu'une pièce de l'appareil d'Etat : ainsi Mars-Tiwaz n'est pas un dieu guerrier, mais un dieu « juriste de la guerre ». Cf. Dumézil, *Mitra-Varuna*, pp. 113 sq., 148 sq., 202 sq.

3. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, P. U. F.

aussi d'une pitié inconnue (puisqu'il dénoue les liens...<sup>4</sup>). Il témoigne surtout d'autres rapports avec les femmes, avec les animaux, puisqu'il vit toute chose dans des rapports de *devenir*, au lieu d'opérer des répartitions binaires entre « états » : tout un devenir-animal du guerrier, tout un devenir-femme, qui outre-passe aussi bien les dualités de termes que les correspondances de rapports. A tout égard, la machine de guerre est d'une autre espèce, d'une autre nature, d'une autre origine que l'appareil d'Etat.

Il faudrait prendre un exemple limité, comparer la machine de guerre et l'appareil d'Etat suivant la théorie des jeux. Soit les Echecs et le Go, du point de vue des pièces, des rapports entre les pièces et de l'espace concerné. Les échecs sont un jeu d'Etat, ou de cour, l'empereur de Chine y joue. Les pièces d'échecs sont codées, elles ont une nature intérieure ou des propriétés intrinsèques, d'où découlent leurs mouvements, leurs situations, leurs affrontements. Elles sont qualifiées, le cavalier reste un cavalier, le fantassin un fantassin, le voltigeur un voltigeur. Chacune est comme un sujet d'énoncé, doué d'un pouvoir relatif ; et ces pouvoirs relatifs se combinent dans un sujet d'énonciation, le joueur d'échecs lui-même ou la forme d'intériorité du jeu. Les pions de go au contraire sont des grains, des pastilles, de simples unités arithmétiques, et n'ont d'autre fonction qu'anonyme, collective ou de troisième personne : « Il » avance, ce peut être un homme, une femme, une puce, un éléphant. Les pions de go sont les éléments d'un agencement machinique non subjectivé, sans propriétés intrinsèques, mais seulement de situation. Aussi les rapports sont-ils très différents dans les deux cas. Dans leur milieu d'intériorité, les pièces d'échecs entretiennent des rapports bi-univoques les unes avec les autres, et avec celles de l'adversaire : leurs fonctions sont structurales. Tandis qu'un pion de go n'a qu'un milieu d'extériorité, ou des rapports extrinsèques avec des nébuleuses, des constellations, d'après lesquels il remplit des fonctions d'insertion ou de situation, comme border, encercler, faire éclater. A lui tout seul, un pion de go peut anéantir synchroniquement toute une constellation, tandis qu'une pièce d'échecs ne le peut pas (ou ne le peut que diachroniquement). Les échecs sont bien une guerre, mais une guerre institutionnalisée, réglée, codée, avec un front, des arrières, des batailles. Mais une guerre sans ligne de combat, sans affrontement et arrières, à la limite sans bataille, c'est le propre du go : pure stratégie, tandis

4. Sur le rôle du guerrier, en tant qu'il « délie » et s'oppose au lien magique autant qu'au contrat juridique, cf. *Mitra-Varuna*, pp. 124-132. Et, *passim* chez Dumézil, l'analyse de la *furor*.

que les échecs sont une sémiologie. Enfin, ce n'est pas du tout le même espace : dans le cas des échecs, il s'agit de se distribuer un espace fermé, donc d'aller d'un point à un autre, d'occuper un maximum de places avec un minimum de pièces. Dans le go, il s'agit de se distribuer dans un espace ouvert, de tenir l'espace, de garder la possibilité de surgir en n'importe quel point : le mouvement ne va plus d'un point à un autre, mais devient perpétuel, sans but ni destination, sans départ ni arrivée. Espace « lisse » du go, contre espace « strié » des échecs. *Nomos* du go contre Etat des échecs, *nomos* contre *polis*. C'est que les échecs codent et décodent l'espace, tandis que le go procède tout autrement, le territorialise et le déterritorialise (faire du dehors un territoire dans l'espace, consolider ce territoire par construction d'un second territoire adjacent, déterritorialiser l'ennemi par éclatement interne de son territoire, se déterritorialiser soi-même en renonçant, en allant ailleurs...). Une autre justice, un autre mouvement, un autre espace-temps.

« Ils arrivent comme la destinée, sans cause, sans raison, sans égard, sans prétexte... » « Impossible de comprendre comment ils ont pénétré jusqu'à la capitale, cependant ils sont là, et chaque matin semble accroître leur nombre... » — Luc de Heusch a dégagé un mythe bantou qui nous renvoie au même schéma : Nkongolo, empereur autochtone, organisateur de grands travaux, homme de public et de police, donne ses demi-sœurs au chasseur Mbidi, qui l'aide, puis s'en va ; le fils de Mbidi, l'homme du secret, rejoint son père, mais pour revenir du dehors, avec cette chose inimaginable, une armée, et tuer Nkongolo, quitte à refaire un nouvel Etat<sup>5</sup>... « Entre » l'Etat despotique-magique et l'Etat juridique qui comprend une institution militaire, il y aurait cette fulguration de la machine de guerre, venue du dehors.

Du point de vue de l'Etat, l'originalité de l'homme de guerre, son excentricité, apparaît nécessairement sous une forme négative : bêtise, difformité, folie, illégitimité, usurpation, péché... Dumézil analyse les trois « péchés » du guerrier dans la tradition indo-européenne : contre le roi, contre le prêtre, contre les lois qui découlent de l'Etat (soit une transgression sexuelle qui compromet la répartition des hommes et des femmes, soit même une trahison des lois de la guerre telles qu'elles sont instituées

5. Luc de Heusch (*Le roi ivre ou l'origine de l'Etat*) insiste sur le caractère public des gestes de Nkongolo, par opposition au secret des gestes de Mbidi et de son fils : l'un notamment mange en public, tandis que les autres se dissimulent pendant les repas. Nous verrons le rapport essentiel du secret avec une machine de guerre, tant du point de vue du principe que des conséquences : espionnage, stratégie, diplomatie. Les commentateurs ont souvent souligné ce rapport.

par l'Etat<sup>6</sup>). Le guerrier est dans la situation de tout trahir, y compris la fonction militaire, *ou* de ne rien comprendre. Il arrive à des historiens, bourgeois ou soviétiques, de suivre cette tradition négative, et d'expliquer que Gengis Khan ne comprend rien : il « ne comprend pas » le phénomène étatique, il « ne comprend pas » le phénomène urbain. Facile à dire. C'est que l'extériorité de la machine de guerre par rapport à l'appareil d'Etat se révèle partout, mais reste difficile à penser. Il ne suffit pas d'affirmer que la machine est extérieure à l'appareil, il faut arriver à penser la machine de guerre comme étant elle-même une pure forme d'extériorité, tandis que l'appareil d'Etat constitue la forme d'intériorité que nous prenons habituellement pour modèle, ou d'après laquelle nous avons l'habitude de penser. Ce qui complique tout, c'est que cette puissance extrinsèque de la machine de guerre tend, dans certaines circonstances, à se confondre elle-même avec l'une ou l'autre des têtes de l'appareil d'Etat. Tantôt elle se confond avec la violence magique d'Etat, tantôt avec l'institution militaire d'Etat. Par exemple, la machine de guerre invente la vitesse et le secret ; mais il y a pourtant une certaine vitesse et un certain secret qui appartiennent à l'Etat, relativement, secondairement. Il y a donc un grand risque d'identifier le rapport structural entre les deux pôles de la souveraineté politique, et le rapport dynamique de ces deux pôles ensemble avec la puissance de guerre. Dumézil cite la lignée des rois de Rome : le rapport Romulus-Numa qui se reproduit le long d'une série, avec variantes et alternance entre les deux types de souverains également légitimes ; mais aussi le rapport avec un « mauvais roi », Tullus Hostilius, Tarquin le Superbe, l'irruption du guerrier comme personnage inquiétant, illégitime<sup>7</sup>. On pourrait invoquer aussi bien les rois de Shakespeare : même la violence, les meurtres et les perversions n'empêchent pas la lignée d'Etat de former de « bons » rois ; mais se glisse un personnage inquiétant, Richard III, qui annonce dès le début son intention de réinventer une machine de guerre et d'en imposer la ligne (difforme, fourbe et traître, il se réclame d'un « but secret » tout autre que la conquête du pouvoir d'Etat, et d'un *autre* rapport avec les femmes). Bref, chaque fois que l'on confond l'irruption de la puissance de guerre avec la lignée de domination d'Etat, tout se

6. Dumézil, *Mythe et épopée*, Gallimard, II, pp. 17-19 : analyse des trois péchés, qu'on retrouve dans le cas du dieu indien Indra, du héros scandinave Starcatherus, du héros grec Héraclès. Cf. aussi *Heur et malheur du guerrier*.

7. Dumézil, *Mitra-Varuna*, p. 135. Dumézil analyse les risques et les raisons de la confusion, qui peuvent tenir à des variantes économiques, cf. pp. 153, 159.

brouille, et l'on ne peut plus comprendre la machine de guerre que sous les espèces du négatif, puisqu'on ne laisse rien subsister d'extérieur à l'Etat lui-même. Mais, replacée dans son milieu d'extériorité, la machine de guerre apparaît d'une autre espèce, d'une autre nature, d'une autre origine. On dirait qu'elle s'installe entre les deux têtes de l'Etat, entre les deux articulations, et qu'elle est nécessaire pour passer de l'une à l'autre. Mais justement, « entre » les deux, elle affirme dans l'instant, même éphémère, même fulgurant, son irréductibilité. *L'Etat n'a pas par lui-même de machine de guerre* ; il se l'appropriera seulement sous forme d'institution militaire, et celle-ci ne cessera pas de lui poser des problèmes. D'où la méfiance des Etats vis-à-vis de leur institution militaire, en tant qu'elle hérite d'une machine de guerre extrinsèque. Clausewitz a le pressentiment de cette situation générale, lorsqu'il traite le flux de guerre absolue comme une Idée, que les Etats s'approprient partiellement suivant les besoins de leur politique, et par rapport à laquelle ils sont plus ou moins bons « conducteurs ».

Coincé entre les deux pôles de la souveraineté politique, l'homme de guerre apparaît dépassé, condamné, sans avenir, réduit à sa propre fureur qu'il tourne contre lui-même. Les descendants d'Héraclès, Achille, puis Ajax, ont encore assez de forces pour affirmer leur indépendance à l'égard d'Agamemnon, l'homme du vieil Etat, mais ils ne peuvent rien contre Ulysse, l'homme d'Etat moderne naissant, le premier homme d'Etat moderne. Et c'est Ulysse qui hérite des armes d'Achille, pour en changer l'usage, les soumettre au droit d'Etat, ce n'est pas Ajax, condamné par la déesse qu'il a bravée, contre laquelle il a péché<sup>8</sup>. Nul mieux que Kleist n'a montré cette situation de l'homme de guerre, à la fois excentrique et condamné. Car, dans *Penthesilée*, Achille est déjà séparé de sa puissance : la machine de guerre est passée du côté des Amazones, peuple-femme sans Etat, dont la justice, la religion, les amours sont organisées sur un mode uniquement guerrier. Descendantes des Scythes, les Amazones surgissent comme la foudre, « entre » les deux Etats, le grec et le troyen. Elles balayaient tout sur leur passage. Achille se trouve devant son double, Penthesilée. Et dans sa lutte ambiguë, Achille ne peut s'empêcher d'épouser la machine de guerre ou d'aimer Penthesilée, donc de trahir à la fois Agamemnon et Ulysse. Et pourtant, il appartient déjà suffisamment à l'Etat grec pour que Penthesilée de son côté ne puisse entrer avec lui dans le rapport passionnel de la guerre

8. Sur Ajax et la tragédie de Sophocle, cf. l'analyse de Jean Starobinski, *Trois fureurs*, Gallimard. Starobinski pose explicitement le problème de la guerre et de l'Etat.

sans trahir elle-même la loi collective de son peuple, cette loi de meute qui interdit de « choisir » l'ennemi, et d'entrer dans des face-à-face ou des distinctions binaires.

C'est dans toute son œuvre que Kleist chante une machine de guerre, et l'oppose à l'appareil d'Etat dans un combat d'avance perdu. Sans doute Arminius annonce-t-il une machine de guerre germanique qui rompt avec l'ordre impérial des alliances et des armées, et se dresse à jamais contre l'Etat romain. Mais le prince de Hombourg ne vit plus que dans un rêve, et se trouve condamné pour avoir obtenu la victoire en désobéissant à la loi d'Etat. Quant à Kohlhaas, sa machine de guerre ne peut plus être que de brigandage. Est-ce le destin d'une telle machine, lorsque l'Etat triomphe, de tomber dans l'alternative : ou bien n'être plus que l'organe militaire et discipliné de l'appareil d'Etat, *ou bien se retourner contre elle-même*, et devenir une machine de suicide à deux, pour un homme et une femme solitaires ? Goethe et Hegel, penseurs d'Etat, voient un monstre en Kleist, et Kleist a perdu d'avance. Pourquoi cependant la plus étrange modernité est-elle de son côté ? C'est que les éléments de son œuvre sont le secret, la vitesse et l'affect<sup>9</sup>. Et le secret n'est plus chez lui un contenu pris dans une forme d'intériorité, au contraire il devient forme, et s'identifie à la forme d'extériorité toujours hors d'elle-même. De même, les sentiments sont arrachés à l'intériorité d'un « sujet » pour être violemment projetés dans un milieu de pure extériorité qui leur communique une vitesse invraisemblable, une force de catapulte : amour ou haine, ce ne sont plus du tout des sentiments, mais des affects. Et ces affects sont autant de devenir-femme, de devenir-animal du guerrier (l'ours, les chiennes). Les affects traversent le corps comme des flèches, ce sont des armes de guerre. Vitesse de déterritorialisation de l'affect. Même les rêves (celui du prince de Hombourg, celui de Penthesilée) sont extériorisés, par un système de relais et de branchements, d'enchaînements extrinsèques qui appartiennent à la machine de guerre. Anneaux brisés. Cet élément de l'extériorité, qui domine tout, que Kleist invente en littérature, qu'il est le premier à inventer, va donner au temps un nouveau rythme, une succession sans fin de catatonies ou d'évanouissements, et de fulgurations ou précipitations. La catatonie, c'est « cet affect est trop fort pour moi », et la fulguration, « la force de cet affect m'emporte », le Moi n'étant plus qu'un personnage dont les gestes et les émotions sont désobjectivés, quitte à en mourir. Telle est la formule personnelle de Kleist : une succession de courses

9. Thèmes analysés par Mathieu Carrière dans une étude inédite sur Kleist.



folles et de catatonies figées, où ne subsiste plus aucune intériorité subjective. Il y a beaucoup d'Orient chez Kleist : le lutteur japonais, immobile interminablement, puis qui fait un geste trop rapide pour être perçu. Le joueur de go. Beaucoup de choses dans l'art moderne viennent de Kleist. Goethe et Hegel sont de vieux hommes par rapport à Kleist. Se peut-il qu'au moment où la machine de guerre n'existe plus, vaincu par l'État, elle témoigne au plus haut point de son irréductibilité, elle essaime dans des machines à penser, à aimer, à mourir, à créer, qui disposent de forces vives ou révolutionnaires susceptibles de remettre en question l'État vainqueur ? C'est dans le même mouvement que la machine de guerre est déjà dépassée, condamnée, appropriée, et qu'elle prend de nouvelles formes, se métamorphose, en affirmant son irréductibilité, son extériorité : déployer ce milieu d'extériorité pure, que l'homme d'État occidental, ou le penseur occidental, ne cessent pas de réduire ?

*Problème I : Y a-t-il moyen de conjurer la formation d'un appareil d'État (ou de ses équivalents dans un groupe) ?*

*Proposition II : L'extériorité de la machine de guerre est également attestée par l'ethnologie (hommage à la mémoire de Pierre Clastres).*

On a souvent défini les sociétés primitives segmentaires comme des sociétés sans État, c'est-à-dire où n'apparaissent pas des organes de pouvoir distincts. Mais on en concluait que ces sociétés n'ont pas atteint le degré de développement économique, ou le niveau de différenciation politique, qui rendraient à la fois possible et inévitable la formation d'un appareil d'État : les primitifs dès lors « ne comprennent pas » un appareil si complexe. Le premier intérêt des thèses de Clastres est de rompre avec ce postulat évolutionniste. Non seulement il doute que l'État soit le produit d'un développement économique assignable, mais il demande si les sociétés primitives n'ont pas le souci potentiel de conjurer et prévenir ce monstre qu'elles sont censées ne pas comprendre. Conjurer la formation d'un appareil d'État, rendre impossible une telle formation, serait l'objet d'un certain nombre de mécanismes sociaux primitifs, même s'ils dépassent la claire conscience. Sans doute les sociétés primitives ont-elles des *chefs*. Mais l'État ne se définit pas par l'existence de chefs, il se définit par la perpétuation ou la conservation d'organes de pouvoir. Le souci de l'État, c'est de conserver. Il faut donc des institutions spéciales pour qu'un chef puisse devenir homme d'État, mais il faut non moins des mécanismes collectifs diffus pour empêcher un chef de

le devenir. Les mécanismes conjuratoires ou préventifs font partie de la chefferie, et l'empêchent de cristalliser dans un appareil distinct du corps social lui-même. Clastres décrit cette situation du chef qui n'a d'autre arme instituée que son prestige, pas d'autre moyen que la persuasion, pas d'autre règle que son pressentiment des désirs du groupe : le chef ressemble plus à un leader ou à une star qu'à un homme de pouvoir, et risque toujours d'être désavoué, abandonné des siens. Mais, plus encore, Clastres assigne *la guerre* dans les sociétés primitives comme le plus sûr mécanisme dirigé contre la formation d'Etat : c'est que la guerre maintient l'éparpillement et la segmentarité des groupes, et que le guerrier est lui-même pris dans un processus d'accumulation de ses exploits, qui le mène à une solitude et à une mort prestigieuses, mais sans pouvoir<sup>10</sup>. Clastres peut donc se réclamer du Droit naturel, tout en en renversant la proposition principale : de même que Hobbes a bien vu que *l'Etat était contre la guerre, la guerre est contre l'Etat*, et le rend impossible. On n'en conclut pas que la guerre soit un état de nature, mais au contraire qu'elle est le mode d'un état social qui conjure et empêche l'Etat. La guerre primitive ne produit pas l'Etat, pas plus qu'elle n'en dérive. Et pas plus qu'elle ne s'explique par l'Etat, elle ne s'explique par l'échange : loin de dériver de l'échange, même pour en sanctionner l'échec, la guerre est ce qui limite les échanges, les maintient dans le cadre des « alliances », ce qui les empêche de devenir un facteur d'Etat, de faire fusionner les groupes.

L'intérêt de cette thèse est d'abord d'attirer l'attention sur des mécanismes collectifs d'inhibition. Ces mécanismes peuvent être subtils, et fonctionner comme de micro-mécanismes. On le voit bien dans certains phénomènes de bandes ou de meutes. Par exemple, à propos des bandes de gamins de Bogota, Jacques Meunier cite trois moyens qui empêchent le leader d'acquérir un pouvoir stable : les membres de la bande se réunissent, et mènent leur activité de vol en commun, avec butin collectif, mais ils se dispersent, ne restent pas ensemble pour dormir et manger ; d'autre part et surtout, chaque membre de la bande est apparié à un, deux ou trois autres membres, si bien que, en cas de désaccord avec le chef, il ne partira pas seul, mais entraîne ses alliés dont le départ conjugué risque de disloquer la bande entière ; enfin il y a une limite d'âge diffuse qui fait que, vers

10. Pierre Clastres, *La société contre l'Etat*, Ed. de Minuit ; « Archéologie de la violence » et « Malheur du guerrier sauvage », in *Libre I et II*, Payot. C'est dans ce dernier texte que Clastres fait le portrait du destin du guerrier dans la société primitive, et analyse le mécanisme qui empêche la concentration de pouvoir (de même, Mauss avait montré dans le potlatch un mécanisme empêchant la concentration de richesse).

quinze ans, on est forcément amené à quitter la bande, à en décoller<sup>11</sup>. Pour comprendre ces mécanismes, il faut renoncer à la vision évolutionniste qui fait de la bande ou de la meute une forme sociale rudimentaire et moins bien organisée. Même dans les bandes animales, la chefferie est un mécanisme complexe qui ne promeut pas le plus fort, mais inhibe plutôt l'installation de pouvoirs stables au profit d'un tissu de relations immanentes<sup>12</sup>. On pourrait aussi bien opposer chez les hommes les plus évolués la forme de « mondanité » à celle de « sociabilité » : les groupes mondains sont proches des bandes et procèdent par diffusion de prestige, plutôt que par référence à des centres de pouvoir comme dans des groupes sociaux (Proust a bien montré cette non-correspondance des valeurs mondaines et des valeurs sociales). Eugène Sue, mondain et dandy, à qui les légitimistes reprochaient de fréquenter la famille d'Orléans, disait : « Je ne me rallie pas à la famille, je me rallie à la meute. » Les meutes, les bandes sont des groupes du type rhizome, par opposition au type arborescent qui se concentre sur des organes de pouvoir. C'est pourquoi les bandes en général, même de brigandage, ou de mondanité, sont des métamorphoses d'une machine de guerre, laquelle diffère formellement de tout appareil d'Etat, ou équivalent, qui structure au contraire les sociétés centralisées. On ne dira certes pas que la discipline est le propre de la machine de guerre : la discipline devient le caractère exigé des armées, quand l'Etat se les approprie ; mais la machine de guerre répond à d'autres règles dont nous ne disons certes pas qu'elles valent mieux, mais qu'elles animent une indiscipline fondamentale du guerrier, une remise en question de la hiérarchie, un chantage perpétuel à l'abandon et à la trahison, un sens de l'honneur très susceptible, et qui contrarie, encore une fois, la formation d'Etat.

Qu'est-ce qui fait cependant que cette thèse ne nous convainc pas complètement ? Nous suivons Clastres lorsqu'il montre que l'Etat ne s'explique pas par un développement des forces productives, ni par une différenciation des forces politiques. C'est lui qui rend possible au contraire l'entreprise des grands travaux, la cons-

11. Jacques Meunier, *Les gamins de Bogota*, Lattès, p. 159 (« chantage à la dispersion »), p. 177 : au besoin, « ce sont les autres gamins, par un jeu compliqué de vexations et de silences, qui le pénètrent de l'idée qu'il doit quitter la bande ». Meunier souligne à quel point le destin de l'ex-gamin est compromis : non seulement pour des raisons de santé, mais parce qu'il s'intègre mal à la « pègre », laquelle est pour lui une société trop hiérarchisée, trop centralisée, trop centrée sur des organes de pouvoir (p. 178). Sur les bandes d'enfants, cf. aussi le roman d'Amado, *Capitaines des sables*, Gallimard.

12. Cf. I. S. Bernstein, « La dominance sociale chez les primates », in *La Recherche* n° 91, juillet 1978.

titution des surplus, et l'organisation des fonctions publiques correspondantes. C'est lui qui rend possible la distinction des gouvernants et des gouvernés. On ne voit pas comment expliquer l'Etat par ce qui le suppose, même en recourant à la dialectique. Il semble bien que l'Etat surgisse d'un coup, sous une forme impériale, et ne renvoie pas à des facteurs progressifs. Son surgissement sur place est comme un coup de génie, la naissance d'Athéna. Nous suivons Clastres également lorsqu'il montre qu'une machine de guerre est dirigée contre l'Etat, soit contre des Etats potentiels dont elle conjure la formation d'avance, soit, plus encore, contre les Etats actuels dont elle se propose la destruction. En effet, la machine de guerre est sans doute effectuée dans les agencements « barbares » des nomades guerriers, beaucoup plus que dans les agencements « sauvages » des sociétés primitives. En tout cas, il est exclu que la guerre produise un Etat, ou que l'Etat soit le résultat d'une guerre dont les vainqueurs imposeraient par là même une loi nouvelle aux vaincus, puisque l'organisation de la machine de guerre est dirigée contre la forme-Etat, actuelle ou virtuelle. On ne rend pas mieux compte de l'Etat par un résultat de la guerre que par une progression de forces économiques ou politiques. Dès lors, Pierre Clastres creuse la coupure : entre des sociétés contre-Etat, dites primitives, et des sociétés-à-Etat, dites monstrueuses, dont on ne voit plus du tout comment elles ont pu se former. Clastres est fasciné par le problème d'une « servitude volontaire », à la manière de La Boétie : comment des gens ont-ils voulu ou désiré une servitude, qui ne leur venait certes pas d'une issue de guerre involontaire et malheureuse ? Ils disposaient pourtant de mécanismes contre-Etat : alors, pourquoi et comment l'Etat ? Pourquoi l'Etat a-t-il triomphé ? Pierre Clastres, à force d'approfondir ce problème, semblait se priver des moyens de le résoudre<sup>13</sup>. Il tendait à faire des sociétés primitives une hypostase, une entité auto-suffisante (il insistait beaucoup sur ce point). De l'extériorité formelle, il

---

13. Clastres, *La société contre l'Etat*, p. 170 : « L'apparition de l'Etat a opéré le grand partage typologique entre Sauvages et Civilisés, elle a inscrit l'ineffaçable coupure dans l'au-delà de laquelle tout est changé, car le temps devient Histoire. » Pour rendre compte de cette apparition, Clastres invoquait d'abord un facteur démographique (mais « sans songer à substituer à un déterminisme économique un déterminisme démographique... ») ; et aussi l'emballlement éventuel de la machine guerrière (?) ; ou bien, d'une manière plus inattendue, le rôle indirect d'un certain *prophétisme* qui, d'abord dirigé contre les « chefs », aurait produit un pouvoir autrement redoutable. Mais on ne peut évidemment pas préjuger des solutions plus élaborées que Clastres aurait données à ce problème. Sur le rôle éventuel du prophétisme, on se reportera au livre d'Hélène Clastres, *La terre sans mal, le prophétisme tupi-guarani*, Ed. du Seuil.

faisait une indépendance réelle. Par là il restait évolutionniste, et se donnait un état de nature. Seulement, cet état de nature était selon lui une réalité pleinement sociale, au lieu d'un pur concept, et cette évolution était de mutation brusque, au lieu de développement. Car, d'une part, l'Etat surgissait tout d'un coup, tout fait ; d'autre part, les sociétés contre-Etat disposaient de mécanismes très précis pour le conjurer, pour empêcher qu'il ne surgisse. Nous croyons que ces deux propositions sont bonnes, mais que leur enchaînement fait défaut. Il y a un vieux schéma : « des clans aux empires », ou « des bandes aux royaumes »... Mais rien ne nous dit qu'il y ait une évolution en ce sens, puisque les bandes et les clans ne sont pas moins organisés que les royaumes-empires. Or on ne rompra pas avec cette hypothèse d'évolution en creusant la coupure entre les deux termes, c'est-à-dire en donnant une auto-suffisance aux bandes, et un surgissement d'autant plus miraculeux ou monstrueux à l'Etat.

Il faut dire que l'Etat, il y en a toujours eu, et très parfait, très formé. Plus les archéologues font de découvertes, plus ils découvrent des empires. L'hypothèse de l'*Urstaat* semble vérifiée, « l'Etat bien compris remonte déjà aux temps les plus reculés de l'humanité ». Nous n'imaginons guère de sociétés primitives qui n'aient été en contact avec des Etats impériaux, à la périphérie ou dans des zones mal contrôlées. Mais le plus important, c'est l'hypothèse inverse : que l'Etat lui-même a toujours été en rapport avec un dehors, et n'est pas pensable indépendamment de ce rapport. La loi de l'Etat n'est pas celle du Tout ou Rien (sociétés à Etat *ou* sociétés contre Etat), mais celle de l'intérieur et de l'extérieur. L'Etat, c'est la souveraineté. Mais la souveraineté ne règne que sur ce qu'elle est capable d'intérioriser, de s'approprier localement. Non seulement il n'y a pas d'Etat universel, mais le dehors des Etats ne se laisse pas réduire à la « politique extérieure », c'est-à-dire à un ensemble de rapports entre les Etats. Le dehors apparaît simultanément dans deux directions : de grandes machines mondiales, ramifiées sur tout l'*œcumène* à un moment donné, et qui jouissent d'une large autonomie par rapport aux Etats (par exemple, des organisations commerciales du type « grandes compagnies », ou bien des complexes industriels, ou même des formations religieuses comme le christianisme, l'islamisme, certains mouvements de prophétisme ou de messianisme, etc.) ; mais, aussi, des mécanismes locaux de bandes, marges, minorités, qui continuent d'affirmer les droits de sociétés segmentaires contre les organes de pouvoir d'Etat. Le monde moderne peut nous présenter aujourd'hui des images particulièrement développées de ces deux directions, du côté des machines mondiales œcuméniques, mais aussi vers un néo-

primitivisme, une nouvelle société tribale telle que la décrit Mac Luhan. Ces directions n'en sont pas moins présentes dans tout champ social, et de tout temps. Il arrive même qu'elles se confondent partiellement ; par exemple, une organisation commerciale est aussi une bande de pillage ou de piraterie, sur une partie de son parcours et dans beaucoup de ses activités ; ou bien c'est par bandes qu'une formation religieuse commence à opérer. Ce qui apparaît, c'est que les bandes non moins que les organisations mondiales impliquent une forme irréductible à l'Etat, et que cette forme d'extériorité se présente nécessairement comme celle d'une machine de guerre, polymorphe et diffuse. C'est un *nomos*, très différent de la « loi ». La forme-Etat, comme forme d'intériorité, a une tendance à se reproduire, identique à soi à travers ses variations, aisément reconnaissable dans les limites de ses pôles, s'adressant toujours à la reconnaissance publique (il n'y a pas d'Etat masqué). Mais la forme d'extériorité de la machine de guerre fait qu'elle n'existe que dans ses propres métamorphoses ; elle existe aussi bien dans une innovation industrielle, dans une invention technologique, dans un circuit commercial, dans une création religieuse, dans tous ces flux et courants qui ne se laissent approprier par les Etats que secondairement. Ce n'est pas en termes d'indépendance, mais de coexistence et de concurrence, *dans un champ perpétuel d'interaction*, qu'il faut penser l'extériorité et l'intériorité, les machines de guerre à métamorphoses et les appareils identitaires d'Etat, les bandes et les royaumes, les mégamachines et les empires. Un même champ circonscrit son intériorité dans des Etats, mais décrit son extériorité dans ce qui échappe aux Etats ou se dresse contre les Etats.

*Proposition III : L'extériorité de la machine de guerre est encore attestée par l'épistémologie, qui laisse pressentir l'existence et la perpétuation d'une « science mineure » ou « nomade ».*

Il y a un genre de science, ou un traitement de la science, qui semble très difficile à classer, et dont il est même difficile de suivre l'histoire. Ce ne sont pas des « techniques », suivant l'acception coutumière. Mais ce ne sont pas non plus des « sciences », au sens royal ou légal établi par l'histoire. D'après un livre récent de Michel Serres, on peut en repérer la trace à la fois dans la physique atomique, de Démocrite à Lucrèce, et dans la géométrie d'Archimède<sup>14</sup>. Les caractères d'une telle science excentrique

14. Michel Serres, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences*, Ed. de Minuit. Serres est le premier à dégager les trois points qui suivent ; le quatrième nous semble s'enchaîner avec eux.

seraient les suivants : 1) Elle aurait d'abord un modèle hydraulique, au lieu d'être une théorie des solides considérant les fluides comme un cas particulier ; en effet, l'atomisme antique n'est pas séparable des flux, le flux est la réalité même ou la consistance. — 2) C'est un modèle de devenir et d'hétérogénéité, qui s'oppose au stable, à l'éternel, à l'identique, au constant. C'est un « paradoxe », faire du devenir lui-même un modèle, et non plus le caractère second d'une copie ; Platon, dans le *Timée*, évoquait cette possibilité, mais pour l'exclure et la conjurer, au nom de la science royale. Or, dans l'atomisme, au contraire, la fameuse déclinaison de l'atome fournit un tel modèle d'hétérogénéité, et de passage ou de devenir dans l'hétérogène. Le *clinamen*, comme angle minimal, n'a de sens qu'entre une droite et une courbe, la courbe et sa tangente, et constitue la courbure première du mouvement de l'atome. Le *clinamen*, c'est le plus petit angle par lequel l'atome s'écarte de la droite. C'est un passage à la limite, une exhaustion, un modèle « exhaustif » paradoxal. Il en est de même dans la géométrie d'Archimède, où la droite définie comme « le plus court chemin d'un point à un autre », n'est qu'un moyen de définir la longueur d'une courbe, dans un calcul prédifférentiel. — 3) On ne va plus de la droite à ses parallèles, dans un écoulement lamellaire ou laminaire, mais de la déclinaison curviligne à la formation des spirales et tourbillons sur un plan incliné : la plus grande pente pour le plus petit angle. De la *turba* ou *turbo* : c'est-à-dire des bandes ou meutes d'atomes aux grandes organisations tourbillonnaires. Le modèle est tourbillonnaire, dans un espace ouvert où les choses-flux se distribuent, au lieu de distribuer un espace fermé pour des choses linéaires et solides. C'est la différence entre un espace *lisse* (vectoriel, projectif ou topologique) et un espace *strié* (métrique) : dans un cas « on occupe l'espace sans le compter », dans l'autre cas « on le compte pour l'occuper<sup>15</sup> ». — 4) Enfin le modèle est problématique, et non plus théorématique : les figures ne sont considérées qu'en fonction des *affections* qui leur arrivent, sections, ablations, adjonctions, projections. On ne va pas d'un genre à ses espèces, par différences spécifiques, ni d'une essence stable aux propriétés qui en découlent, par déduction, mais d'un problème aux accidents qui le conditionnent et le résolvent. Il y a là toutes sortes de déformations, de transmutations, de passages à la limite, d'opérations où chaque figure désigne un « événement » beau

15. C'est Pierre Boulez qui distingue ainsi deux espaces-temps de la musique : dans l'espace strié, la mesure peut être irrégulière aussi bien que régulière, elle est toujours assignable, tandis que, pour l'espace lisse, la coupure, ou l'écart, « sera libre de s'effectuer où l'on veut ». Cf. *Penser la musique aujourd'hui*, Gonthier, pp. 95-107.

coup plus qu'une essence : le carré n'existe plus indépendamment d'une quadrature, le cube d'une cubature, la droite d'une rectification. Tandis que le théorème est de l'ordre des raisons, le problème est affectif, et inséparable des métamorphoses, générations et créations dans la science elle-même. Contrairement à ce que dit Gabriel Marcel, le problème n'est pas un « obstacle », c'est le franchissement de l'obstacle, une projection, c'est-à-dire une machine de guerre. C'est tout ce mouvement que la science royale s'efforce de limiter, quand elle réduit le plus possible la part de l'« élément-problème », et le subordonne à l'« élément-théorème »<sup>16</sup>.

Cette science archimédienne, ou cette conception de la science, est essentiellement liée à la machine de guerre : les *problemata* sont la machine de guerre elle-même, et ne sont pas séparables des plans inclinés, des passages à la limite, des tourbillons et projections. On dirait que la machine de guerre se projette dans un savoir abstrait, formellement différent de celui qui double l'appareil d'Etat. On dirait que toute une science nomade se développe excentriquement, très différente des sciences royales ou impériales. Bien plus, cette science nomade ne cesse pas d'être « barrée », inhibée ou interdite par les exigences et les conditions de la science d'Etat. Archimède, vaincu par l'Etat romain, devient un symbole<sup>17</sup>. C'est que les deux sciences diffèrent par le mode de formalisation, et que la science d'Etat ne cesse pas d'imposer sa forme de souveraineté aux inventions de la science nomade ; elle ne retient de la science nomade que ce qu'elle peut s'appropriier, et, pour le reste, elle en fait un ensemble de recettes étroitement limitées, sans statut vraiment scientifique, ou bien le réprime et l'interdit simplement. C'est comme si le « savant » de la science nomade était pris entre deux feux, celui de la machine de guerre qui l'alimente et l'inspire, celui de l'Etat qui lui impose un ordre des raisons. Le personnage de *l'ingénieur*

16. La géométrie grecque est traversée par l'opposition de ces deux pôles, théorématique et problématique, et par le triomphe relatif du premier : Proclus, dans ses *Commentaires sur le premier livre des Eléments d'Euclide* (rééd. Desclée de Brouwer), analyse la différence des pôles, et l'illustre par l'opposition Speusippe-Menechme. Les mathématiques ne cesseront pas d'être traversées par cette tension ; et, par exemple, l'élément axiomatique se heurtera à un courant problématique, « intuitionniste » ou « constructiviste », qui fait valoir un calcul des problèmes très différent de l'axiomatique et de toute théorématique : cf. Bouligand, *Le déclin des absolus mathématico-logiques*, Ed. d'Enseignement supérieur.

17. Virilio, *L'insécurité du territoire*, p. 120 : « On sait comment, avec Archimède, se termina l'ère de la jeune géométrie comme libre recherche créatrice. (...) L'épée d'un soldat romain en a tranché le fil, dit la tradition. En tuant la création géométrique, l'Etat romain allait construire l'impérialisme géométrique d'Occident. »



(et notamment de l'ingénieur militaire), avec toute son ambivalence, illustre cette situation. Si bien que le plus important, c'est peut-être les phénomènes de frontière où la science nomade exerce une pression sur la science d'Etat, et où inversement la science d'Etat s'approprie et transforme les données de la science nomade. C'est vrai de l'art des camps, et de la « castramétation », qui mobilise de tout temps les projections et plans inclinés : l'Etat ne s'approprie pas cette dimension de la machine de guerre sans la soumettre à des règles civiles et métriques qui vont étroitement limiter, contrôler, localiser la science nomade, et lui interdire de développer ses conséquences à travers le champ social (Vauban à cet égard est comme la reprise d'Archimède, et subit une défaite analogue). C'est vrai de la géométrie descriptive et projective, dont la science royale veut faire une simple dépendance pratique de la géométrie analytique dite supérieure (d'où la situation ambiguë de Monge ou de Poncelet en tant que « savants<sup>18</sup> »). C'est vrai aussi du calcul différentiel : celui-ci n'a eu longtemps qu'un statut para-scientifique, on le traite d'« hypothèse gothique », la science royale ne lui reconnaît qu'une valeur de convention commode ou de fiction bien fondée ; les grands mathématiciens d'Etat s'efforcent de lui donner un statut plus ferme, mais précisément à condition d'en éliminer toutes les notions dynamiques et nomades comme celles de devenir, hétérogénéité, infinitésimal, passage à la limite, variation continue, etc., et de lui imposer des règles civiles, statiques et ordinales (situation ambiguë de Carnot à cet égard). C'est vrai enfin du modèle hydraulique : car, certes, l'Etat a lui-même besoin d'une science hydraulique (il n'y a pas à revenir sur les thèses de Wittfogel concernant l'importance des grands travaux hydrauliques dans un empire). Mais c'est sous une forme très différente, puisque l'Etat a besoin de subordonner la force hydraulique à des conduits, tuyaux, rives qui empêchent la turbulence, qui imposent au mouvement d'aller d'un point à un autre, à l'espace lui-même d'être strié et mesuré, au fluide de dépendre du solide, et au flux de procéder par tranches laminaires parallèles. Tandis que le modèle hydraulique de la science nomade et de la machine de guerre consiste à se répandre par turbulence dans un espace lisse, à produire un mouvement qui tient l'espace et en affecte simultanément tous les points, au lieu d'être tenu

---

18. Avec Monge et surtout Poncelet, les limites de la représentation sensible ou même spatiale (espace strié) sont bien dépassées, mais moins vers une puissance symbolique d'abstraction que vers une imagination trans-spatiale, ou trans-intuition (continuité). On se reportera au commentaire de Brunschvicg sur Poncelet, *Les étapes de la philosophie mathématique*, P. U. F.

par lui comme dans le mouvement local qui va de tel point à tel autre point<sup>19</sup>. Démocrite, Ménechme, Archimède, Vauban, Desargues, Bernoulli, Monge, Carnot, Poncelet, Perronet, etc. : il faut chaque fois une monographie pour rendre compte de la situation spéciale de ces savants que la science d'Etat n'utilise pas sans les restreindre, les discipliner, réprimer leurs conceptions sociales ou politiques.

La mer comme espace lisse est bien un problème spécifique de la machine de guerre. C'est sur mer, comme le montre Virilio, que se pose le problème du *fleet in being*, c'est-à-dire la tâche d'occuper un espace ouvert, avec un mouvement tourbillonnaire dont l'effet peut surgir en n'importe quel point. A cet égard, les études récentes sur le rythme, sur l'origine de cette notion, ne nous semblent pas entièrement convaincantes. Car on nous dit que le rythme n'a rien à voir avec le mouvement des flots, mais désigne la « forme » en général, et plus spécialement la forme d'un mouvement « mesuré, cadencé<sup>20</sup> ». Pourtant, rythme et mesure ne sont jamais confondus. Et si l'atomiste Démocrite est précisément un des auteurs qui emploient rythme au sens de forme, on ne doit pas oublier que c'est dans des conditions très précises de fluctuation, et que les formes d'atomes constituent d'abord de grands ensembles non métriques, des espaces lisses tels que l'air, la mer ou même la terre (*magnae res*). Il y a bien un rythme mesuré, cadencé qui renvoie à l'écoulement du fleuve entre ses rives ou à la forme d'un espace strié ; mais il y a aussi un rythme sans mesure, qui renvoie à la fluxion d'un flux, c'est-à-dire à la façon dont un fluide occupe un espace lisse.

Cette opposition ou plutôt cette tension-limite des deux sciences, science nomade de machine de guerre et science royale d'Etat, se retrouve à différents moments, à différents niveaux. Les travaux d'Anne Querrien permettent de repérer deux de ces moments, l'un avec la construction des cathédrales gothiques au

19. Michel Serres (pp. 105 sq.) analyse à cet égard l'opposition d'Alembert-Bernoulli. Il s'agit plus généralement d'une différence entre deux modèles d'espace : « Le bassin méditerranéen manque d'eau, et celui qui tient le pouvoir est celui qui draine les eaux. D'où ce monde physique où le drain est d'essence, et où le clinamen paraît la liberté parce qu'il est justement cette turbulence qui refuse l'écoulement forcé. Incompréhensible par la théorie scientifique, incompréhensible par le maître des eaux. (...) D'où la grande figure d'Archimède : maître des corps flottants et des machines militaires. »

20. Cf. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, « La notion de rythme dans son expression linguistique », pp. 327-375. Ce texte, souvent considéré comme décisif, nous paraît ambigu, parce qu'il invoque Démocrite et l'atomisme sans tenir compte du problème hydraulique, et parce qu'il fait du rythme une « spécialisation secondaire » de la forme corporelle.

XII<sup>e</sup> siècle, l'autre avec la construction des ponts aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles<sup>21</sup>. En effet, le gothique est inséparable d'une volonté de construire des églises plus longues et plus hautes que les romanes. Toujours plus loin, toujours plus haut... Mais cette différence n'est pas simplement quantitative, elle marque un changement qualitatif : le rapport statique forme-matière tend à s'estomper au profit d'un rapport dynamique matériau-forces. C'est la taille qui fera de la pierre un matériau capable de saisir et de composer les forces de poussée, et de construire des voûtes toujours plus hautes et plus longues. La voûte n'est plus une forme, mais une ligne de variation continue des pierres. C'est comme si le gothique conquérait un espace lisse, tandis que le roman restait partiellement dans un espace strié (où la voûte dépendait de la juxtaposition de piliers parallèles). Or la taille des pierres est inséparable d'une part d'un plan de projection à même le sol, qui fonctionne comme limite plane, d'autre part d'une série d'approximations successives (équarissage), ou de mises en variation des pierres volumineuses. Certes, on pensa à la science théorématique d'Euclide pour fonder l'entreprise : les chiffres et les équations seraient la forme intelligible capable d'organiser surfaces et volumes. Mais, suivant la légende, Bernard de Clairvaux y renonce vite, comme trop « difficile », et se réclame de la spécificité d'une géométrie opératoire archimédienne, projective et descriptive, définie comme science mineure, mathématique plus que mathologie. Son compagnon, le moine-maçon Garin de Troyes, invoque une logique opératoire du mouvement qui permet à l'« initié » de tracer, puis de couper les volumes en pénétration dans l'espace, et de faire que « le trait pousse le chiffre<sup>22</sup> ». On ne représente pas, on engendre et on parcourt. C'est moins l'absence d'équations qui caractérise cette science que le rôle très différent qu'elles ont éventuellement : au lieu d'être de bonnes formes absolument qui organisent la matière, elles sont « générées », comme « poussées » par le matériau, dans un calcul qualitatif d'optimum. Toute cette géométrie archimédienne aura sa plus haute expression, mais aussi rencontrera son coup d'arrêt provisoire, avec l'étonnant mathématicien Desargues, au XVII<sup>e</sup> siècle. Comme la plupart de ses semblables, Desargues écrit peu ; il a pourtant une grande influence en acte, et laisse des ébauches, des brouillons, des projets toujours centrés sur des problèmes-événements : « leçon des ténèbres », « brouillon projet de la coupe des pierres », « brouil-

21. Anne Querrien, *Devenir fonctionnaire ou le travail de l'Etat*, Cerfi. Nous nous servons de ce livre, ainsi que d'études inédites d'Anne Querrien.

22. Cf. Raoul Vergez, *Les illuminés de l'art royal*, Julliard.

lon projet d'une atteinte aux événements des rencontres d'un cône avec un plan »... Or Desargues est condamné par le parlement de Paris, combattu par le secrétaire du roi ; ses pratiques de perspective sont interdites<sup>23</sup>. La science royale ou d'Etat ne supporte et ne s'approprie la taille des pierres que par *panneaux* (le contraire de l'équarissage), dans des conditions qui restaurent le primat du modèle fixe de la forme, du chiffre et de la mesure. La science royale ne supporte et ne s'approprie la perspective que statique, assujettie à un trou noir central qui lui retire toute capacité heuristique et déambulatoire. Mais l'aventure ou l'événement de Desargues, c'est le même qui s'était déjà produit collectivement pour les « compagnons » gothiques. Car non seulement l'Eglise, sous sa forme impériale, avait éprouvé le besoin de contrôler sévèrement le mouvement de cette science nomade : elle confiait aux Templiers le soin d'en fixer les lieux et les objets, de gouverner les chantiers, de discipliner la construction ; mais, plus encore, l'Etat laïc sous sa forme royale se retourne contre les Templiers eux-mêmes, condamne les compagnonnages, pour toutes sortes de motifs, dont l'un au moins concerne l'interdiction de cette géométrie opératoire ou mineure.

Anne Querrien a-t-elle raison de trouver encore un écho de la même histoire, au niveau des ponts, au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Sans doute les conditions sont très différentes, puisque la division du travail est alors acquise suivant les normes d'Etat. Reste que, dans l'ensemble des activités des *Ponts et chaussées*, les routes sont l'affaire d'une administration bien centralisée, tandis que les ponts sont encore matière à expérimentation active, dynamique et collective. Trudaine organise chez lui de curieuses « assemblées générales » libres. Perronet s'inspire d'un modèle souple venu d'Orient : que le pont ne bouche ou n'obstrue pas la rivière. A la gravité du pont, à l'espace strié des piles épaisses et régulières, il oppose l'amincissement et la discontinuité des piles, le surbaissement de la voûte, la légèreté et la variation continue de l'ensemble. Mais la tentative se heurte vite à des oppositions de principe ; et suivant un procédé fréquent, en nommant Perronet directeur de l'école, l'Etat inhibe l'expérimentation plus qu'il ne la couronne. C'est toute l'histoire de l'Ecole des ponts et chaussées qui montre comment ce « corps », ancien et roturier, va être subordonné aux Mines, aux Travaux publics, à Polytechnique, en même temps que ses activités, de plus en plus normalisées<sup>24</sup>. On arrive donc à la question : qu'est-ce qu'un

23. Desargues, *Œuvres*, Ed. Leiber (avec le texte de Michel Chasles, qui établit une continuité entre Desargues, Monge et Poncelet comme « fondateurs d'une géométrie moderne »).

24. Anne Querrien, pp. 26-27 : « L'Etat se construit-il sur la faillite

*corps* collectif ? Et sans doute les grands corps d'un Etat sont des organismes différenciés et hiérarchisés qui, d'une part, disposent du monopole d'un pouvoir ou d'une fonction, d'autre part répartissent localement leurs représentants. Ils ont un rapport spécial avec les familles, parce qu'ils font communiquer aux deux bouts le modèle familial et le modèle étatique, et se vivent eux-mêmes comme de « grandes familles » de fonctionnaires, de commis, d'intendants ou de fermiers. Toutefois, il semble que, dans beaucoup de ces corps, quelque chose d'autre agit qui ne se ramène pas à ce schéma. Ce n'est pas seulement la défense obstinée de leurs privilèges. Ce serait aussi une aptitude, même caricaturale, même très déformée, à se constituer comme machine de guerre, en opposant à l'Etat d'autres modèles, un autre dynamisme, une ambition nomade. Il y a par exemple un problème très ancien du *lobby*, groupe aux contours fluents, de situation très ambiguë, par rapport à l'Etat qu'il veut « influencer », et à une machine de guerre qu'il veut promouvoir, quels qu'en soient les buts<sup>25</sup>.

Un *corps* ne se réduit pas à un *organisme*, pas plus que l'esprit de corps ne se réduit à l'âme d'un organisme. L'esprit n'est pas meilleur, mais il est volatile, tandis que l'âme est gravifique, centre de gravité. Faut-il invoquer une origine militaire du corps et de l'esprit de corps ? Ce n'est pas « militaire » qui compte, mais plutôt une origine nomade lointaine. Ibn Khaldoun définissait la machine de guerre nomade par : les familles ou lignages, *plus* l'esprit de corps. La machine de guerre entretient avec les familles un rapport très différent de celui de l'Etat. Au lieu d'être cellule de base, la famille y est vecteur de bande, si bien qu'une généalogie se transporte d'une famille à une autre, suivant l'aptitude de telle famille, à tel moment, de réaliser le maximum de « solidarité agnatique ». Ce n'est pas l'illustration publique de la famille qui détermine sa place dans un organisme d'Etat, c'est le contraire, c'est la puissance ou vertu secrète de solidarité, et la mouvance correspondante des généalogies, qui déterminent les illustrations dans un corps de guerre<sup>26</sup>. Il y a là

---

de l'expérimentation ? (...) L'Etat n'est pas en chantier, ses chantiers doivent être courts. Un équipement est fait pour fonctionner, non pour être construit socialement : de ce point de vue, l'Etat n'appelle à la construction que ceux qui sont pavés pour exécuter ou pour ordonner, et qui sont obligés de suivre le modèle d'une expérimentation préétablie. »

25. Sur la question d'un « lobby Colbert », cf. Dessert et Journet, *Annales*, nov. 1975.

26. Cf. Ibn Khaldoun, *La Muqaddima*, Hachette. Un des thèmes essentiels de ce chef-d'œuvre, c'est le problème sociologique de l'« esprit de corps », et son ambiguïté. Ibn Khaldoun oppose la bédouinité (comme mode de vie, non pas comme ethnie), et la sédentarité ou citadinité. Parmi

quelque chose qui ne se ramène ni au monopole d'un pouvoir organique ni à une représentation locale, mais qui renvoie à la puissance d'un corps tourbillonnaire dans un espace nomade. Et certes, il est difficile de considérer les grands corps d'un Etat moderne comme des tribus arabes. Nous voulons dire plutôt que les corps collectifs ont toujours des franges ou des minorités qui reconstituent des équivalents de machine de guerre, sous des formes parfois très inattendues, dans des agencements déterminés tels que construire des ponts, construire des cathédrales, ou bien rendre des jugements, ou bien faire de la musique, instaurer une science, une technique... Un corps des capitaines fait valoir ses exigences à travers l'organisation des officiers et l'organisme des officiers supérieurs. Viennent toujours des périodes où l'Etat comme organisme a des embarras avec ses propres corps, et où ceux-ci, tout en réclamant des privilèges, sont forcés de s'ouvrir malgré eux sur quelque chose qui les déborde, un court instant révolutionnaire, un élan expérimentateur. Situation embrouillée, où chaque fois il faut analyser des tendances et des pôles, des natures de mouvements. Tout d'un coup, c'est comme si le corps des notaires avançait en Arabes ou en Indiens, et puis se reprenait, se réorganisait : un opéra-comique, dont on ne sait pas ce qui va sortir (il arrive même qu'on crie : « La police avec nous ! »).

Husserl parle d'une proto-géométrie qui s'adresserait à des essences morphologiques *vagues*, c'est-à-dire vagabondes ou nomades. Ces essences se distingueraient des choses sensibles, mais également des essences idéales, royales ou impériales. La science qui en traiterait, la proto-géométrie, serait elle-même vague, au sens de vagabonde : elle ne serait ni inexacte comme les choses sensibles, ni exacte comme les essences idéales, mais *anexote et pourtant rigoureuse* (« inexacte par essence et non par hasard »). Le cercle est une essence fixe idéale, organique,

---

tous les aspects de cette opposition, il y a d'abord le rapport inverse du public et du secret : non seulement il y a un secret de la machine de guerre bédouine, par opposition à la publicité du citoyen d'Etat, mais dans le premier cas l'« illustration » découle de la solidarité secrète, tandis que, dans l'autre cas, le secret se subordonne aux exigences d'illustration. En second lieu, la bédouinité joue à la fois d'une grande pureté et d'une grande mobilité des lignages et de leur généalogie, tandis que la citadinité fait des lignages très impurs, et en même temps rigides et fixes : la solidarité change de sens, d'un pôle à l'autre. En troisième lieu et surtout, les lignages bédouins mobilisent un « esprit de corps » et s'intègrent en lui comme nouvelle dimension : c'est l'*Açabiyya*, ou bien l'*Ichtirak*, d'où dérivera le nom arabe du socialisme (Ibn Khaldoun insiste sur l'absence de « pouvoir » du chef de tribu, qui ne dispose pas de contrainte étatique). Tandis que la citadinité fait de l'esprit de corps une dimension du pouvoir, et va l'approprier à l'« autocratie ».

mais le rond est une essence vague et fluente qui se distingue à la fois du cercle et des choses arrondies (un vase, une roue, le soleil...). Une figure théorématique est une essence fixe, mais ses transformations, déformations, ablations ou augmentations, toutes ses variations, forment des figures problématiques vagues et pourtant rigoureuses, en forme de « lentille », d'« ombelle » ou de « salière ». On dirait que les essences vagues dégagent des choses une détermination qui est plus que la choseité, qui est celle de la *corporéité*, et qui implique peut-être même un esprit de corps<sup>27</sup>. Mais pourquoi Husserl y voit-il une protogéométrie, une sorte d'intermédiaire et non pas de science pure ? Pourquoi fait-il dépendre les essences pures d'un passage à la limite, alors que tout passage à la limite appartient comme tel au vague ? Il y a plutôt là deux conceptions de la science, formellement différentes ; et, ontologiquement, un seul et même champ d'interaction où une science royale ne cesse pas de s'approprier les contenus d'une science nomade ou vague, et où une science nomade ne cesse pas de faire fuir les contenus de la science royale. A la limite, seule compte la frontière constamment mobile. Chez Husserl (et aussi chez Kant, bien qu'en sens inverse, le rond comme « schème » du cercle), on constate une très juste appréciation de l'irréductibilité de la science nomade, mais en même temps un souci d'homme d'Etat, ou qui prend parti pour l'Etat, de maintenir un primat législatif et constituant de la science royale. Chaque fois que l'on en reste à ce primat, on fait de la science nomade une instance préscientifique, ou parascientifique, ou subscientifique. Et surtout, on ne peut plus comprendre les rapports science-technique, science-pratique, puisque la science nomade n'est pas une simple technique ou pratique, mais un champ scientifique dans lequel le problème de ces rapports se pose et se résout tout autrement que du point de vue de la science royale. L'Etat ne cesse de produire et reproduire des cercles idéaux, mais il faut une machine de guerre pour faire un rond. C'est donc les caractères propres de la science nomade qu'il faudrait déterminer, pour comprendre à la fois la répression qu'elle subit et l'interaction dans laquelle elle se « tient ».

27. Les textes principaux de Husserl sont *Idées I*, § 74, Gallimard, et *L'origine de la géométrie*, P.U.F. (avec le commentaire très important de Derrida, pp. 125-138). Le problème étant celui d'une science vague et pourtant rigoureuse, on se reportera à la formule de Michel Serres, commentant la figure dite Salinon : « Elle est rigoureuse, anexacte. Et non précise, exacte ou inexacte. Seule une métrique est exacte » (*Naissance de la physique*, p. 29). Le livre de Bachelard, *Essai sur la connaissance approchée* (Vrin), reste la meilleure étude des démarches et procédés qui constituent toute une rigueur de l'anexact, et de leur rôle créatif dans la science.

La science nomade n'a pas avec le travail le même rapport que la science royale. Non pas que la division du travail y soit moindre, mais elle est autre. On sait les problèmes que les Etats ont toujours eu avec les « compagnonnages », les corps nomades ou itinérants du type maçons, charpentiers, forgerons, etc. Fixer, sédentariser la force de travail, régler le mouvement du flux de travail, lui assigner des canaux et conduits, faire des corporations au sens d'organismes, et, pour le reste, faire appel à une main-d'œuvre forcée, recrutée sur les lieux (corvée) ou chez les indigents (ateliers de charité), — ce fut toujours une des affaires principales de l'Etat, qui se proposait à la fois de vaincre *un vagabondage de bande*, et *un nomadisme de corps*. Si nous revenons à l'exemple gothique, c'est pour rappeler combien les compagnons voyageaient, faisant des cathédrales ici et là, essayant les chantiers, disposant d'une puissance active et passive (mobilité et grève) qui ne convenait certes pas aux Etats. La riposte de l'Etat, c'est gérer les chantiers, faire passer dans toutes les divisions du travail la distinction suprême de l'intellectuel et du manuel, du théorique et du pratique, copiée sur la différence « gouvernants-gouvernés ». Dans les sciences nomades autant que dans les sciences royales, on trouvera l'existence d'un « plan », mais ce n'est pas du tout de la même façon. Au plan à même le sol du compagnon gothique s'oppose le plan métrique sur papier de l'architecte hors chantier. Au plan de consistance ou de composition s'oppose un autre plan, qui est d'organisation et de formation. A la taille des pierres par équarement s'oppose la taille par panneaux, qui implique l'érection d'un modèle à reproduire. On ne dira pas seulement qu'il n'y a plus besoin d'un travail qualifié : il y a nécessité d'un travail non qualifié, d'une déqualification du travail. L'Etat ne confère pas un pouvoir aux intellectuels ou concepteurs, il en fait au contraire un organe étroitement dépendant, qui n'a d'autonomie qu'en rêve, mais qui suffit pourtant à retirer toute puissance à ceux qui ne font plus que reproduire ou exécuter. Ce qui n'empêche pas que l'Etat rencontre encore des difficultés, avec ce corps d'intellectuels qu'il a lui-même engendré, mais qui fait valoir de nouvelles prétentions nomadiques et politiques. En tout cas, si l'Etat est amené perpétuellement à réprimer les sciences mineures et nomades, s'il s'oppose aux essences vagues, à la géométrie opératoire du trait, ce n'est pas en vertu d'un contenu inexact ou imparfait de ces sciences, ni de leur caractère magique ou initiatique, mais parce qu'elles impliquent une division du travail qui s'oppose à celle des normes d'Etat. La différence n'est pas extrinsèque : la manière dont une science, ou une conception de la science participe à l'organisation du champ social, et en particulier induit une division du travail, fait partie



de cette science même. La science royale n'est pas séparable d'un modèle « hylémorphique », qui implique à la fois une forme organisatrice pour la matière, et une matière préparée pour la forme ; on a souvent montré comment ce schéma dérivait moins de la technique ou de la vie que d'une société divisée en gouvernants-gouvernés, puis intellectuels-manuels. Ce qui le caractérise, c'est que toute la matière est mise du côté du contenu, tandis que toute la forme passe dans l'expression. Il semble que la science nomade soit plus sensible immédiatement à la connexion du contenu et de l'expression pour eux-mêmes, chacun de ces deux termes ayant forme et matière. C'est ainsi que pour la science nomade la matière n'est jamais une matière préparée, donc homogénéisée, mais est essentiellement porteuse de singularités (qui constituent une forme de contenu). Et l'expression n'est pas davantage formelle, mais inséparable de traits pertinents (qui constituent une matière d'expression). C'est un tout autre schéma, nous le verrons. On a déjà une idée de cette situation si l'on pense au caractère le plus général de l'art nomade, où la connexion dynamique du support et de l'ornement remplace la dialectique matière-forme. Ainsi, du point de vue de cette science qui se présente aussi bien comme art et comme technique, la division du travail existe pleinement, mais n'emprunte pas la dualité forme-matière (même avec des correspondances bi-univoques). Elle *suit* plutôt les connexions entre des singularités de matière et des traits d'expression, et s'établit au niveau de ces connexions, naturelles ou forcées<sup>28</sup>. C'est une autre organisation du travail, et du champ social à travers le travail.

Il faudrait opposer deux modèles scientifiques, à la manière de Platon dans le *Timée*<sup>29</sup>. L'un se nommerait *Compars*, et l'autre *Dispars*. Le compars est le modèle légal ou légaliste emprunté

---

28. Gilbert Simondon a poussé très loin l'analyse et la critique du schéma hylémorphique, et de ses présupposés sociaux (« la forme correspond à ce que l'homme qui commande a pensé en lui-même et qu'il doit exprimer de manière positive lorsqu'il donne ses ordres : la forme est donc de l'ordre de l'exprimable »). A ce schéma forme-matière, Simondon oppose un schème dynamique, matière pourvue de singularités-forces ou conditions énergétiques d'un système. En sort une tout autre conception des rapports science-technique. Cf. *L'individu et sa genèse physico-biologique*, P. U. F., pp. 42-56.

29. Dans le texte du *Timée* (28-29), Platon envisage un court instant que le Devenir ne soit pas seulement le caractère inévitable des copies ou des reproductions, mais soit lui-même un modèle qui rivaliserait avec l'Identique et l'Uniforme. Il évoque cette hypothèse que pour l'exclure ; et il est vrai que, si le devenir est un modèle, non seulement la dualité du modèle et de la copie, du modèle et de la reproduction, doit disparaître, mais les notions mêmes de modèle et de reproduction tendent à perdre tout sens.

par la science royale. La recherche de lois consiste à dégager des constantes, même si ces constantes sont seulement des rapports entre variables (équations). Une forme invariable des variables, une matière variable de l'invariant, c'est ce qui fonde le schéma hylémorphique. Mais le disparaît comme élément de la science nomade renvoie à matériau-forces plutôt qu'à matière-forme. Il ne s'agit plus exactement d'extraire des constantes à partir de variables, mais de mettre les variables elles-mêmes en état de variation continue. S'il y a encore des équations, ce sont des adéquations, des inéquations, des équations différentielles irréductibles à la forme algébrique, et inséparables pour leur compte d'une intuition sensible de la variation. Elles saisissent ou déterminent des singularités de la matière au lieu de constituer une forme générale. Elles opèrent des individualisations par événements ou heccétés, et non par « objet » comme composé de matière et de forme ; les essences vagues ne sont pas autre chose que des heccétés. A tous ces égards, il y a une opposition du *logos* et du *nomos*, de la loi et du *nomos*, qui fait dire que la loi a encore « un arrière-goût trop moral ». Toutefois, ce n'est pas que le modèle légal ignore les forces, le jeu des forces. On le voit bien dans l'espace homogène qui correspond au compars. L'espace homogène n'est nullement un espace lisse, c'est au contraire la forme de l'espace strié. L'espace des *piliers*. Il est strié par la chute des corps, les verticales de pesanteur, la distribution de la matière en tranches parallèles, l'écoulement lamellaire ou laminaire de ce qui est flux. Ce sont ces verticales parallèles qui ont formé une dimension indépendante, capable de se communiquer partout, de formaliser toutes les autres dimensions, de strier tout l'espace dans toutes ses directions, et par là de le rendre homogène. La distance verticale de deux points fournit le mode de comparaison pour la distance horizontale de deux autres points. L'attraction universelle sera en ce sens la loi de toute loi, en tant qu'elle règle la correspondance bi-univoque entre deux corps ; et chaque fois que la science découvrira un nouveau champ, elle cherchera à le formaliser sur le mode du champ de pesanteur. Même la chimie ne devient une science royale que par toute une élaboration théorique de la notion de poids. L'espace euclidien dépend du célèbre postulat des parallèles, mais les parallèles sont d'abord gravifiques, et correspondent aux forces que la pesanteur exerce sur tous les éléments d'un corps supposé remplir cet espace. C'est le point d'application de la résultante de toutes ces forces parallèles qui reste invariant quand on change leur direction commune ou qu'on fait tourner le corps (*centre de gravité*). Bref, il semble que la force gravifique soit à la base d'un espace laminaire, strié, homogène et centré ; elle conditionne précisé-

ment les multiplicités dites métriques, arborescentes, dont les grandeurs sont indépendantes des situations et s'expriment à l'aide d'unités ou de points (mouvements d'un point à un autre). Ce n'est pas par souci métaphysique, mais effectivement scientifique, que les savants se demandent souvent au XIX<sup>e</sup> siècle si toutes les forces ne se ramènent pas à celle de pesanteur, ou plutôt à la forme d'attraction qui lui donne une valeur universelle (un rapport constant pour toutes les variables), une portée bi-univoque (chaque fois deux corps et pas plus...). C'est la forme d'intériorité de toute science.

Tout autre est le *nomos* ou le dispars. Ce n'est pas que les autres forces démentent la pesanteur ou contredisent l'attraction. Mais, s'il est vrai qu'elles ne vont pas contre, elles n'en découlent pas pour autant, elles n'en dépendent pas, mais témoignent d'événements toujours supplémentaires ou d'« affects variables ». Chaque fois qu'un *champ* s'est ouvert à la science, dans les conditions qui en font une notion beaucoup plus importante que celle de forme ou d'objet, ce champ s'affirmait d'abord irréductible à celui de l'attraction, et au modèle des forces gravifiques, bien qu'il ne les contredit pas. Il affirmait un « en-plus » ou un surcroît, et s'installait lui-même dans ce surcroît, dans cet écart. Lorsque la chimie fait un progrès décisif, c'est en ajoutant à la force du poids des liaisons d'un autre type, par exemple électriques, qui transforment le caractère des équations chimiques<sup>30</sup>. Mais on remarquera que les plus simples considérations de vitesse font déjà intervenir la différence entre la chute verticale et le mouvement curviligne, ou plus généralement entre la droite et la courbe, sous les espèces différentielles du clinamen ou de plus petit écart, le minimum de surcroît. L'espace lisse est justement celui du plus petit écart : aussi n'a-t-il d'homogénéité qu'entre points infiniment voisins, et le raccordement des voisinages se fait indépendamment de toute voie déterminée. C'est un espace de contact, de petites actions de contact, tactile ou manuel, plutôt que visuel comme était l'espace strié d'Euclide. L'espace lisse est un champ sans conduits ni canaux. Un champ, un espace lisse

---

30. En fait, la situation est évidemment plus complexe, et la pesanteur n'est pas le seul caractère du modèle dominant : la chaleur s'ajoute à la pesanteur (déjà, dans la chimie, la combustion se joint au poids). Mais, même là, c'était tout un problème de savoir dans quelle mesure le « champ thermique » s'écartait de l'espace gravifique, ou au contraire s'intégrait à lui. Un exemple typique est donné par Monge : il commence par rapporter la chaleur, la lumière, l'électricité aux « affections variables des corps », dont s'occupe « la physique particulière », tandis que la physique générale traite de l'étendue, de la gravité, du déplacement. C'est seulement plus tard que Monge unifie l'ensemble des champs dans la physique générale (Anne Querrien).

hétérogène, épouse un type très particulier de multiplicités : les multiplicités non métriques, acentrées, rhizomatiques, qui occupent l'espace sans le « compter », et qu'on ne peut « explorer qu'en cheminant sur elles ». Elles ne répondent pas à la condition visuelle de pouvoir être observées d'un point de l'espace extérieur à elles : ainsi le système des sons, ou même des couleurs, par opposition à l'espace euclidien.

Lorsqu'on oppose la vitesse et la lenteur, le rapide et le grave, *Celeritas et Gravititas*, il ne faut pas y voir une opposition quantitative, mais pas non plus une structure mythologique (quoique Dumézil ait montré toute l'importance mythologique de cette opposition, précisément en fonction de l'appareil d'Etat, en fonction de la « gravité » naturelle de l'appareil d'Etat). L'opposition est à la fois qualitative et scientifique, pour autant que la vitesse n'est pas seulement le caractère abstrait d'un mouvement en général, mais s'incarne dans un mobile qui s'écarte si peu que ce soit de sa ligne de chute ou de gravité. *Lent et rapide ne sont pas des degrés quantitatifs du mouvement, mais deux types de mouvements qualifiés*, quelle que soit la vitesse du premier, et le retard du second. D'un corps qu'on lâche et qui tombe, si vite que ce soit, on ne dira pas à proprement parler qu'il a une vitesse, mais plutôt une lenteur infiniment décroissante suivant la loi des graves. Grave serait le mouvement laminaire qui strie l'espace, et qui va d'un point à un autre ; mais rapidité, célérité, se diraient seulement du mouvement qui s'écarte au minimum, et prend dès lors une allure tourbillonnaire en occupant un espace lisse, en traçant l'espace lisse lui-même. Dans cet espace, la matière-flux n'est plus découpable en tranches parallèles, et le mouvement ne se laisse plus cerner dans des rapports bi-univoques entre points. En ce sens, l'opposition qualitative gravité-célérité, lourd-léger, lent-rapide, joue non pas le rôle d'une détermination scientifique quantifiable, mais d'une condition coextensive à la science, et qui règle à la fois la séparation et le mélange des deux modèles, leur éventuelle pénétration, la domination de l'un ou de l'autre, leur alternative. Et c'est bien en termes d'alternative, quels que soient les mélanges et les compositions, que Michel Serres propose la meilleure formule : « La physique se réduit à deux sciences, une théorie générale des voies et chemins, une théorie globale du flot <sup>31</sup>. »

Il faudrait opposer deux types de sciences, ou de démarches scientifiques : l'une qui consiste à « reproduire », l'autre qui consiste à « suivre ». L'une serait de reproduction, d'itération et répétition ; l'autre, d'itinération, ce serait l'ensemble des scien-

31. Michel Serres, p. 65.

ces itinérantes, ambulantes. On réduit trop facilement l'itinérance à une condition de la technique, ou de l'application et de la vérification de la science. Mais il n'en est pas ainsi : *suivre n'est pas du tout la même chose que reproduire*, et l'on ne suit jamais pour reproduire. L'idéal de reproduction, déduction ou induction, fait partie de la science royale, en tout temps, en tout lieu, et traite les différences de temps et de lieu comme autant de variables dont la loi dégage précisément la forme constante : il suffit d'un espace gravifique et strié pour que les mêmes phénomènes se produisent, si les mêmes conditions sont données, ou si le même rapport constant s'établit entre les conditions diverses et les phénomènes variables. Reproduire implique la permanence d'un point de *vue* fixe, extérieur au reproduit : regarder couler, en étant sur la rive. Mais suivre, c'est autre chose que l'idéal de reproduction. Pas mieux, mais autre chose. On est bien forcé de suivre lorsqu'on est à la recherche des « singularités » d'une matière ou plutôt d'un matériau, et non pas à la découverte d'une forme ; lorsqu'on échappe à la force gravifique pour entrer dans un champ de célérité ; lorsqu'on cesse de contempler l'écoulement d'un flux laminaire à direction déterminée, et qu'on est emporté par un flux tourbillonnaire ; lorsqu'on s'engage dans la variation continue des variables, au lieu d'en extraire des constantes, etc. Et ce n'est pas du tout le même sens de la Terre : selon le modèle légal, on ne cesse pas de se re-territorialiser sur un point de vue, dans un domaine, d'après un ensemble de rapports constants ; mais suivant le modèle ambulant, c'est le processus de déterritorialisation qui constitue et étend le territoire même. « Va à ta première plante, et là observe attentivement comment s'écoule l'eau de ruissellement à partir de ce point. La pluie a dû transporter les graines au loin. Suis les rigoles que l'eau a creusées, ainsi tu connaîtras la direction de l'écoulement. Cherche alors la plante qui, dans cette direction, se trouve la plus éloignée de la tienne. Toutes celles qui poussent entre ces deux-là sont à toi. Plus tard (...), tu pourras accroître ton territoire...<sup>32</sup> » *Il y a des sciences ambulantes, itinérantes, qui consistent à suivre un flux dans un champ de vecteurs où des singularités se répartissent comme autant d'« accidents »* (problèmes). Par exemple : pourquoi la métallurgie primitive est-elle nécessairement une science ambulante, qui communique aux forgerons un statut quasi nomade ? On peut objecter que, dans ces exemples, il s'agit quand même d'aller d'un point à un autre (même si ce sont des points singuliers), par l'intermédiaire de canaux, et que le flux reste découplable en tranches. Mais ce n'est vrai que dans la mesure où les démarches et

32. Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, p. 160.

les processus ambulants sont nécessairement rapportés à un espace strié, toujours formalisés par la science royale qui les destitue de leur modèle, les soumet à son propre modèle, et ne les laisse subsister qu'à titre de « technique » ou « science appliquée ». En règle générale, un espace lisse, un champ de vecteurs, une multiplicité non métrique seront toujours traductibles, et nécessairement traduits dans un « compars » : opération fondamentale par laquelle on pose et repose en chaque point de l'espace lisse un espace euclidien tangent, doué d'un nombre suffisant de dimensions, et par laquelle on réintroduit le parallélisme de deux vecteurs, en considérant la multiplicité comme plongée dans cet espace homogène et strié de reproduction, au lieu de continuer à la suivre dans une « exploration par cheminement <sup>33</sup> ». C'est le triomphe du *logos* ou de la loi sur le *nomos*. Mais, justement, la complexité de l'opération témoigne des résistances qu'elle doit vaincre. Chaque fois que l'on refère la démarche et le processus ambulants à leur modèle propre, les points retrouvent leur position de singularités qui exclut toute relation bi-univoque, le flux retrouve son allure curviligne et tourbillonnaire qui exclut tout parallélisme de vecteurs, l'espace lisse reconquiert les propriétés de contact qui ne le laissent plus être homogène et strié. Il y a toujours un courant par lequel les sciences ambulantes ou itinérantes ne se laissent pas complètement intérioriser dans les sciences royales reproductives. Et il y a un type de savant ambulant que les savants d'Etat ne cessent de combattre, ou d'intégrer, ou de s'allier, quitte à lui proposer une place mineure dans le système légal de la science et de la technique.

Ce n'est pas que les sciences ambulantes soient plus pénétrées de démarches irrationnelles, mystère, magie. Elles ne deviennent ainsi que lorsqu'elles tombent en désuétude. Et, d'autre part, les sciences royales s'entourent aussi de beaucoup de prêtrise et de magie. Ce qui apparaît plutôt dans la rivalité des deux modèles, c'est que les sciences ambulantes ou nomades ne destinent pas la science à prendre un pouvoir, ni même un développement autonomes. Elles n'en ont pas les moyens, parce qu'elles subordonnent toutes leurs opérations aux conditions sensibles de l'intuition et de la construction, *suivre* le flux de matière, *tracer et raccorder* l'espace lisse. Tout est pris dans une

---

33. Albert Lautman a montré très clairement comment des espaces de Riemann, par exemple, acceptaient une conjonction euclidienne de telle manière qu'on puisse constamment définir le parallélisme de deux vecteurs voisins ; dès lors, au lieu d'explorer une multiplicité par cheminement sur cette multiplicité, on considère la multiplicité « comme plongée dans un espace euclidien à un nombre suffisant de dimensions ». Cf. *Les schémas de structure*, Hermann, pp. 23-24, 43-47.

zone objective de flottement qui se confond avec la réalité même. Quelle que soit sa finesse, sa rigueur, la « connaissance approchée » reste soumise à des évaluations sensibles et sensitives qui lui font poser plus de problèmes qu'elle n'en résout : le problématique reste son seul mode. Ce qui appartient au contraire à la science royale, à son pouvoir théorématique ou axiomatique, c'est d'arracher toutes les opérations aux conditions de l'intuition pour en faire de véritables concepts intrinsèques ou « catégories ». C'est même pourquoi la déterritorialisation dans cette science implique une reterritorialisation sur l'appareil des concepts. Sans cet appareil catégorique, apodictique, les opérations différentielles seraient astreintes à suivre l'évolution d'un phénomène ; bien plus, les expérimentations se faisant à l'air libre, les constructions se faisant à même le sol, on ne disposerait jamais de coordonnées les érigeant en modèles stables. On traduit certaines de ces exigences en termes de « sécurité » : les deux cathédrales d'Orléans et de Beauvais s'effondrent à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et les calculs de contrôle sont difficiles à opérer sur les constructions de science ambulante. Mais, bien que la sécurité fasse fondamentalement partie des normes théoriques d'Etat, comme de l'idéal politique, il s'agit aussi d'autre chose. En vertu de toutes leurs démarches, les sciences ambulantes dépassent très vite les possibilités du calcul : elles s'installent dans cet en-plus qui déborde l'espace de reproduction, elles se heurtent vite à des difficultés insurmontables de ce point de vue, qu'elles résolvent éventuellement par une opération dans le vif. Les solutions sont censées venir d'un ensemble d'activités qui les constituent comme non autonomes. Il n'y a que la science royale, au contraire, pour disposer d'une puissance métrique qui définit l'appareil des concepts ou l'autonomie de la science (y compris de la science expérimentale). D'où la nécessité de coupler les espaces ambulants avec un espace d'homogénéité, sans lequel les lois de la physique dépendraient de points particuliers de l'espace. Mais il s'agit moins d'une traduction que d'une constitution : précisément cette constitution que les sciences ambulantes ne se proposaient pas, et n'ont pas les moyens de se proposer. Dans le champ d'interaction des deux sciences, les sciences ambulantes se contentent d'*inventer des problèmes*, dont la solution renverrait à tout un ensemble d'activités collectives et non scientifiques, mais dont la *solution scientifique* dépend au contraire de la science royale, et de la manière dont la science royale a d'abord transformé le problème en le faisant passer dans son appareil théorématique et son organisation du travail. Un peu comme l'intuition et l'intelligence selon Bergson, où seule l'intelligence a les moyens scientifiques de résoudre formellement les problèmes que l'intuition pose, mais

que celle-ci se contenterait de confier aux activités qualitatives d'une humanité qui *suivrait* la matière...<sup>34</sup>

*Problème II : Y a-t-il moyen de soustraire la pensée au modèle d'Etat ?*

*Proposition IV : L'extériorité de la machine de guerre est enfin attestée par la noologie.*

Il arrive qu'on critique des contenus de pensée jugés trop conformistes. Mais la question, c'est d'abord celle de la forme elle-même. La pensée serait par elle-même déjà conforme à un modèle qu'elle emprunterait à l'appareil d'Etat, et qui lui fixerait des buts et des chemins, des conduits, des canaux, des organes, tout un *organon*. Il y aurait donc une image de la pensée qui recouvrirait toute la pensée, qui ferait l'objet spécial d'une « noologie », et qui serait comme la forme-Etat développée dans la pensée. Voilà que cette image possède deux têtes qui renvoient précisément aux deux pôles de la souveraineté : un *imperium* du penser-vrai, opérant par capture magique, saisie ou lien, constituant l'efficacité d'une fondation (*mythos*) ; une république des esprits libres, procédant par pacte ou contrat, constituant une organisation législative et juridique, apportant la sanction d'un fondement (*logos*). Ces deux têtes ne cessent d'interférer, dans l'image classique de la pensée : une « république des esprits dont le prince serait l'idée d'un Etre suprême ». Et si les deux têtes interfèrent, ce n'est pas seulement parce qu'il y a beaucoup d'intermédiaires ou de transitions entre les deux, et parce que l'une prépare l'autre, et l'autre se sert de l'une et la conserve, mais aussi parce que, antithétiques et complémentaires, elles sont nécessaires l'une à l'autre. Il n'est pas exclu cependant que, pour passer de l'une à l'autre, il faille un événement d'une tout autre nature, « entre » les deux, et qui se cache hors de l'image, qui se passe en dehors<sup>35</sup>. Mais, à s'en tenir à

34. Les rapports intuition-intelligence sont très complexes selon Bergson, en perpétuelle interaction. On se reportera également au thème de Bouligand : les deux éléments mathématiques « problème » et « synthèse globale » ne développent leur dualité qu'en entrant aussi dans un champ d'interaction, où la synthèse globale fixe chaque fois les « catégories » sans lesquelles le problème n'aurait pas de solution générale. Cf. *Le déclin des absolus mathématico-logiques*.

35. Marcel Detienne (*Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Maspero) a bien dégagé ces deux pôles de la pensée, qui correspondent aux deux aspects de la souveraineté selon Dumézil : la parole magico-religieuse du despote ou du « vieux de la mer », la parole-dialogue de la cité. Non seulement les personnages principaux de la pensée grecque (le



l'image, il apparaît que ce n'est pas une simple métaphore, chaque fois qu'on nous parle d'un *imperium* du vrai et d'une république des esprits. C'est la condition de constitution de la pensée comme principe ou forme d'intériorité, comme strate.

On voit bien ce que la pensée y gagne : une gravité qu'elle n'aurait jamais par elle-même, un centre qui fait que toutes les choses ont l'air, y compris l'Etat, d'exister par sa propre efficace ou par sa propre sanction. Mais l'Etat n'y gagne pas moins. La forme-Etat gagne en effet quelque chose d'essentiel à se développer ainsi dans la pensée : tout un consensus. Seule la pensée peut inventer la fiction d'un Etat universel en droit, élever l'Etat à l'universel de droit. C'est comme si le souverain devenait seul au monde, couvrirait tout l'œcumène, et n'avait plus affaire qu'avec des sujets, actuels ou potentiels. Il n'est plus question des puissantes organisations extrinsèques, ni des bandes étrangères : l'Etat devient le seul principe qui fait le partage entre des sujets rebelles, renvoyés à l'état de nature, et des sujets consentants, renvoyant d'eux-mêmes à sa forme. S'il est intéressant pour la pensée de s'appuyer sur l'Etat, il est non moins intéressant pour l'Etat de s'étendre dans la pensée, et d'en recevoir la sanction de forme unique, universelle. La particularité des Etats n'est plus qu'un fait ; de même leur perversité éventuelle, ou leur imperfection. Car, en droit, l'Etat moderne va se définir comme « l'organisation rationnelle et raisonnable d'une communauté » : la communauté n'a plus de particularité qu'intérieure ou morale (*esprit d'un peuple*), en même temps que son organisation la fait concourir à l'harmonie d'un universel (*esprit absolu*). L'Etat donne à la pensée une forme d'intériorité, mais la pensée donne à cette intériorité une forme d'universalité : « le but de l'organisation mondiale est la satisfaction des individus raisonnables à l'intérieur d'Etats particuliers libres ». C'est un curieux échange qui se produit entre l'Etat et la raison, mais cet échange est aussi bien une proposition analytique, puisque la raison réalisée se confond avec l'Etat de droit, tout comme l'Etat de fait est le devenir de la raison<sup>36</sup>. Dans la philosophie dite moderne

---

Poète, le Sage, le Physicien, le Philosophe, le Sophiste...) se situent par rapport à ces pôles ; mais Detienne fait intervenir entre les deux le groupe spécifique des Guerriers, qui assure le passage ou l'évolution.

36. Il y a un hégélianisme de droite qui reste vivant dans la philosophie politique officielle, et qui soude le destin de la pensée et de l'Etat. Kojève (*Tyrannie et sagesse*, Gallimard) et Eric Weil (*Hegel et l'Etat ; Philosophie politique*, Vrin) en sont les représentants récents. De Hegel à Max Weber s'est développée toute une réflexion sur les rapports de l'Etat moderne avec la Raison, à la fois comme rationnel-technique et comme raisonnable-humain. Si l'on objecte que cette rationalité, déjà présente dans l'Etat impérial archaïque, est l'*optimum* des gouvernants eux-mêmes, les

et dans l'Etat dit moderne ou rationnel, tout tourne autour du législateur et du sujet. Il faut que l'Etat réalise la distinction du législateur et du sujet dans des conditions formelles telles que la pensée, de son côté, puisse penser leur identité. Obéissez toujours, car, plus vous obéirez, plus vous serez maître, puisque vous n'obéirez qu'à la raison pure, c'est-à-dire à vous-même... Depuis que la philosophie s'est assignée le rôle de fondement, elle n'a cessé de bénir les pouvoirs établis, et de décalquer sa doctrine des facultés sur les organes de pouvoir d'Etat. Le sens commun, l'unité de toutes les facultés comme centre du Cogito, c'est le consensus d'Etat porté à l'absolu. Ce fut notamment la grande opération de la « critique » kantienne, reprise et développée par le hégélianisme. Kant n'a pas cessé de critiquer les mauvais usages pour mieux bénir la fonction. Il n'y a pas à s'étonner que le philosophe soit devenu professeur public ou fonctionnaire d'Etat. Tout est réglé dès que la forme-Etat inspire une image de la pensée. A charge de revanche. Et sans doute, suivant les variations de cette forme, l'image elle-même prend des contours différents : elle n'a pas toujours dessiné ou désigné le philosophe, et elle ne le dessinera pas toujours. On peut aller d'une fonction magique à une fonction rationnelle. Le poète a pu tenir par rapport à l'Etat impérial archaïque le rôle de dresseur d'image<sup>37</sup>. Dans les Etats modernes, le sociologue a pu remplacer le philosophe (par exemple quand Durkheim et ses disciples ont voulu donner à la république un modèle laïc de la pensée). Aujourd'hui même, la psychanalyse prétend au rôle de *Cogitatio universalis* comme pensée de la Loi, dans un retour magique. Et il y a bien d'autres concurrents et prétendants. La noologie, qui ne se confond pas avec l'idéologie, est précisément l'étude des images de la pensée, et de leur historicité. D'une certaine manière, on pourrait dire que cela n'a guère d'importance, et que la pensée n'a jamais eu qu'une gravité pour rire. Mais elle ne demande que ça : qu'on ne la prenne pas au sérieux, puisqu'elle peut d'autant mieux penser pour nous, et toujours engendrer ses nouveaux fonctionnaires, et que, moins les gens prennent la pensée au sérieux, plus ils pensent conformément à ce qu'un Etat veut. En effet, quel homme d'Etat n'a pas rêvé de cette toute petite chose impossible, être un penseur ?

---

hégéliens répondent que le rationnel-raisonnable ne peut pas exister sans un minimum de participation de tous. Mais la question est plutôt de savoir si la forme même du rationnel-raisonnable n'est pas extraite de l'Etat, de manière à lui donner nécessairement « raison ».

37. Sur le rôle du poète antique comme « fonctionnaire de la souveraineté » cf. Dumézil, *Servius et la Fortune*, pp. 64 sq., et Detienne, pp. 17 sq.

Or la noologie se heurte à des contre-pensées, dont les actes sont violents, les apparitions discontinues, l'existence mobile à travers l'histoire. Ce sont les actes d'un « penseur privé », par opposition au professeur public : Kierkegaard, Nietzsche, ou même Chestov... Partout où ils habitent, c'est la steppe ou le désert. Ils détruisent les images. Peut-être le *Schopenhauer éducateur* de Nietzsche est-il la plus grande critique qu'on ait mené contre l'image de la pensée, et son rapport avec l'Etat. Toutefois, « penseur privé » n'est pas une expression satisfaisante, puisqu'elle enchérit sur une intériorité, tandis qu'il s'agit d'une *pensée du dehors*<sup>38</sup>. Mettre la pensée en rapport immédiat avec le dehors, avec les forces du dehors, bref faire de la pensée une machine de guerre, c'est une entreprise étrange dont on peut étudier les procédés précis chez Nietzsche (l'aphorisme, par exemple, est très différent de la maxime, car une maxime, dans la république des lettres, est comme un acte organique d'Etat ou un jugement souverain, mais un aphorisme attend toujours son sens d'une nouvelle force extérieure, d'une dernière force qui doit le conquérir ou le subjuguier, l'utiliser). C'est aussi pour une autre raison que « penseur privé » n'est pas une bonne expression : car, s'il est vrai que cette contre-pensée témoigne d'une solitude absolue, c'est une solitude extrêmement peuplée, comme le désert lui-même, une solitude qui noue déjà son fil avec un peuple à venir, qui invoque et attend ce peuple, n'existe que par lui, même s'il manque encore... « Il nous manque cette dernière force, faute d'un peuple qui nous porte. Nous cherchons ce soutien populaire... » Toute pensée est déjà une tribu, le contraire d'un Etat. Et une telle forme d'extériorité pour la pensée n'est pas du tout le symétrique de la forme d'intériorité. A la rigueur, il n'y aurait de symétrie qu'entre des pôles ou des foyers différents d'intériorité. Mais la forme d'extériorité de la pensée — la force toujours extérieure à soi ou la dernière force, la *n<sup>ième</sup>* puissance — n'est pas du tout une *autre image* qui s'opposerait à l'image inspirée de l'appareil d'Etat. C'est au contraire la force qui détruit l'image *et* ses copies, le modèle *et* ses reproductions, toute possibilité de subordonner la pensée à un modèle du Vrai, du Juste ou du Droit (le vrai cartésien, le juste kantien, le droit hégélien, etc.). Une « méthode » est l'espace strié de la *cogitatio universalis*, et trace un chemin qui doit être suivi d'un point à un autre. Mais la forme d'extériorité met la pensée dans un espace lisse qu'elle doit occuper sans pouvoir le compter, et pour lequel

38. Cf. l'analyse de Foucault, à propos de Maurice Blanchot et d'une forme d'extériorité de la pensée : « La pensée du dehors », in *Critique* juin 1966.

il n'y a pas de méthode possible, pas de reproduction concevable, mais seulement des relais, des intermezzi, des relances. La pensée est comme le Vampire, elle n'a pas d'image, ni pour constituer modèle, ni pour faire copie. Dans l'espace lisse du Zen, la flèche ne va plus d'un point à un autre, mais sera ramassée en un point quelconque, pour être renvoyée en un point quelconque, et tend à permuter avec le tireur et la cible. Le problème de la machine de guerre est celui du relais, même avec de pauvres moyens, et non pas le problème architectonique du modèle ou du monument. Un peuple ambulante de relayeurs, au lieu d'une cité modèle. « La nature envoie le philosophe dans l'humanité comme une flèche ; elle ne vise pas, mais elle espère que la flèche restera accrochée quelque part. Ce faisant, elle se trompe une infinité de fois et elle en a du dépit . (...) Les artistes et les philosophes sont un argument contre la finalité de la nature dans ses moyens, bien qu'ils constituent une excellente preuve pour la sagesse de ses fins. Ils ne touchent jamais qu'un petit nombre, alors qu'ils devraient toucher tout le monde, et la façon dont le petit nombre est touché ne répond pas à la force que mettent les philosophes et les artistes à tirer leur artillerie<sup>39</sup>... »

Nous pensons surtout à deux textes pathétiques, au sens où la pensée y est vraiment un *pathos* (un *antilogos* et un *antimutuos*). C'est le texte d'Artaud dans ses lettres à Jacques Rivière, expliquant que la pensée s'exerce à partir d'un *effondrement central*, qu'elle ne peut vivre que de sa propre impossibilité de faire forme, relevant seulement des traits d'expression dans un matériau, se développant périphériquement, dans un pur milieu d'extériorité, en fonction de singularités non universalisables, de circonstances non intériorisables. Et c'est aussi le texte de Kleist, « A propos de l'élaboration progressive des pensées en parlant » : Kleist y dénonce l'intériorité centrale du concept comme moyen de contrôle, contrôle de la parole, de la langue, mais aussi contrôle des affects, des circonstances et même du hasard. Il y oppose une pensée comme procès et processus, un bizarre dialogue anti-platonicien, un anti-dialogue du frère et de la sœur, où l'un parle avant de savoir, et l'autre a déjà relayé, avant d'avoir compris : c'est la pensée du *Gemüt*, dit Kleist, qui procède comme un général devrait le faire dans une machine de guerre, ou comme un corps qui se charge d'électricité, d'intensité pure. « Je mélange des sons inarticulés, rallonge les termes de transition, utilise également les appositions là où elles ne seraient pas nécessaires. » Gagner du temps, et puis peut-être renoncer, ou attendre. Nécessité de ne pas avoir le contrôle de la langue, d'être un

39. Nietzsche, *Schopenhauer éducateur*, § 7.

étranger dans sa propre langue, pour tirer la parole à soi et « mettre au monde quelque chose d'incompréhensible ». Telle serait la forme d'extériorité, la relation du frère et de la sœur, le devenir-femme du penseur, le devenir-pensée de la femme : le *Gemüt*, qui ne se laisse plus contrôler, qui forme une machine de guerre ? Une pensée aux prises avec des forces extérieures au lieu d'être recueillie dans une forme intérieure, opérant par relais au lieu de former une image, une pensée-événement, heccéité, au lieu d'une pensée-sujet, une pensée-problème au lieu d'une pensée-essence ou théorème, une pensée qui fait appel à un peuple au lieu de se prendre pour un ministère. Est-ce un hasard si, chaque fois qu'un « penseur » lance ainsi une flèche, il y a un homme d'Etat, une ombre ou une image d'homme d'Etat qui lui donne conseil et admonestation, et veut fixer un « but » ? Jacques Rivière n'hésite pas à répondre à Artaud : travaillez, travaillez, ça s'arrangera, vous arriverez à une méthode, et à bien exprimer ce que vous pensez en droit (*Cogitatio universalis*). Rivière n'est pas un chef d'Etat, mais ce n'est pas le dernier dans la N. R. F. qui s'est pris pour le prince secret dans une république des lettres ou pour l'éminence grise dans un Etat de droit. Lenz et Kleist affrontaient Goethe, génie grandiose, véritable homme d'Etat parmi tous les hommes de lettres. Mais le pire n'est pas encore là : le pire est dans la façon dont les textes mêmes de Kleist, d'Artaud, finissent eux-mêmes par faire monument, et inspirer un modèle à recopier beaucoup plus insidieux que l'autre, pour tous les bégaiements artificiels et les innombrables décalques qui prétendent les valoir.

L'image classique de la pensée, et le striage de l'espace mental qu'elle opère, prétend à l'universalité. En effet, elle opère avec deux « universaux », le Tout comme dernier fondement de l'être ou horizon qui englobe, le Sujet comme principe qui convertit l'être en être pour-nous<sup>40</sup>. *Imperium* et république. De l'un à l'autre, ce sont tous les genres du réel et du vrai qui trouvent leur place dans un espace mental strié, du double point de vue de l'Être et du Sujet, sous la direction d'une « méthode universelle ». Dès lors, il est facile de caractériser la pensée nomade qui récusé une telle image et procède autrement. C'est qu'elle ne se réclame pas d'un sujet pensant universel, mais au contraire d'une race singulière ; et elle ne se fonde pas sur une totalité englobante, mais au contraire se déploie dans un milieu sans horizon comme espace lisse, steppe, désert ou mer. C'est un tout autre type d'adéquation qui s'établit ici entre la race définie

40. Un curieux texte de Jaspers, intitulé *Descartes* (Alcan), développe ce point de vue et en accepte les conséquences.

comme « tribu » et l'espace lisse défini comme « milieu ». Une tribu dans le désert, au lieu d'un sujet universel sous l'horizon de l'Etre englobant. Kenneth White a récemment insisté sur cette complémentarité dissymétrique d'une tribu-race (les Celtes, ceux qui se sentent Celtes) et d'un espace-milieu (l'Orient, l'Orient, le désert de Gobi...) : White montre comment cet étrange composé, les noces du Celte et de l'Orient, inspire une pensée proprement nomade, qui entraîne la littérature anglaise et constituera la littérature américaine<sup>41</sup>. Du coup, l'on voit bien les dangers, les ambiguïtés profondes qui coexistent avec cette entreprise, comme si chaque effort et chaque création se confrontaient à une infamie possible. Car : comment faire pour que le thème d'une race ne tourne pas en racisme, en fascisme dominant et englobant, ou plus simplement en aristocratie, ou bien en secte et folklore, en micro-fascismes ? Et comment faire pour que le pôle Orient ne soit pas un fantasme, qui réactive autrement tous les fascismes, tous les folklores aussi, yoga, zen et karaté ? Il ne suffit certes pas de voyager pour échapper au fantasme ; et ce n'est certes pas en invoquant un passé, réel ou mythique, qu'on échappe au racisme. Mais, là encore, les critères de distinction sont faciles, quels que soient les mélanges de fait qui les obscurcissent à tel ou tel niveau, à tel ou tel moment. La tribu-race n'existe qu'au niveau d'une race opprimée, et au nom d'une oppression qu'elle subit : il n'y a de race qu'inférieure, minoritaire, il n'y a pas de race dominante, une race ne se définit pas par sa pureté, mais au contraire par l'impureté qu'un système de domination lui confère. Bâtard et sang-mêlé sont les vrais noms de la race. Rimbaud a tout dit sur ce point : seul peut s'autoriser de la race celui qui dit : « J'ai toujours été de race inférieure, (...) je suis de race inférieure de toute éternité, (...) me voici sur la plage armoricaine, (...) je suis une bête, un nègre, (...) je suis de race lointaine, mes pères étaient Scandinaves. » Et de même que la race n'est pas à retrouver, l'Orient n'est pas à imiter : il n'existe que par la construction d'un espace lisse, tout comme la race n'existe que par la constitution d'une tribu qui le peuple et le parcourt. C'est toute la pensée qui est un devenir, un double devenir, au lieu d'être l'attribut d'un Sujet et la représentation d'un Tout.

41. Kenneth White, *Le nomadisme intellectuel*. Le deuxième tome de cet ouvrage inédit s'intitule précisément *Poetry and Tribe*.

*Axiome II : La machine de guerre est l'invention des nomades (en tant qu'elle est extérieure à l'appareil d'Etat et distincte de l'institution militaire). A ce titre, la machine de guerre nomade a trois aspects, un aspect spatial-géographique, un aspect arithmétique ou algébrique, un aspect affectif.*

*Proposition V : L'existence nomade effectue nécessairement les conditions de la machine de guerre dans l'espace.*

Le nomade a un territoire, il suit des trajets coutumiers, il va d'un point à un autre, il n'ignore pas les points (point d'eau, d'habitation, d'assemblée, etc.). Mais la question, c'est ce qui est principe ou seulement conséquence dans la vie nomade. En premier lieu, même si les points déterminent les trajets, ils sont strictement subordonnés aux trajets qu'ils déterminent, à l'inverse de ce qui se passe chez le sédentaire. Le point d'eau n'est que pour être quitté, et tout point est un relais et n'existe que comme relais. Un trajet est toujours entre deux points, mais l'entre-deux a pris toute la consistance, et jouit d'une autonomie comme d'une direction propre. La vie du nomade est intermezzo. Même les éléments de son habitat sont conçus en fonction du trajet qui ne cesse de les mobiliser<sup>42</sup>. Le nomade n'est pas du tout le migrant ; car le migrant va principalement d'un point à un autre, même si cet autre est incertain, imprévu ou mal localisé. Mais le nomade ne va d'un point à un autre que par conséquence et nécessité de fait : en principe, les points sont pour lui des relais dans un trajet. Les nomades et les migrants peuvent se mélanger de beaucoup de façons, ou former un ensemble commun ; ils n'en ont pas moins des causes et des conditions très différentes (par exemple, ceux qui rejoignent Mahomet à Médine ont le choix entre un serment nomade ou bédouin, et un serment d'hégire ou d'émigration<sup>43</sup>).

En second lieu, le trajet nomade a beau suivre des pistes ou des chemins coutumiers, il n'a pas la fonction du chemin séden-

---

42. Anny Milovanoff, « La seconde peau du nomade », in *Nouvelles littéraires*, 27 juillet 1978 : « Les nomades Larbaâ, en bordure du Sahara algérien, utilisent le mot *trigâ*, qui signifie en général la route, le chemin, pour désigner les sangles tissées qui servent à renforcer les attaches de la tente aux piquets de soutien. (...) L'habitat n'est pas lié à un territoire, mais plutôt à un itinéraire, dans la pensée nomade. Refusant de s'approprier l'espace qu'il traverse, le nomade se construit un environnement en lanie ou en poil de chèvre, qui ne marque pas le lieu provisoire qu'il occupe. (...) Ainsi la laine, matière douce, donne son unité à la vie nomade. (...) Le nomade s'arrête sur la représentation de ses trajets, non sur une figuration de l'espace qu'il parcourt. Il laisse l'espace à l'espace. (...) Polymorphie de la laine. »

43. Cf. W. M. Watt, *Mahomet à Médine*, Payot, pp. 107, 293.

taire qui est de *distribuer aux hommes un espace fermé*, en assignant à chacun sa part, et en réglant la communication des parts. Le trajet nomade fait le contraire, il *distribue les hommes (ou les bêtes) dans un espace ouvert*, indéfini, non communiquant. Le *nomos* a fini par désigner la loi, mais d'abord parce qu'il était distribution, mode de distribution. Or c'est une distribution très spéciale, sans partage, dans un espace sans frontières ni clôture. Le *nomos* est la consistance d'un ensemble flou : c'est en ce sens qu'il s'oppose à la loi, ou à la *polis*, comme un arrière-pays, un flanc de montagne ou l'étendue vague autour d'une cité (« ou bien *nomos*, ou bien *polis*<sup>44</sup> »). Il y a donc en troisième lieu une grande différence d'espace : l'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre les clôtures, tandis que l'espace nomade est lisse, seulement marqué par des « traits » qui s'effacent et se déplacent avec le trajet. Même les lamelles du désert glissent les unes sur les autres en produisant un son inimitable. Le nomade se distribue dans un espace lisse, il occupe, il habite, il tient cet espace, et c'est là son principe territorial. Aussi est-il faux de définir le nomade par le mouvement. Toynbee a profondément raison de suggérer que le nomade est plutôt *celui qui ne bouge pas*. Alors que le migrant quitte un milieu devenu amorphe ou ingrat, le nomade est celui qui ne part pas, ne veut pas partir, s'accroche à cet espace lisse où la forêt recule, où la steppe ou le désert croissent, et invente le nomadisme comme réponse à ce défi<sup>45</sup>. Bien sûr, le nomade bouge, mais il est assis, il n'est jamais assis que quand il bouge (le Bédouin au galop, à genoux sur la selle, assis sur la plante de ses pieds retournés, « prouesse d'équilibre »). Le nomade sait atten-

44. E. Laroche, *Histoire de la racine « Nem » en grec ancien*, Klincksieck. La racine « Nem » indique la distribution et non pas le partage, même quand les deux sont liés. Mais, justement, au sens pastoral, la distribution des animaux se fait dans un espace non limité, et n'implique pas un partage des terres : « Le métier de pâtre, à l'époque homérique, n'a rien à voir avec un partage de terres ; lorsque la question agraire, à l'époque solonienne, passe au premier plan, elle s'exprime dans un tout autre vocabulaire. » *Faire pâître* (*nemô*) ne renvoie pas à partager, mais à disposer ça et là, répartir les bêtes. Et c'est seulement à partir de Solon que *Nomos* va désigner le principe des lois et du droit (*Thesmōi* et *Dikē*), puis s'identifiera aux lois elles-mêmes. Auparavant, il y a plutôt une alternative entre la cité, ou *polis*, régie par les lois, et les alentours comme lieu du *nomos*. C'est une alternative semblable qu'on trouve chez Ibn Khaldoun : entre l'*Hadara* comme citadinité, et la *Badiya* comme *nomos* (ce qui n'est pas ville, mais campagne pré-urbaine, plateau, steppe, montagne ou désert).

45. Toynbee, *L'Histoire*, Gallimard, pp. 185-210 : « Ils se lancèrent dans la steppe, non pour franchir ses limites, mais pour s'y fixer et s'y sentir bien chez eux. »



dre, et a une patience infinie. Immobilité et vitesse, catatonie et précipitation, « processus stationnaire », la station comme processus, ces traits de Kleist sont éminemment ceux du nomade. Aussi faut-il distinguer la *vitesse* et le *mouvement* : le mouvement peut être très rapide, il n'est pas pour cela vitesse ; la vitesse peut être très lente, ou même immobile, elle est pourtant vitesse. Le mouvement est extensif, et la vitesse intensive. Le mouvement désigne le caractère relatif d'un corps considéré comme « un », et qui va d'un point à un autre ; *la vitesse au contraire constitue le caractère absolu d'un corps dont les parties irréductibles (atomes) occupent ou remplissent un espace lisse à la façon d'un tourbillon*, avec possibilité de surgir en un point quelconque. (Il n'est donc pas étonnant qu'on ait pu invoquer des voyages spirituels qui se faisaient sans mouvement relatif, mais en intensités sur place : ils font partie du nomadisme). Bref, on dira par convention que seul le nomade a un mouvement absolu, c'est-à-dire une vitesse ; le mouvement tourbillonnaire ou tournant appartient essentiellement à sa machine de guerre.

C'est en ce sens que le nomade n'a pas de points, de trajets ni de terre, bien qu'il en ait de toute évidence. Si le nomade peut être appelé le Déterritorialisé par excellence, c'est justement parce que la reterritorialisation ne se fait pas *après* comme chez le migrant, ni sur *autre chose* comme chez le sédentaire (en effet, le sédentaire a un rapport avec la terre médiatisé par autre chose, au contraire, c'est la déterritorialisation qui constitue le rapport à la terre, si bien qu'il se reterritorialise sur la déterritorialisation même. C'est la terre qui se déterritorialise elle-même, de telle manière que le nomade y trouve un territoire. La terre cesse d'être terre, et tend à devenir simple sol ou support. La terre ne se déterritorialise pas dans son mouvement global et relatif, mais dans des lieux précis, là même où la forêt recule, et où la steppe et le désert gagnent. Hubac a raison de dire que le nomadisme s'explique moins par une variation universelle des climats (qui renverrait plutôt à des migrations), que par une « divagation des climats locaux <sup>46</sup> ». Le nomade est là, sur la terre, chaque fois que se forme un espace lisse qui ronge et tend à croître en toutes directions. Le nomade habite ces lieux, il reste dans ces lieux, et les fait lui-même croître au sens où l'on constate que le nomade fait le désert non moins qu'il est fait par lui. Il est vecteur de déterritorialisation. Il ajoute le désert au désert, la steppe à la steppe, par une série d'opérations

46. Cf. Pierre Hubac, *Les nomades*, la Renaissance du livre, pp. 26-29 (bien que Hubac ait tendance à confondre nomades et migrants).

locales dont l'orientation et la direction ne cessent de varier<sup>47</sup>. Le désert de sable ne comporte pas seulement des oasis, qui sont comme des points fixes, mais des végétations rhizomatiques, temporaires et mobiles en fonction de pluies locales, et qui déterminent des changements d'orientation de parcours<sup>48</sup>. C'est dans les mêmes termes qu'on décrit le désert des sables et celui des glaces : aucune ligne n'y sépare la terre et le ciel ; il n'y a pas de distance intermédiaire, de perspective ni de contour, la visibilité est restreinte ; et pourtant il y a une topologie extraordinairement fine, qui ne repose pas sur des points ou des objets, mais sur des heccités, sur des ensembles de relations (vents, ondulations de la neige ou du sable, chant du sable ou craquement de la glace, qualités tactiles des deux) ; c'est un espace tactile, ou plutôt « haptique », et un espace sonore, beaucoup plus que visuel...<sup>49</sup> La variabilité, la polyvociété des directions est un trait essentiel des espaces lisses, du type rhizome, et qui en remanie la cartographie. Le nomade, l'espace nomade, est localisé, non pas délimité. Ce qui est à la fois limité et limitant, c'est l'espace strié, le *global relatif* : il est limité dans ses parties, auxquelles des directions constantes sont attachées, qui sont orientées les unes par rapport aux autres, divisibles par des frontières, et composables ensemble ; et ce qui est limitant (*limes* ou muraille, et non plus frontière), c'est cet ensemble par rapport aux espaces lisses qu'il « contient », dont il freine ou empêche la croissance, et qu'il restreint ou met au-dehors. Même quand il en subit l'effet, le nomade n'appartient pas à ce global relatif où l'on passe d'un point à un autre, d'une région à une autre. Il est plutôt dans un *absolu local*, un absolu qui a sa manifestation dans le local, et son engendrement dans la série des opérations locales aux orientations diverses : le désert, la steppe, la glace, la mer.

Faire apparaître l'absolu dans un lieu, n'est-ce pas un caractère très général de la religion (quitte à débattre ensuite de la nature

---

47. A propos des nomades de la mer, ou d'archipel, J. Empereur écrit : « Ils ne saisissent pas un itinéraire dans son ensemble, mais d'une manière fragmentée, en juxtaposant dans l'ordre les différentes étapes successives, de lieu de campement en lieu de campement échelonnés sur le voyage. Ils apprécient pour chacune de ces étapes la durée du parcours et les successifs changements d'orientation qui la marquent » (*Les nomades de la mer*, Gallimard, p. 225).

48. Thesiger, *Le désert des déserts*, Plon, pp. 155, 171, 225.

49. Cf. les deux admirables descriptions, du désert de sable par Wilfred Thesiger, et du désert de glace par Edmund Carpenter (*Eskimo*, Toronto) : les vents et les qualités tactiles et sonores, le caractère secondaire des données visuelles, notamment l'indifférence des nomades à l'astronomie comme science royale, mais toute une science mineure des variables qualitatives et des traces.

de l'apparition, et de la légitimité ou non des images qui la reproduisent) ? Mais le lieu sacré de la religion est fondamentalement un centre, qui repousse le *nomos* obscur. L'absolu de la religion est essentiellement horizon qui englobe, et, s'il apparaît lui-même dans le lieu, c'est pour fixer au global le centre solide et stable. On a souvent remarqué le rôle englobant des espaces lisses, désert, steppe ou océan, dans le monothéisme. Bref, la religion convertit l'absolu. La religion en ce sens est une pièce de l'appareil d'Etat (et cela, sous les deux formes du « lien », et du « pacte ou de l'alliance »), même si elle a la puissance propre de porter ce modèle à l'universel ou de constituer un *Imperium* absolu. Or la question se pose tout autrement pour le nomade : le lieu en effet n'est pas délimité ; l'absolu n'apparaît donc pas dans le lieu, mais se confond avec le lieu non limité ; l'accouplement des deux, du lieu et de l'absolu, n'est pas dans une globalisation ou une universalisation centrées, orientées, mais dans une succession infinie d'opérations locales. Si l'on en reste à cette opposition de points de vue, on constate que les nomades ne sont pas un bon terrain pour la religion ; il y a toujours chez l'homme de guerre une offense contre le prêtre ou contre le dieu. Les nomades ont un « monothéisme » vague, littéralement vagabond, et s'en contentent, avec des feux ambulants. Il y a chez les nomades un sens de l'absolu, mais singulièrement athée. Les religions universalistes qui ont eu affaire avec des nomades — Moïse, Mahomet, même le christianisme avec l'hérésie nestorienne — ont toujours rencontré des problèmes à cet égard, et se heurtaient à ce qu'elles appelaient une opiniâtre impiété. En effet, ces religions n'étaient pas séparables d'une orientation ferme et constante, d'un Etat impérial de droit, même et surtout en l'absence d'un Etat de fait ; elles promouvaient un idéal de sédentarisation, et s'adressaient aux composantes migrantes plus qu'à des composantes nomades. Même l'islam naissant privilégie le thème de l'hégire ou de la migration par rapport au nomadisme ; et c'est plutôt par certains schismes (tel le kharidjisme) qu'il a entraîné les nomades arabes ou berbères<sup>50</sup>.

Toutefois, une simple opposition de points de vue, religion-nomadisme, n'est pas exhaustive. Car, au plus profond de sa tendance à projeter sur tout l'œcumène un Etat universel ou spirituel, la religion monothéiste n'est pas sans ambivalence ni franges, et déborde les limites même idéales d'un Etat, même impérial, pour entrer dans une zone plus floue, un dehors des Etats où elle a la possibilité d'une mutation, d'une adaptation

50. E. F. Gautier, *Le passé de l'Afrique du Nord*, Payot, pp. 267-316.

très particulière. C'est la religion comme élément d'une machine de guerre, et l'idée de la guerre sainte comme moteur de cette machine. Contre le personnage étatique du roi et le personnage religieux du prêtre, le *prophète* trace le mouvement par lequel une religion devient machine de guerre ou passe du côté d'une telle machine. On a souvent dit que l'Islam, et le prophète Mahomet, avaient opéré cette conversion de la religion, et constitué un véritable esprit de corps : suivant la formule de Georges Bataille, « l'islam naissant, société réduite à l'entreprise militaire ». C'est ce que l'Occident invoque pour justifier son antipathie de l'islam. Pourtant, les Croisades comportèrent une aventure de ce type, proprement chrétienne. Or les prophètes ont beau condamner la vie nomade ; la machine de guerre religieuse a beau privilégier le mouvement de la migration et l'idéal de l'établissement ; la religion en général a beau compenser sa déterritorialisation spécifique par une reterritorialisation spirituelle et même physique, qui prend avec la guerre sainte l'aspect bien dirigé d'une conquête des lieux saints comme centre du monde. Malgré tout cela, quand la religion se constitue en machine de guerre, elle mobilise et libère une formidable charge de nomadisme ou de déterritorialisation absolue, elle double le migrant d'un nomade qui l'accompagne, ou d'un nomade potentiel qu'il est en passe de devenir, enfin elle retourne contre la forme-Etat son rêve d'un Etat absolu<sup>51</sup>. Et ce retournement n'appartient pas moins à l'« essence » de la religion que ce rêve. L'histoire des Croisades est traversée par la plus étonnante série de variation de directions : la ferme orientation des lieux saints comme centre à atteindre semble souvent n'être plus qu'un prétexte. Mais on aurait tort d'invoquer le jeu des convoitises, ou des facteurs économiques, commerciaux ou politiques qui détourneraient la croisade de son pur chemin. C'est précisément l'idée de croisade qui *implique en elle-même cette variabilité des directions*, brisées, changeantes, et qui possède intrinsèquement tous ces facteurs ou toutes ces variables, dès qu'elle fait de la religion une machine de guerre, et, à la fois, utilise et suscite le nomadisme correspondant<sup>52</sup>. Tant il est vrai que la nécessité de la

51. De ce point de vue, l'analyse que Clastres fait du prophétisme indien peut être généralisée : « D'un côté les chefs, de l'autre, et contre eux, les prophètes. Et la machine prophétique fonctionnerait parfaitement bien, puisque les *Karai* étaient capables d'entraîner à leur suite des masses étonnantes d'Indiens. (...) L'acte insurrectionnel des prophètes contre les chefs conférait aux premiers, par un étrange retournement des choses, infiniment plus de pouvoir que n'en détenaient les seconds » (*La société contre l'Etat*, p. 185).

52. Un des thèmes les plus intéressants du livre classique de Paul Alphandéry, *La chrétienté et l'idée de croisade* (Albin Michel), c'est de

distinction la plus rigoureuse entre sédentaires, migrants, nomades, n'empêche pas les mélanges de fait ; au contraire, elle les rend d'autant plus nécessaires à leur tour. Et l'on ne peut pas considérer le procès général de sédentarisation qui a vaincu les nomades sans envisager aussi les bouffées de nomadisation locale qui emportèrent les sédentaires, et doublèrent les migrants (notamment à la faveur de la religion).

L'espace lisse ou nomade est entre deux espaces striés : celui de la forêt, avec ses verticales de pesanteur ; celui de l'agriculture, avec son quadrillage et ses parallèles généralisés, son arborescence devenue indépendante, son art d'extraire l'arbre et le bois de la forêt. Mais « entre » signifie aussi bien que l'espace lisse est contrôlé de ces deux côtés qui le limitent, qui s'opposent à son développement et lui assignent autant que possible un rôle de communication, ou au contraire qu'il se retourne contre eux, rongant la forêt d'un côté, gagnant d'autre part les terres cultivées, affirmant une force non communicante ou *d'écart*, tel un « coin » qui s'enfoncé. Les nomades se tournent d'abord contre les forestiers et les montagnards, puis se précipitent sur les agriculteurs. Il y a là comme l'envers ou le dehors de la forme-Etat — mais en quel sens ? Cette forme, comme espace global et relatif implique un certain nombre de composantes : forêt-défrichement ; agriculture-quadrillage ; élevage subordonné au travail agricole et à l'alimentation sédentaire ; ensemble de communications ville-campagne (*polis-nomos*) à la base du commerce. Quand les historiens s'interrogent sur les raisons de la victoire de l'Occident contre l'Orient, ils invoquent principalement les caractères suivants qui défavorisent l'Orient en général : déboisement de la forêt plutôt que défrichement, d'où découlent de grandes difficultés pour extraire ou même se procurer le bois ; culture du type « rizière et jardin » plutôt qu'arborescence et champ ; élevage échappant en grande partie au contrôle des

---

montrer comment les changements de parcours, les haltes, les déviations font pleinement partie de la Croisade : « ... cette armée de croisés que nous ressuscitons comme une armée moderne, d'un Louis XIV ou d'un Napoléon, marchant avec une absolue passivité, selon le vouloir d'un chef, d'un cabinet de diplomatie. Une telle armée sait où elle va et, quand elle se trompe, elle le fait à bon escient. Une histoire plus soucieuse des différences accepte une autre image, plus réelle, de l'armée croisée. L'armée croisée est une armée librement et quelquefois anarchiquement vivante. (...) Cette armée est mue de l'intérieur, par une complexe cohérence, qui fait que rien de ce qui se produit n'est hasard. Il est certain que la conquête de Constantinople a eu sa raison, sa nécessité, son caractère religieux, comme les autres faits de croisades » (t. II, p. 76). Alphanféry montre notamment que l'idée d'une lutte contre l'Infidèle, *en un point quelconque*, apparaît tôt, à côté de l'idée d'une libération de la Terre sainte (t. I, p. 219).

sédentaires, si bien que ceux-ci manquent de force animale et de nourriture carnée ; faible teneur en communication du rapport ville-campagne, d'où découle un commerce beaucoup moins souple<sup>53</sup>. On n'en conclura certes pas que la forme-Etat manque en Orient. Au contraire, il faut une instance plus dure pour tenir et réunir les diverses composantes, travaillées par des vecteurs de fuite. Les Etats ont toujours la même composition ; s'il y a même une vérité dans la philosophie politique de Hegel, c'est que « tout Etat porte en lui les moments essentiels de son existence ». Les Etats ne sont pas seulement composés d'hommes, mais de bois, de champs ou jardins, de bêtes et marchandises. Il y a unité de *composition* de tous les Etats, mais les Etats n'ont ni le même *développement* ni la même *organisation*. En Orient, les composantes sont beaucoup plus écartelées, disjointes, ce qui entraîne une grande Forme immuable pour les faire tenir ensemble : les « formations despotiques », asiatiques ou africaines, seront secouées de révoltes incessantes, de sécessions, de changements dynastiques, mais qui n'affectent pas l'immutabilité de la forme. L'intrication des composantes, au contraire, rend possible en Occident des transformations de la forme-Etat par révolutions. Il est vrai que l'idée de révolution est elle-même ambiguë ; elle est occidentale pour autant qu'elle renvoie à une transformation de l'Etat ; mais elle est orientale pour autant qu'elle projette une destruction, une abolition de l'Etat<sup>54</sup>. C'est que les

53. Cette confrontation Orient-Occident dès le Moyen Age (liée à la question : pourquoi le capitalisme en Occident plutôt qu'ailleurs ?) a inspiré de belles analyses aux historiens modernes. Cf. notamment Fernand Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme*, Armand Colin, pp. 108-121 ; Pierre Chaunu, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, P. U. F., pp. 334-339 (« Pourquoi l'Europe ? pourquoi pas la Chine ? ») ; Maurice Lombard, *Espaces et réseaux du haut Moyen Age*, Mouton, ch. VII (et p. 219 : « Ce qui s'appelle déboisement à l'Est se nomme défrichement à l'Ouest ; la première cause profonde du déplacement des centres dominants de l'Orient à l'Occident est donc une raison géographique, la forêt-clairière s'est révélée d'un potentiel plus fort que le désert-oasis »).

54. Les remarques de Marx sur les formations despotiques en Asie sont confirmées par les analyses africaines de Gluckman (*Custom and Conflict in Africa*, Oxford) : à la fois immutabilité formelle et rébellion constante. L'idée d'une « transformation » de l'Etat semble bien occidentale. Reste que l'autre idée, d'une « destruction » de l'Etat, renvoie beaucoup plus à l'Orient, et aux conditions d'une machine de guerre nomade. On a beau présenter les deux idées comme des phases successives de la révolution, elles sont trop différentes et se concilient mal, elles résument l'opposition des courants socialistes et anarchistes au XIX<sup>e</sup> siècle. Le prolétariat occidental lui-même est considéré de deux points de vue : en tant qu'il doit conquérir le pouvoir et transformer l'appareil d'Etat, c'est le point de vue d'une *force de travail*, mais, en tant qu'il veut ou voudrait une destruction de l'Etat, c'est du point de vue d'une *force de nomadisation*. Même Marx définit le prolétaire, non seulement comme aliéné (travail),

grands empires d'Orient, d'Afrique et d'Amérique, se heurtent à de larges espaces lisses qui les pénètrent et maintiennent des écarts entre leurs composantes (le *nomos* ne devient pas campagne, la campagne ne communique pas avec la ville, le grand élevage est l'affaire des nomades, etc.) : il y a confrontation directe de l'Etat d'Orient avec une machine de guerre nomade. Cette machine de guerre pourra se rabattre sur la voie de l'intégration, et procéder seulement par révolte et changement dynastique ; c'est elle qui invente pourtant le rêve et la réalité abolitionnistes, en tant que nomade. Les Etats d'Occident sont beaucoup plus à l'abri dans leur espace strié, ont dès lors beaucoup plus de latitude pour tenir leurs composantes, et n'affrontent les nomades qu'indirectement, par l'intermédiaire des migrations que ceux-ci déclenchent ou dont ils prennent l'allure<sup>55</sup>.

Une des tâches fondamentales de l'Etat, c'est de strier l'espace sur lequel il règne, ou de se servir des espaces lisses comme d'un moyen de communication au service d'un espace strié. Non seulement vaincre le nomadisme, mais contrôler les migrations, et plus généralement faire valoir une zone de droits sur tout un « extérieur », sur l'ensemble des flux qui traversent l'œcumène, c'est une affaire vitale pour chaque Etat. L'Etat en effet ne se sépare pas, partout où il le peut, d'un procès de capture sur des flux de toutes sortes, de populations, de marchandises ou de commerce, d'argent ou de capitaux, etc. Encore faut-il des trajets fixes, aux directions bien déterminées, qui limitent la vitesse, qui règlent les circulations, qui relativisent le mouvement, qui mesurent dans leurs détails les mouvements relatifs des sujets et des objets. D'où l'importance de la thèse de Paul Virilio, quand il montre que « le pouvoir politique de l'Etat est *polis*, police, c'est-à-dire voirie », et que « les portes de la cité, ses octrois et ses douanes sont des barrages, des filtres à la fluidité des masses, à la puissance de pénétration des meutes migratrices », personnes, bêtes et biens<sup>56</sup>. Gravité, *gravitas*,

---

mais comme déterritorialisé. Le prolétaire, sous ce dernier aspect, apparaît comme l'héritier du nomade dans le monde occidental. Et non seulement beaucoup d'anarchistes invoquent des thèmes nomadiques venus d'Orient, mais surtout la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> identifie volontiers prolétaires et nomades, et assimile Paris à une ville hantée par les nomades (cf. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, L. G. F., pp. 602-604).

55. Cf. Lucien Musset, *Les invasions, le second assaut*, P. U. F. : par exemple l'analyse des trois « phases » des Danois, pp. 135-137.

56. Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Ed. Galilée, pp. 21-22 et *passim*. Non seulement la « ville » n'est pas pensable indépendamment des flux extérieurs sur lesquels elle est en prise, et dont elle règle la circulation, mais aussi des ensembles architecturaux précis, par exemple la forteresse, sont de véritables transformateurs, grâce à leurs espaces intérieurs qui

c'est l'essence de l'Etat. Ce n'est pas du tout que l'Etat ignore la vitesse ; mais il a besoin que le mouvement même le plus rapide cesse d'être l'état absolu d'un mobile qui occupe un espace lisse, pour devenir le caractère relatif d'un « mù » allant d'un point à un autre dans un espace strié. En ce sens, l'Etat ne cesse de décomposer, recomposer et transformer le mouvement, ou de régler la vitesse. L'Etat comme agent voyer, convertisseur ou échangeur routier : rôle de l'ingénieur à cet égard. La vitesse ou le mouvement absolus ne sont pas sans lois, mais ces lois sont celles du *nomos*, de l'espace lisse qui le déploie, de la machine de guerre qui le peuple. Si les nomades ont formé la machine de guerre, c'est en inventant la vitesse absolue, en étant « synonyme » de vitesse. Et chaque fois qu'il y a opération contre l'Etat, indiscipline, émeute, guérilla ou révolution comme acte, on dirait qu'une machine de guerre ressuscite, qu'un nouveau potentiel nomadique apparaît, avec reconstitution d'un espace lisse ou d'une manière d'être dans l'espace comme s'il était lisse (Virilio rappelle l'importance du thème émeutier ou révolutionnaire « tenir la rue »). C'est en ce sens que la réplique de l'Etat, c'est de strier l'espace, contre tout ce qui risque de le déborder. L'Etat ne s'est pas approprié la machine de guerre elle-même sans lui donner la forme du mouvement relatif : ainsi avec le modèle *forteresse* comme régulateur de mouvement, et qui fut précisément l'achoppement des nomades, l'écueil et la parade où venait se briser le mouvement tourbillonnaire absolu. Inversement, quand un Etat n'arrive pas à strier son espace intérieur ou avoisinant, les flux qui le traversent prennent nécessairement l'allure d'une machine de guerre dirigée contre lui, déployée dans un espace lisse hostile ou rebelle (même si d'autres Etats peuvent y glisser leurs stries). Ce fut l'aventure de la Chine qui, vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, et malgré sa très haute technique en navires et navigation, est détournée de son espace maritime immense, voit alors les flux commerciaux se retourner contre elle et faire alliance avec la piraterie, et ne peut réagir que par une politique d'immobilité, de restriction massive du commerce, qui renforce le rapport de celui-ci avec une machine de guerre<sup>57</sup>.

---

permettent une analyse, une prolongation ou une restitution du mouvement. Virilio en conclut que le problème est moins celui de l'enfermement que celui de la voirie ou du mouvement contrôlé. Foucault faisait déjà en ce sens une analyse de l'hôpital maritime comme opérateur et filtre : cf. *Surveiller et punir*, pp. 145-147.

57. Sur la navigation chinoise, et arabe, les raisons de leur échec, et l'importance de cette question dans le « dossier » Occident-Orient, cf. Braudel, pp. 305-314, et Chaunu, pp. 288-308.



La situation est encore beaucoup plus embrouillée que nous ne disons. La mer est peut-être le principal des espaces lisses, le modèle hydraulique par excellence. Mais la mer est aussi, de tous les espaces lisses, celui qu'on chercha le plus tôt à strier, à transformer en dépendance de la terre, avec des chemins fixes, des directions constantes, des mouvements relatifs, toute une contre-hydraulique des canaux ou conduits. Une des raisons de l'hégémonie de l'Occident, c'est la puissance qu'eurent ses appareils d'Etat de strier la mer, en conjuguant les techniques du Nord et celles de la Méditerranée, et en s'annexant l'Atlantique. Mais voilà que cette entreprise aboutit au résultat le plus inattendu : la multiplication des mouvements relatifs, l'intensification des vitesses relatives dans l'espace strié, finit par reconstituer un espace lisse ou un mouvement absolu. Comme le souligne Virilio, la mer sera le lieu du *fleet in being*, où l'on ne va plus d'un point à un autre, mais où l'on tient tout l'espace à partir d'un point quelconque : au lieu de strier l'espace, on l'occupe avec un vecteur de déterritorialisation en mouvement perpétuel. Et de la mer, cette stratégie moderne se communiquera à l'air comme nouvel espace lisse, mais aussi à toute la Terre considérée comme un désert ou comme une mer. Convertisseur et captureur, l'Etat ne relativise pas seulement le mouvement, il redonne du mouvement absolu. Il ne va pas seulement du lisse au strié, il reconstitue de l'espace lisse, il redonne du lisse à l'issue du strié. Il est vrai que ce nouveau nomadisme accompagne une machine de guerre mondiale dont l'organisation déborde les appareils d'Etat, et passe dans des complexes énergétiques, militaires-industriels, multi-nationaux. Ceci pour rappeler que l'espace lisse et la forme d'extériorité n'ont pas une vocation révolutionnaire irrésistible, mais au contraire changent singulièrement de sens suivant les interactions dans lesquelles ils sont pris et les conditions concrètes de leur exercice ou de leur établissement (par exemple la manière dont la guerre totale et la guerre populaire, ou même la guérilla, s'empruntent des méthodes<sup>58</sup>).

---

58. Virilio définit très bien le *fleet in being* et ses suites historiques : « Le *fleet in being*, c'est la présence permanente en mer d'une flotte invisible pouvant frapper l'adversaire n'importe où et n'importe quand (...), c'est une nouvelle idée de la violence qui ne naît plus de l'affrontement direct, mais des propriétés inégales des corps, de l'évaluation des quantités de mouvements qui leur sont permis dans un élément choisi, de la vérification permanente de leur efficience dynamique. (...) Il ne s'agit plus de la traversée d'un continent, d'un océan, d'une ville à l'autre, d'une rive à l'autre, le *fleet in being* invente la notion d'un déplacement qui serait sans destination dans l'espace et le temps. (...) Le sous-marin stratégique n'a besoin de se rendre nulle part, il se contente en tenant la mer de demeurer invisible (...), réalisation du voyage circulaire absolu, ininter-

*Proposition VI : L'existence nomade implique nécessairement les éléments numériques d'une machine de guerre.*

Dizaines, centaines, milliers, myriades : toutes les armées retiendront ces groupements décimaux, au point que, chaque fois qu'on les rencontre, on peut préjuger d'une organisation militaire. N'est-ce par la façon dont l'armée déterritorialise ses soldats ? L'armée est faite d'unités, de compagnies et de divisions. Les Nombres peuvent changer de fonction, de combinaison, entrer dans des stratégies tout à fait différentes, il y a toujours ce lien du Nombre avec une machine de guerre. Ce n'est pas une question de quantité, mais d'organisation ou de composition. L'Etat ne fait pas des armées sans se servir de ce principe d'organisation numérique ; mais il ne fait que reprendre ce principe, en même temps qu'il s'approprie la machine de guerre. Car une idée aussi curieuse — l'organisation numérique des hommes — appartient d'abord aux nomades. Ce sont les Hyksos, nomades conquérants, qui l'apportent en Egypte ; et quand Moïse l'applique à son peuple en exode, c'est sur le conseil de son beau-père nomade, Jéthro le Qénien, et de manière à constituer une machine de guerre, telle que le *Livre des Nombres* en décrit les éléments. Le *nomos* est d'abord numérique, arithmétique. Quand on oppose au géométrisme grec un arithmétisme indien-arabe, on voit bien que celui-ci implique un *nomos* opposable au *logos* : non pas que les nomades « fassent » l'arithmétique ou l'algèbre, mais parce que l'arithmétique et l'algèbre surgissent dans un monde à forte teneur nomade.

Nous connaissons jusqu'à maintenant trois grands types d'organisation des hommes : *lignagère*, *territoriale* et *numérique*.

rompu, puisqu'il ne comporterait ni départ ni arrivée. (...) Si, comme le prétendait Lénine, la stratégie est le choix des points d'application des forces, nous sommes contraints de considérer que ces points, aujourd'hui, ne sont plus des points d'appui géostratégiques, puisqu'à partir d'un point quelconque on peut en atteindre désormais un autre où qu'il soit. (...) La *localisation géographique* semble avoir définitivement perdu sa valeur stratégique, et, à l'inverse, cette même valeur est attribuée à la *délocalisation du vecteur*, d'un vecteur en mouvement permanent. » (*Vitesse et politique*, pp. 46-49, 132-133). Les textes de Virilio présentent à tous ces égards une grande importance et nouveauté. Le seul point qui fait pour nous difficulté, c'est l'assimilation par Virilio de trois groupes de vitesse qui nous semblent très différents : 1°) les vitesses à tendance nomade, ou bien à tendance révolutionnaire (émeute, guérilla) ; 2°) les vitesses régulées, converties, appropriées par l'appareil d'Etat (la « voirie ») ; 3°) les vitesses restituées par une organisation mondiale de guerre totale, ou bien de sur-armement planétaire (du *fleet in being* à la stratégie nucléaire). Virilio tend à assimiler ces groupes en raison de leurs interactions, et dénonce en général un caractère « fasciste » de la vitesse. Ce sont pourtant ses propres analyses, aussi bien, qui rendent possibles ces distinctions.

L'organisation lignagère, c'est celle qui permet de définir les sociétés dites primitives. Les lignages claniques sont essentiellement des segments en acte, qui se fondent ou se scindent, variables d'après l'ancêtre considéré, d'après les tâches et les circonstances. Et certes le nombre joue un grand rôle dans la détermination de lignage, ou dans la création de nouveaux lignages. La terre aussi, puisque une segmentarité tribale vient doubler la segmentarité clanique. Mais la terre est avant tout la matière où s'inscrit la dynamique des lignages, et le nombre, un moyen d'inscription : ce sont les lignages qui écrivent sur la terre et avec le nombre, constituant une sorte de « géodésie ». Tout change avec les sociétés à Etat : on dit souvent que le principe territorial devient dominant. On pourrait aussi bien parler de déterritorialisation, puisque la terre devient objet, au lieu d'être l'élément matériel actif qui se combine avec le lignage. La propriété est précisément le rapport déterritorialisé de l'homme avec la terre : soit que la propriété constitue le bien de l'Etat qui se superpose à la possession subsistante d'une communauté de lignage, soit qu'elle devienne elle-même le bien d'hommes privés qui constituent la nouvelle communauté. Dans les deux cas (et suivant les deux pôles de l'Etat), il y a comme un surcodage de la terre qui se substitue à la géodésie. Certes, les lignages gardent une grande importance, et les nombres développent la leur. Mais ce qui passe au premier plan, c'est une organisation « territoriale », au sens où tous les segments, de lignage, de terre et de nombre, sont pris *dans un espace astronomique ou dans une étendue géométrique* qui les surcodent. Ce n'est certainement pas de la même manière dans l'Etat impérial archaïque, et dans les Etats modernes. C'est que l'Etat archaïque enveloppe un *spatium* à sommet, espace différencié, en profondeur et à niveaux, tandis que les Etats modernes (à partir de la cité grecque) développe une *extensio* homogène, au centre immanent, aux parties divisibles homologues, aux relations symétriques et réversibles. Et non seulement les deux modèles, astronomique et géométrique, se mélangent intimement ; mais même quand ils sont supposés purs, chacun d'eux implique une subordination des lignages et des nombres à cette puissance métrique, telle qu'elle apparaît soit dans le *spatium impérial*, soit dans l'*extensio politique*<sup>59</sup>. L'arithmétique, le nombre, ont tou-

59. J.-P. Vernant surtout a analysé le lien de la cité grecque avec une étendue géométrique homogène (*Mythe et pensée chez les Grecs*, I, III<sup>e</sup> partie). Le problème est nécessairement plus compliqué par rapport aux empires archaïques, ou par rapport aux formations postérieures à la cité classique. C'est que l'espace y est très différent. Mais il n'y en a pas moins subordination du nombre à un espace, comme Vernant le suggère à

jours eu un rôle décisif dans l'appareil d'Etat : déjà dans la bureaucratie impériale, avec les trois opérations conjuguées du recensement, du cens et de l'élection. A plus forte raison, les formes modernes de l'Etat ne se sont pas développées sans utiliser tous les calculs qui surgissaient à la frontière de la science mathématique et de la technique sociale (tout un calcul social à la base de l'économie politique, de la démographie, de l'organisation du travail, etc.). Cet élément arithmétique d'Etat a trouvé son pouvoir spécifique dans le traitement des matières quelconques : matières premières, matière seconde des objets travaillés, ou l'ultime matière constituée par la population humaine. Mais toujours le nombre a servi ainsi à maîtriser la matière, à en contrôler les variations et les mouvements, c'est-à-dire à les soumettre au cadre spatio-temporel de l'Etat, — soit *spatium* impérial, soit *extensio* moderne<sup>60</sup>. L'Etat a un principe territorial ou de déterritorialisation, qui lie le nombre à des grandeurs métriques (compte tenu des métriques de plus en plus complexes opérant le surcodage). Nous ne croyons pas que le Nombre ait pu trouver là les conditions d'une indépendance ou d'une autonomie, bien qu'il y ait trouvé tous les facteurs de son développement.

Le *Nombre nombrant*, c'est-à-dire l'organisation arithmétique autonome, n'implique ni un degré d'abstraction supérieur ni des quantités très grandes. Il renvoie seulement à des conditions de possibilité qui sont le nomadisme, et à des conditions d'effectuation qui sont la machine de guerre. C'est dans les armées d'Etat que se posera le problème d'un traitement des grandes quantités, en rapport avec d'autres matières, mais la machine de guerre opère avec de petites quantités qu'elle traite par nombres nombrants. En effet, ces nombres apparaissent dès qu'on distribue quelque chose dans l'espace, au lieu de partager l'espace ou de le distribuer lui-même. Le nombre devient sujet. L'indépendance du nombre par rapport à l'espace ne vient pas de l'abstraction, mais de la nature concrète de l'espace lisse, qui est occupé sans être lui-même compté. Le nombre n'est plus un moyen de compter ni de mesurer, mais de déplacer : il est lui-même ce qui se

---

propos de la cité platonicienne idéale. Les conceptions pythagoriciennes ou néoplatoniciennes du nombre enveloppent des espaces astronomiques impériaux d'un autre type que l'étendue homogène, mais maintiennent une subordination du nombre : ce pourquoi les Nombres peuvent être *idéaux*, mais non pas « nombrants » à proprement parler.

60. Dumézil insiste sur le rôle de l'élément arithmétique dans les formes les plus anciennes de la souveraineté politique. Il tend même à en faire un troisième pôle de la souveraineté ; cf. *Servius et la Fortune*, Gallimard, et *Le troisième souverain*, Maisonneuve. Toutefois, cet élément arithmétique a plutôt pour rôle d'organiser une matière, et, à ce titre, soumet la matière à l'un ou à l'autre des deux pôles principaux.

déplace dans l'espace lisse. Sans doute l'espace lisse a-t-il sa géométrie ; mais c'est, nous l'avons vu, une géométrie mineure, opératoire, du trait. Précisément, le nombre est d'autant plus indépendant de l'espace que l'espace est indépendant d'une métrique. La géométrie comme science royale a peu d'importance dans la machine de guerre (elle n'en a que dans les armées d'Etat, et pour les fortifications sédentaires, mais conduit les généraux à de sévères défaites<sup>61</sup>). Le nombre devient principe chaque fois qu'il occupe un espace lisse, et s'y déploie comme sujet, au lieu de mesurer un espace strié. Le nombre, c'est l'occupant mobile, le meuble dans l'espace lisse, par opposition à la géométrie de l'immeuble en espace strié. L'unité numérique nomade est le feu ambulante, non pas la tente, trop immobilière encore : « Le feu l'emporte sur la yourte. » Le nombre nombrant n'est plus subordonné à des déterminations métriques ou à des dimensions géométriques, il est seulement dans un rapport dynamique avec des directions géographiques : c'est un nombre directionnel, et non pas dimensionnel ou métrique. L'organisation nomade est indissolublement arithmétique et directionnelle ; partout de la quantité, dizaines, centaines, et partout de la direction, droite, gauche : le chef numérique est aussi un chef de la droite ou de la gauche<sup>62</sup>. Le nombre nombrant est rythmique, non pas harmonique. Il n'est pas de cadence ou de mesure : c'est seulement dans les armées d'Etat, et pour la discipline et la parade, qu'on marche en cadence ; mais l'organisation numérique autonome trouve son sens ailleurs, chaque fois qu'il faut établir un *ordre de déplacement* en steppe, en désert, — là où les lignages forestiers et les figures d'Etat perdent leur pertinence. « Il progressait selon le rythme brisé qui imitait les échos naturels du désert, trompant celui qui était aux aguets des bruits réguliers de l'humain. Comme tous les Fremén, il avait été élevé dans l'art de cette marche. Il y avait été conditionné à tel point qu'il n'avait plus besoin d'y penser, et que ses pieds semblaient se mouvoir d'eux-mêmes suivant des rythmes non mesurables<sup>63</sup>. » Avec la machine de guerre et dans l'existence nomade, le nombre cesse d'être nombré

61. Clausewitz insiste sur le rôle secondaire de la géométrie, en tactique et stratégie : *De la guerre*, Ed. de Minuit, pp. 225-226 (« L'élément géométrique »).

62. Cf. un des textes anciens les plus profonds qui lient le nombre et la direction dans la machine de guerre, *Les mémoires historiques de Sema-Ts'ien*, Ed. Leroux, ch. cx (sur l'organisation nomade des Hiong-nou).

63. Franck Herbert, *Les enfants de dune*, Laffont, p. 223. On se reportera aux caractères proposés par Julia Kristeva pour définir le nombre nombrant : « disposition », « répartition plurale et contingente », « infini-point », « approximation rigoureuse », etc. (*Semeiotikè*, pp. 293-297).

pour devenir Chiffre, et c'est à ce titre qu'il constitue l' « esprit de corps », et qu'il invente le secret, et les suites du secret (stratégie, espionnage, ruse, embuscade, diplomatie, etc.).

Nombre nombrant, meuble, autonome, directionnel, rythmique, chiffré : la machine de guerre est comme la conséquence nécessaire de l'organisation nomade (Moïse en fera l'expérience avec toutes ses conséquences). On a trop vite fait aujourd'hui de critiquer cette organisation numérique en y dénonçant une société militaire ou même concentrationnaire, où les hommes ne sont plus que des « numéros » déterritorialisés. Mais c'est faux. Horreur pour horreur, l'organisation numérique des hommes n'est certes pas plus cruelle que celle des lignages ou des Etats. Traiter les hommes comme des nombres n'est pas forcément pire que les traiter comme des arbres qu'on taille, ou des figures géométriques qu'on découpe et modèle. Bien plus, l'usage du nombre comme numéro, comme élément statistique, appartient au nombre nommé d'Etat, non pas au nombre nombrant. Et le monde concentrationnaire opère par lignages et par territoires, autant que par numérotage. La question n'est donc pas du bon et du mauvais, mais de la spécificité. La spécificité de l'organisation numérique vient du mode d'existence nomade et de la fonction-machine de guerre. Le nombre nombrant s'oppose à la fois aux codes lignagers et au surcodage d'Etat. La composition arithmétique va d'une part sélectionner, extraire des lignages les éléments qui entreront dans le nomadisme et la machine de guerre ; d'autre part, les diriger contre l'appareil d'Etat, opposer une machine et une existence à l'appareil d'Etat, tracer une déterritorialisation qui traverse à la fois les territorialités lignagères, et le territoire ou la déterritorialité d'Etat.

Le nombre nombrant, nomade ou de guerre, a un premier caractère : il est toujours complexe, c'est-à-dire articulé. Complexe de nombres à chaque fois. C'est même par là qu'il n'implique nullement de grandes quantités homogénéisées, comme les nombres d'Etat ou le nombre nommé, mais produit son effet d'immensité par sa fine articulation, c'est-à-dire par sa distribution d'hétérogénéité dans un espace libre. Même les armées d'Etat, au moment où elles traitent de grands nombres n'abandonnent pas ce principe (malgré la prédominance de la « base » 10). La légion romaine est un nombre articulé de nombres, de telle manière que les segments deviennent mobiles, et les figures géométriques, mouvantes, à transformation. Et le nombre complexe ou articulé ne compose pas seulement des hommes, mais nécessairement des armes, des bêtes et des véhicules. L'unité arithmétique de base est donc une unité d'agencement : par exemple, homme-cheval-arc,  $1 \times 1 \times 1$ , suivant la formule qui fit le triomphe des

Scythes ; et la formule se complique dans la mesure où certaines « armes » agencent ou articulent plusieurs hommes et bêtes, ainsi le char à deux chevaux et à deux hommes, l'un pour conduire et l'autre pour lancer,  $2 \times 1 \times 2 = 1$  ; ou bien le célèbre bouclier à deux poignées, de la réforme hoplite, qui soude des chaînes humaines. Si petite soit l'« unité », elle est articulée. Le nombre nombrant est toujours sur plusieurs bases à la fois. Encore faut-il tenir compte aussi des rapports arithmétiques extérieurs, mais contenus dans le nombre, qui expriment la proportion des combattants parmi les membres d'un lignage ou d'une tribu, le rôle des réserves et des stocks, des entretiens d'hommes, choses et bêtes. La *logistique* est l'art de ces rapports extérieurs, qui n'appartiennent pas moins à la machine de guerre que les rapports intérieurs de la *stratégie*, c'est-à-dire les compositions d'unités combattantes entre elles. Toutes deux constituent la science de l'articulation des nombres de guerre. Tout agencement comporte cet aspect stratégique et cet aspect logistique.

Mais le nombre nombrant a un second caractère plus secret. Partout la machine de guerre présente un curieux processus de réplication ou de redoublement arithmétique, comme si elle opérait sur deux séries non symétriques et non égales. *D'une part* en effet les lignages ou tribus sont organisés et remaniés numériquement ; la composition numérique se superpose aux lignages pour faire prévaloir le nouveau principe. Mais *d'autre part*, en même temps, des hommes sont extraits de chaque lignage pour former un corps numérique spécial. Comme si la nouvelle composition numérique du corps-lignage ne pouvait réussir sans la constitution d'un corps propre lui-même numérique. Nous croyons que ce n'est pas un phénomène accidentel, mais un constituant essentiel de la machine de guerre, une opération qui conditionne l'autonomie du nombre : il faut que le nombre du corps ait pour corrélat un corps du nombre, il faut que le nombre se dédouble suivant deux opérations complémentaires. Le corps social n'est pas numérisé sans que le nombre ne forme un corps spécial. Quand Gengis Khan fait sa grande composition de steppe, il organise numériquement les lignages, et les combattants de chaque lignage, soumis à des chiffres et à des chefs (dizaines et dizéniers, centaines et centeniers, milliers et chiliarques). Mais aussi il extrait de chaque lignage arithmétisé un petit nombre d'hommes qui vont constituer sa garde personnelle, c'est-à-dire une formation dynamique d'état-major, de commissaires, messagers et diplomates (« antrustions<sup>64</sup> »). L'un ne va

64. Vladimirtsov, *Le régime social des Mongols*, Maisonneuve. Le terme dont se sert Vladimirtsov, « antrustions », est emprunté au régime saxon, où le roi composait sa *compagnie*, « trust », avec des Francs.

pas sans l'autre : double déterritorialisation, dont la seconde est à une plus grande puissance. Quand Moïse fait sa grande composition de désert, où il subit nécessairement l'influence nomade plus que celle de Jahvé, il recense et organise numériquement chaque tribu ; mais il édicte aussi une loi selon laquelle les premiers-nés dans chaque tribu, à ce moment-là, appartiennent de droit à Jahvé ; et comme ces premiers-nés sont évidemment encore trop petits, leur rôle dans le Nombre sera transféré à une tribu spéciale, celle des Lévites, qui fournira le corps du Nombre ou la garde spéciale de l'arche ; et comme les Lévites sont moins nombreux que les nouveaux premiers-nés dans l'ensemble des tribus, ces premiers-nés excédentaires devront être rachetés par les tribus, sous forme d'impôt versé (ce qui nous ramène à un aspect fondamental de la logistique). La machine de guerre ne pourrait pas fonctionner sans cette double série : il faut à la fois que la composition numérique remplace l'organisation lignagère, mais aussi qu'elle conjure l'organisation territoriale d'Etat. C'est suivant cette double série que se définit le pouvoir dans la machine de guerre : le pouvoir ne dépend plus des segments et des centres, de la résonance éventuelle des centres et du surcodage des segments, mais de ces rapports intérieurs au Nombre, indépendants de la quantité. En découlent aussi les tensions ou les luttes de pouvoir : entre les tribus et les Lévites de Moïse, entre les « noyans » et les « antrustions » de Gengis. Ce n'est pas simplement une protestation des lignages qui voudraient récupérer leur ancienne autonomie, ce n'est pas non plus la préfiguration d'une lutte autour d'un appareil d'Etat : c'est la tension propre d'une machine de guerre, de son pouvoir spécial, et de la limitation particulière de la puissance du « chef ».

La composition numérique, ou le nombre nombrant, implique donc plusieurs opérations : arithmétisation d'ensembles de départ (les lignages) ; réunion des sous-ensembles extraits (constitution de dizaines, centaines, etc.) ; formation par substitution d'un autre ensemble en correspondance avec l'ensemble réuni (le corps spécial). Or c'est cette dernière opération qui implique le plus de variété et d'originalité de l'existence nomade. Au point qu'on retrouve le problème même dans les armées d'Etat, quand la machine de guerre est appropriée par l'Etat. En effet, si l'arithmétisation du corps social a pour corrélat la formation d'un corps spécial distinct, lui-même arithmétique, on peut composer ce corps spécial de plusieurs façons : 1) avec un lignage ou une tribu privilégiés, dont la dominance prend dès lors un nouveau sens (cas Moïse, avec les Lévites) ; 2) avec des représentants de chaque lignage qui, dès lors, servent aussi bien d'otages (les premiers-nés : ce serait plutôt le cas asiatique ou Gengis) ; 3) avec un



élément tout à fait différent, extérieur à la société de base, esclaves, étrangers ou d'une autre religion (c'était déjà le cas du régime saxon, où le roi composait son corps spécial avec des esclaves francs ; mais c'est surtout le cas de l'islam, au point d'inspirer une catégorie sociologique spécifique d' « esclavage militaire » : les Mamelouks d'Égypte, esclaves originaires de la steppe ou du Caucase, achetés très jeunes par le sultan, ou bien les Janissaires ottomans, issus des communautés chrétiennes<sup>65</sup>).

N'est-ce pas l'origine d'un thème important, « les nomades enleveurs d'enfants » ? On voit bien, surtout dans le dernier cas, comment le corps spécial est institué comme élément déterminant de pouvoir dans la machine de guerre. C'est que la machine de guerre et l'existence nomade ont besoin de conjurer deux choses à la fois : un retour de l'aristocratie lignagère, mais aussi une formation de fonctionnaires impériaux. Ce qui brouille tout, c'est que l'Etat lui-même a été souvent déterminé à utiliser des esclaves comme hauts fonctionnaires : nous verrons que ce n'est pas pour les mêmes raisons, et que les deux courants se sont joints dans les armées, mais à partir de deux sources distinctes. Car le pouvoir des esclaves, des étrangers, des enlevés, dans une machine de guerre d'origine nomade, est très différent des aristocraties de lignage, mais aussi des fonctionnaires et bureaucrates d'Etat. Ce sont des « commissaires », des émissaires, des diplomates, des espions, des stratèges et des logisticiens, parfois des forgerons. Ils ne s'expliquent pas par « le caprice du sultan ». C'est au contraire le caprice possible du chef de guerre qui s'explique par l'existence et la nécessité objectives de ce corps numérique spécial, de ce Chiffre qui ne vaut que par un *nomos*. Il y a à la fois une déterritorialisation et un devenir qui appartiennent à la machine de guerre comme telle : le corps spécial, et notamment l'esclave-infidèle-étranger, c'est celui qui *devient* soldat et croyant, tout en restant déterritorialisé par rapport aux lignages et par rapport à l'Etat. Il doit être né infidèle pour devenir croyant, il doit être né esclave pour devenir soldat. Il y faut des écoles ou institutions particulières : c'est une invention propre à la machine de guerre, que les Etats ne cesseront pas d'utiliser, d'adapter à leurs fins, au point de la rendre méconnaissable, ou bien de la restituer sous une forme bureaucratique d'état-major, ou sous une forme technocratique de corps très spéciaux,

65. Un cas particulièrement intéressant serait celui d'un corps spécial de forgerons chez les Touareg, les *Enaden* (les « Autres ») ; ces Enaden seraient à l'origine ou bien des esclaves soudanais, ou bien des colons juifs du Sahara, ou bien des descendants de guerriers de saint Louis. Cf. René Pottier, « Les artisans sahariens du métal chez les Touareg », in *Métaux et civilisations*, 1945-1946.

ou dans les « esprits de corps » qui servent l'Etat autant qu'ils lui résistent, ou chez les commissaires qui doublent l'Etat autant qu'ils le servent.

C'est vrai que les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie. Et la défaite des nomades a été telle, tellement complète, que l'histoire n'a fait qu'un avec le triomphe des Etats. On a assisté alors à une critique généralisée qui destituait les nomades de toute innovation, technologique ou métallurgique, politique, métaphysique. Bourgeois ou soviétiques (Grousset ou Vladimirtsov), les historiens considèrent les nomades comme une pauvre humanité qui ne comprend rien, ni les techniques auxquelles elle resterait indifférente, ni l'agriculture, ni les villes et les Etats qu'elle détruit ou conquiert. On voit mal cependant comment les nomades auraient triomphé dans la guerre s'ils n'avaient pas eu une forte métallurgie : l'idée que le nomade reçoit ses armes techniques, et ses conseils politiques, de transfuges d'un Etat impérial, est quand même invraisemblable. On voit mal comment les nomades auraient tenté de détruire les villes et les Etats, sauf au nom d'une organisation nomade et d'une machine de guerre qui ne se définissent pas par ignorance, mais par leurs caractères positifs, leur espace spécifique, leur composition propre qui rompait avec les lignages et conjurait la forme-Etat. L'histoire n'a pas cessé de destituer les nomades. On a tenté d'appliquer à la machine de guerre une catégorie proprement militaire (celle de « démocratie militaire »), et au nomadisme une catégorie proprement sédentaire (celle de « féodalité »). Mais ces deux hypothèses présupposent un principe territorial : soit qu'un Etat impérial s'approprie la machine de guerre en distribuant des terres de fonction à des guerriers (*cleroi* et faux fiefs), soit que la propriété devenue privée pose elle-même des rapports de dépendance entre propriétaires qui constituent l'armée (vrais fiefs et vasselage<sup>66</sup>). Dans les deux cas, le nombre est subordonné à une organisation fiscale « immobilière », aussi bien pour constituer les terres concédables ou cédées que pour fixer les redevances dues par les bénéficiaires eux-mêmes. Et sans doute,

66. La féodalité n'est pas moins un système militaire que la démocratie dite militaire ; mais les deux systèmes supposent bien une armée intégrée à un appareil d'Etat quelconque (ainsi, pour la féodalité, la réforme foncière carolingienne). C'est Vladimirtsov qui développe une interprétation féodale des nomades de steppe, tandis que Gryaznov (*Sibérie du Sud*, Nagel) penche pour la démocratie militaire. Mais un des arguments principaux de Vladimirtsov, c'est que l'organisation des nomades se féodalise précisément dans la mesure où elle se décompose, ou s'intègre dans les empires qu'elle conquiert. Et il remarque lui-même que les Mongols, au début, *n'organisent pas* en fiefs, vrais ou faux, les terres sédentaires dont ils s'emparent.

l'organisation nomade et la machine de guerre recourent ces problèmes, à la fois au niveau de la terre et de la fiscalité, où les guerriers nomades sont, quoiqu'on dise, de grands innovateurs. Mais, justement, ils inventent une territorialité et une fiscalité « mobilières », qui témoignent de l'autonomie d'un principe numérique : il peut y avoir confusion ou combinaison entre les systèmes, mais le propre du système nomade reste de subordonner la terre aux nombres qui s'y déplacent et s'y déploient, et l'impôt aux rapports intérieurs à ces nombres (par exemple, déjà chez Moïse, l'impôt intervient dans le rapport entre les corps numériques et le corps spécial du nombre). Bref, la démocratie militaire et la féodalité, loin d'expliquer la composition numérique nomade, témoignent plutôt de ce qui peut en rester dans des régimes sédentaires.

*Proposition VII : L'existence nomade a pour « affects » les armes d'une machine de guerre.*

On peut toujours distinguer les armes et les outils d'après leur usage (détruire des hommes ou produire des biens). Mais si cette distinction extrinsèque explique certaines adaptations secondaires d'un objet technique, elle n'empêche pas une convertibilité générale entre les deux groupes, au point qu'il semble très difficile de proposer une différence intrinsèque des armes et des outils. Les types de percussion, tels que Leroi-Gourhan les a définis, se trouvent des deux côtés. « Il est probable que, pendant plusieurs âges consécutifs, les instruments agricoles et les armes de guerre sont restés identiques <sup>67</sup>. » On a pu parler d'un « éco-système », qui ne se situe pas seulement à l'origine, et où les outils de travail et les armes de guerre échangent leurs déterminations : il semble que le même *phylum machinique* traverse les uns et les autres. Et pourtant, nous avons le sentiment qu'il y a bien des différences intérieures, même si elles ne sont pas intrinsèques, c'est-à-dire logiques ou conceptuelles, et même si elles restent approximatives. En première approximation, les armes ont un rapport privilégié avec la projection. Tout ce qui lance ou est lancé est d'abord une arme, et le propulseur en est le moment essentiel. L'arme est balistique ; la notion même de « problème » se rapporte à la machine de guerre. Plus un outil comporte de mécanismes de projection, plus il agit lui-même comme une arme, potentielle ou simplement métaphorique. Et encore les outils ne cessent de compenser les mécanismes pro-

67. J. F. Fuller, *L'influence de l'armement sur l'histoire*, Payot, p. 23.

jectifs qu'ils comportent, ou les adaptent à d'autres fins. Il est vrai que les armes de jet, à strictement parler, projetées ou projetantes, ne sont qu'une espèce parmi d'autres ; mais même les armes de main exigent un autre usage de la main et du bras que les outils, un usage projectif dont témoignent les arts martiaux. L'outil au contraire serait beaucoup plus introceptif, introjectif : il prépare une matière à distance pour l'amener à un état d'équilibre ou l'approprier à une forme d'intériorité. L'action à distance existe dans les deux cas, mais dans un cas, centrifuge, et dans l'autre, centripète. On dirait aussi bien que l'outil se trouve devant des résistances, à vaincre ou à utiliser, tandis que l'armé se trouve devant des ripostes, à éviter ou à inventer (la riposte est même le facteur inventif et précipitant de la machine de guerre, pour autant qu'elle ne se réduit pas seulement à une surenchère quantitative, ni à une parade défensive).

En second lieu, les armes et les outils n'ont pas « tendantiellement » (approximativement) le même rapport avec le mouvement, avec la vitesse. C'est encore un apport essentiel de Paul Virilio d'avoir insisté sur cette complémentarité arme-vitesse : l'arme invente la vitesse, ou la découverte de la vitesse invente l'arme (d'où le caractère projectif des armes). La machine de guerre dégage un vecteur propre de vitesse, au point qu'il lui faut un nom spécial, qui n'est pas seulement pouvoir de destruction, mais « dromocratie » (= *nomos*). Entre autres avantages, cette idée énonce un nouveau mode de distinction entre la chasse et la guerre. Car non seulement il est certain que la guerre ne dérive pas de la chasse, mais la chasse ne promeut pas elle-même des armes : ou bien elle évolue dans la sphère d'indistinction et de convertibilité armes-outils, ou bien elle utilise à son profit des armes déjà distinguées, déjà constituées. Comme dit Virilio, la guerre n'apparaît nullement lorsque l'homme applique à l'homme le rapport de *chasseur* qu'il avait avec l'animal, mais au contraire lorsqu'il capte la force de l'animal *chassé* pour entrer avec l'homme dans un tout autre rapport qui est celui de la guerre (ennemi et non plus proie). Il n'est donc pas étonnant que la machine de guerre soit l'invention des nomades éleveurs : l'élevage et le dressage ne se confondent ni avec la chasse primitive, ni avec la domestication sédentaire, mais sont précisément la découverte d'un système projecteur et projectile. Au lieu d'opérer par une violence à chaque coup, ou bien de constituer une violence « une fois pour toutes », la machine de guerre, avec l'élevage et le dressage, instaure toute une économie de la violence, c'est-à-dire un moyen de rendre celle-ci durable et même illimitée. « L'effusion de sang, la mise à mort immédiate sont contraires à l'usage illimité de la violence, c'est-à-dire de son

économique. (...) *L'économie de la violence n'est pas celle du chasseur dans l'éleveur, mais celle de l'animal chassé.* Dans la monture, on conserve l'énergie cinétique, la vitesse du cheval et non plus les protéines, (le moteur et non plus la chair). (...) Alors que, dans la chasse, le chasseur visait à stopper le mouvement de l'animalité sauvage par un abattage systématique, l'éleveur [se met à] le conserver, et grâce au dressage, le chevaucheur s'associe à ce mouvement en l'orientant et en provoquant son accélération. » Le moteur technologique développera cette tendance, mais « la monture est le premier projecteur du guerrier, son premier système d'armes<sup>68</sup> ». D'où le devenir-animal dans la machine de guerre. Est-ce dire que la machine de guerre n'existe pas avant la monture et la cavalerie ? Ce n'est pas la question. La question, c'est que la machine de guerre implique le dégagement d'un vecteur Vitesse, devenu variable libre ou indépendante, ce qui ne se produit pas dans la chasse, où la vitesse renvoie d'abord à l'animal chassé. Il se peut que ce vecteur de course soit dégagé dans une infanterie sans recourir à la monture ; bien plus, il se peut qu'il y ait monture, mais comme moyen de transport ou même de portage n'intervenant pas dans le vecteur libre. Pourtant, de toute manière, le guerrier emprunte à l'animal l'idée d'un moteur plus que le modèle d'une proie. Il ne généralise pas l'idée de proie en l'appliquant à l'ennemi, il abstrait l'idée de moteur en se l'appliquant à lui-même.

Deux objections surgissent immédiatement. D'après la première, la machine de guerre comporte autant de pesanteur et de gravité que de vitesse (la distinction du lourd et du léger, la dissymétrie de la défense et de l'attaque, l'opposition du repos et de la tension). Mais il serait facile de montrer comment les phénomènes de « temporisation », ou même d'immobilité et de catatonie, si importants dans les guerres, renvoient dans certains cas à une composante de pure vitesse. Et, dans les autres cas, ils renvoient aux conditions sous lesquelles les appareils d'Etat s'approprient la machine de guerre, notamment en aménageant

68. Virilio, « Métempsychose du passager », *Traverses* n° 8. Toutefois, Virilio assigne un passage indirect de la chasse à la guerre : lorsque la femme sert d'animal « de portage ou de bât », ce qui permettrait aux chasseurs d'entrer déjà dans un rapport de « duel homosexuel » qui dépasse la chasse. Mais il semble que Virilio lui-même nous convie à distinguer la *vitesse*, comme projecteur et projectile, et le *déplacement*, comme transport et portage. La machine de guerre se définit du premier point de vue, tandis que le second renvoie à la sphère commune. Le cheval, par exemple, n'appartient pas à la machine de guerre tant qu'il sert seulement à transporter des hommes qui mettent pied à terre pour combattre. La machine de guerre se définit par l'action, non par le transport, même si le transport réagit sur l'action.

un espace strié où les forces adverses peuvent s'équilibrer. Il arrive que la vitesse s'abstraie dans la propriété d'un projectile, balle ou obus, qui condamne à l'immobilité l'arme elle-même et le soldat (ainsi l'immobilité dans la guerre de 1914). Mais un équilibre de forces est un phénomène de résistance, tandis que la riposte implique une précipitation ou un changement de vitesse qui rompent l'équilibre : c'est le tank qui regroupera l'ensemble des opérations sur le vecteur-vitesse, et redonnera un espace lisse au mouvement en déterrants les hommes et les armes<sup>69</sup>.

L'objection inverse est plus complexe : c'est que la vitesse semble bien faire partie de l'outil non moins que de l'arme, et n'est nullement le propre de la machine de guerre. L'histoire du moteur n'est pas seulement militaire. Mais peut-être a-t-on trop tendance à considérer des quantités de mouvement, au lieu de chercher les modèles qualitatifs. Les deux modèles moteurs idéaux seraient celui du travail et celui de l'*action libre*. Le travail est une cause motrice qui se heurte à des résistances, opère sur l'extérieur, se consume ou se dépense dans son effet, et qui doit être renouvelée d'un instant à l'autre. L'action libre aussi est une cause motrice, mais qui n'a pas de résistance à vaincre, n'opère que sur le corps mobile en lui-même, ne se consume pas dans son effet et se continue entre deux instants. Quelle qu'en soit la mesure ou le degré, la vitesse est relative dans le premier cas, absolue dans le second (idée d'un *perpetuum mobile*). Ce qui compte dans le travail, c'est le point d'application d'une force résultante exercée par la pesanteur sur un corps considéré comme « un » (gravité), et c'est le déplacement relatif de ce point d'application. Dans l'action libre, c'est la manière dont les éléments du corps s'échappent de la gravitation pour occuper absolument un espace non ponctué. Les armes et leur maniement semblent se rapporter à un modèle d'action libre, autant que les outils à un modèle de travail. Le déplacement linéaire, d'un point à un autre, constitue le mouvement relatif de l'outil, mais l'occu-

---

69. J. F. Fuller (*L'influence de l'armement sur l'histoire*, pp. 155 sq.) montre comment la guerre de 1914 fut d'abord conçue comme une guerre offensive et de mouvement, fondée sur l'artillerie. Mais celle-ci se retourna contre elle-même, et imposa l'immobilité. Re-mobiliser la guerre ne pouvait se faire en multipliant les canons, puisque les trous d'obus rendaient le terrain d'autant plus impraticable. La solution, à laquelle les Anglais et notamment le général Fuller participèrent de manière déterminante, ce fut le tank : « vaisseau terrestre », le tank reconstituait sur terre une sorte d'espace maritime ou lisse, et « faisait entrer la tactique navale dans la guerre terrestre ». En règle générale, la riposte ne va jamais du même au même : c'est le tank qui riposte à l'artillerie, c'est l'hélicoptère à missiles qui riposte au tank, etc. D'où un facteur d'innovation dans la machine de guerre, très différent de l'innovation dans la machine de travail.

pation tourbillonnaire d'un espace le mouvement absolu de l'arme. Comme si l'arme était mouvante, auto-mouvante, tandis que l'outil est mû. Ce lien des outils avec le travail n'est nullement évident, tant que le travail ne reçoit pas la définition motrice ou réelle qu'on vient de lui donner. Ce n'est pas l'outil qui définit le travail, c'est l'inverse. L'outil suppose le travail. Reste que les armes, elles aussi, impliquent de toute évidence un renouvellement de la cause, une dépense ou même une disparition dans l'effet, un affrontement à des résistances extérieures, un déplacement de la force, etc. Il serait vain de prêter aux armes une puissance magique qui s'opposerait à la contrainte des outils : armes et outils sont soumis aux mêmes lois qui définissent précisément la sphère commune. Mais le principe de toute technologie est de montrer qu'un élément technique reste abstrait, tout à fait indéterminé, tant qu'on ne le rapporte pas à un *agencement* qu'il suppose. Ce qui est premier par rapport à l'élément technique, c'est la machine : non pas la machine technique qui est elle-même un ensemble d'éléments, mais la machine sociale ou collective, l'agencement machinique qui va déterminer ce qui est élément technique à tel moment, quels en sont l'usage, l'extension, la compréhension..., etc.

C'est par l'intermédiaire des agencements que le *phylum* sélectionne, qualifie et même invente les éléments techniques. Si bien que l'on ne peut pas parler d'armes ou d'outils avant d'avoir défini les agencements constituants qu'ils supposent et dans lesquels ils entrent. C'est en ce sens que nous disions que les armes et les outils ne se distinguent pas seulement de manière extrinsèque, et pourtant n'ont pas de caractères distinctifs intrinsèques. Ils ont des caractères internes (et non pas intrinsèques) qui renvoient aux agencements respectifs dans lesquels ils sont pris. Ce qui effectue un modèle d'action libre, ce ne sont donc pas les armes en elles-mêmes et dans leur être physique, c'est l'agencement « machine de guerre » comme cause formelle des armes. Et, de l'autre côté, ce qui effectue le modèle du travail, ce ne sont pas les outils, mais l'agencement « machine de travail » comme cause formelle des outils. Quand nous disons que l'arme est inséparable d'un vecteur-vitesse, tandis que l'outil reste lié à des conditions de gravité, nous prétendons seulement indiquer une différence entre deux types d'agencement, même si l'outil dans l'agencement qui lui est propre est abstraitement plus « rapide », et l'arme abstraitement plus « grave ». L'outil est essentiellement lié à une genèse, à un déplacement et à une dépense de la force, qui trouvent leurs lois dans le travail, tandis que l'arme concerne seulement l'exercice ou la manifestation de la force dans l'espace et dans le temps, conformément à l'action libre. L'arme ne sur-

git pas du ciel, et suppose évidemment production, déplacement, dépense et résistance. Mais cet aspect renvoie à la sphère commune de l'arme et de l'outil, et ne concerne pas encore la spécificité de l'arme, qui apparaît seulement quand la force est considérée pour elle-même, quand elle n'est plus rapportée qu'au nombre, au mouvement, à l'espace et au temps, ou *quand la vitesse s'ajoute au déplacement*<sup>70</sup>. Concrètement, une arme en tant que telle n'est pas rapportée au modèle Travail, mais au modèle Action libre, les conditions du travail étant supposées remplies d'ailleurs. Bref, du point de vue de la force, l'outil est lié à un système gravité-déplacement, poids-hauteur. L'arme, à un système vitesse-*perpetuum mobile* (c'est en ce sens qu'on peut dire que la vitesse est en elle-même un « système d'armes »).

Le primat très général de l'agencement machinique et collectif sur l'élément technique vaut partout, pour les outils comme pour les armes. Les armes et les outils sont des conséquences, rien que des conséquences. On a souvent remarqué qu'une arme n'était rien indépendamment de l'organisation de combat dans laquelle elle est prise. Par exemple, les armes « hoplitiques » n'existent que par la phalange comme mutation de la machine de guerre : la seule arme nouvelle à ce moment, le bouclier à deux poignées, est créée par cet agencement ; quant aux autres armes, elles pré-existaient, mais prises dans d'autres combinaisons où elles n'avaient pas la même fonction, pas la même nature<sup>71</sup>. Partout c'est l'agencement qui constitue le système d'armes. La lance et l'épée n'ont existé dès l'âge du bronze que par un agencement homme-cheval, qui allonge le poignard et l'épieu, et qui disqualifie les premières armes d'infanterie, marteau et hache. L'étrier impose à son tour une nouvelle figure de l'agencement homme-cheval, entraînant un nouveau type de lance et de nouvelles armes ; et encore cet ensemble homme-cheval-étrier varie, et n'a pas les mêmes effets, suivant qu'il est pris dans les conditions générales du nomadisme, ou repris plus tard dans les conditions sédentaires de la féodalité. Or la situation est exactement la même pour l'outil : là aussi, tout dépend d'une organisation de travail, et d'agencements variables entre homme, animal et chose. Ainsi la charrue n'existe comme outil spécifique que dans un ensemble où les

70. Sur cette distinction générale des deux modèles, « travail-action libre », « force qui se consume-force qui se conserve », « effet réel-effet formel », etc., cf. l'exposé de Martial Guérault, *Dynamique et métaphysique leibniziennes*, Les Belles Lettres, pp. 55, 119 sq., 222-224.

71. Marcel Detienne, « La phalange, problèmes et controverses », in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Mouton : « Le technique est en quelque sorte intérieur au social et au mental », p. 134.



« champs ouverts allongés » dominant, où le cheval tend à remplacer le bœuf en tant qu'animal de trait, où la terre commence à subir un assollement triennal, et où l'économie devient communale. Auparavant, la charrue peut bien exister, mais dans la marge d'autres agencements qui n'en dégagent pas la spécificité, qui laissent inexploité son caractère différentiel avec l'araire<sup>72</sup>.

Les agencements sont passionnels, ce sont des compositions de désir. Le désir n'a rien à voir avec une détermination naturelle ou spontanée, il n'y a de désir qu'agencant, agencé, machiné. La rationalité, le rendement d'un agencement n'existent pas sans les passions qu'il met en jeu, les désirs qui le constituent autant qu'il les constitue. Détienna a montré comment la phalange grecque était inséparable de tout un renversement de valeurs, et d'une mutation passionnelle qui bouleverse les rapports du désir avec la machine de guerre. C'est un des cas où l'homme descend de cheval, et où le rapport homme-animal cède la place à un rapport entre hommes dans un agencement d'infanterie qui prépare l'avènement du soldat-paysan, du soldat citoyen : tout l'Eros de guerre change, un Eros homosexuel de groupe tend à remplacer l'Eros zoosexué du cavalier. Et sans doute, chaque fois qu'un Etat s'approprie la machine de guerre, il tend à rapprocher l'éducation du citoyen, la formation du travailleur, l'apprentissage du soldat. Mais, s'il est vrai que tout agencement est de désir, la question est de savoir si les agencements de guerre et de travail, considérés pour eux-mêmes, ne mobilisent pas d'abord des passions d'ordre différent. Les passions sont des effectuations de désir qui diffèrent d'après l'agencement : ce n'est pas la même justice, ni la même cruauté, la même pitié, etc. Le régime du travail est inséparable d'une organisation et d'un développement de la Forme, auxquels correspond une formation du sujet. C'est le régime passionnel du sentiment comme « forme du travailleur ». Le sentiment implique une évaluation de la matière et de ses résistances, un sens de la forme et de ses développements, une économie de la force et de ses déplacements, toute une gravité. Mais le régime de la machine de guerre est plutôt celui des *affects*, qui ne renvoient qu'au mobile en lui-même, à des vitesses et à des compositions de vitesse entre éléments. L'affect est la

72. Sur l'étrier, sur la charrue, cf. Lynn White junior, *Technologie médiévale et transformations sociales*, Mouton, ch. I et II. De même, dans le cas de la culture sèche du riz en Asie, on a pu montrer comment le bâton fousseur, la houe et la charrue dépendent respectivement d'agencements collectifs qui varient avec la densité de la population et le temps de la jachère. Ce qui permet à Braudel de conclure : « L'outil, dans cette explication, est conséquence, non plus cause » (*Civilisation matérielle et capitalisme*, p. 128).

décharge rapide de l'émotion, la riposte, alors que le sentiment est une émotion toujours déplacée, retardée, résistante. Les affects sont des projectiles autant que les armes, tandis que les sentiments sont introceptifs comme les outils. Il y a un rapport affectif avec l'arme, dont ne témoignent pas seulement les mythologies, mais la chanson de geste, le roman chevaleresque et courtois. Les armes sont des affects, et les affects des armes. De ce point de vue, l'immobilité la plus absolue, la pure catatonie, font partie du vecteur-vitesse, sont portés sur ce vecteur qui réunit la prétrification du geste à la précipitation du mouvement. Le chevalier dort sur sa monture, et part comme une flèche. C'est Kleist qui a le mieux composé ces brusques catatonies, évanouissements, suspens, avec les plus hautes vitesses d'une machine de guerre : alors il nous fait assister à un devenir-arme de l'élément technique, en même temps qu'à un devenir-affect de l'élément passionnel (équation de Penthésilée). Les arts martiaux ont toujours subordonné les armes à la vitesse, et d'abord à la vitesse mentale (absolue) ; mais par là c'étaient aussi les arts du suspens et de l'immobilité. L'affect parcourt ces extrêmes. Aussi les arts martiaux ne se réclament-ils pas d'un *code*, comme d'une affaire d'Etat, mais de *voies*, qui sont autant de chemins de l'affect ; sur ces voies, on apprend à se « desservir » des armes non moins qu'à s'en servir, comme si la puissance et la culture de l'affect était le vrai but de l'agencement, l'arme étant seulement moyen provisoire. Apprendre à défaire, et à se défaire, appartient à la machine de guerre : le « ne-pas-faire » du guerrier, défaire le sujet. Un mouvement de décodage traverse la machine de guerre, tandis que le surcodage soude l'outil à une organisation du travail et de l'Etat (on ne désapprend pas l'outil, on ne peut qu'en compenser l'absence). Il est vrai que les arts martiaux ne cessent pas d'invoquer le centre de gravité et les règles de son déplacement. C'est que les voies ne sont pas encore ultimes. Si loin qu'elles pénètrent, elles sont encore du domaine de l'Être, et ne font que traduire dans l'espace commun les mouvements absolus d'une autre nature, — ceux qui s'effectuent dans le Vide, non pas dans le néant, mais dans le lisse du vide où il n'y a plus de but : attaques, ripostes et chutes « à corps perdu<sup>73</sup> »...

Toujours du point de vue de l'agencement, il y a un rapport

73. Les traités d'arts martiaux rappellent que les Voies, encore soumises à la gravité, doivent se dépasser dans le vide. Le *Théâtre des marionnettes*, de Kleist, qui est sans doute un des textes les plus spontanément orientaux de la littérature occidentale, présente un mouvement semblable : le déplacement linéaire du centre de gravité est encore « mécanique », et renvoie à quelque chose de plus « mystérieux », qui concerne l'âme et ignore la pesanteur.

essentiel entre les outils et les signes. C'est que le modèle travail, qui définit l'outil, appartient à l'appareil d'Etat. On a souvent dit que l'homme des sociétés primitives ne travaillait pas à proprement parler, même si ses activités sont très contraintes et réglées ; et pas davantage l'homme de guerre comme tel (les « travaux » d'Hercule supposent la soumission à un roi). L'élément technique devient outil, quand il s'abstrait du territoire et porte sur la terre en tant qu'objet ; mais c'est en même temps que le signe cesse de s'inscrire sur le corps, et s'écrit sur une matière objective immobile. Pour qu'il y ait travail, il faut une capture de l'activité par l'appareil d'Etat, une sémiotisation de l'activité par l'écriture. D'où l'affinité d'agencement signes-outils, signes d'écriture-organisation de travail. Il en va tout autrement de l'arme, qui se trouve dans un rapport essentiel avec les bijoux. Nous ne savons plus très bien ce que sont les bijoux, tant ils ont subi d'adaptations secondaires. Mais quelque chose se réveille dans notre âme lorsqu'on nous dit que l'orfèvrerie fut l'art « barbare », ou l'art nomade par excellence, et lorsque nous voyons ces chefs-d'œuvre d'art mineur. Ces fibules, ces plaques d'or et d'argent, ces bijoux, concernent de petits objets meubles, non seulement faciles à transporter, mais qui n'appartiennent à l'objet qu'en tant qu'il bouge. Ces plaques constituent des traits d'expression de pure vitesse, sur des objets eux-mêmes mobiles et mouvants. Elles ne passent pas par un rapport forme-matière, mais motif-support, où la terre n'est plus qu'un sol, et même il n'y a plus de sol du tout, le support étant aussi mobile que le motif. Elles donnent aux couleurs la vitesse de la lumière, faisant rougeoyer l'or, et faisant de l'argent une lumière blanche. Elles appartiennent au harnais du cheval, au fourreau de l'épée, au vêtement du guerrier, à la poignée de l'arme : elles décorent même ce qui ne servira qu'une fois, la pointe d'une flèche. Quels que soient l'effort et le labeur qu'elles impliquent, elles sont d'action libre rapportée au pur mobile, et non de travail, avec ses conditions de gravité, de résistance et de dépense. Le forgeron ambulante rapporte l'orfèvrerie à l'arme et inversement. L'or et l'argent prendront beaucoup d'autres fonctions, mais ne peuvent être compris sans cet apport nomade de la machine de guerre où ce ne sont pas des matières, mais des traits d'expression qui conviennent avec les armes (toute la mythologie de la guerre non seulement subsiste dans l'argent, mais y est facteur actif). Les bijoux sont les affects qui correspondent aux armes, emportés sur le même vecteur-vitesse.

L'orfèvrerie, la joaillerie, l'ornementation, même la décoration ne forment pas une écriture, bien qu'elles aient une puissance d'abstraction qui ne lui cède en rien. Seulement, cette puissance est autrement agencée. Pour ce qui est de l'écriture, les nomades

n'ont aucun besoin de s'en faire une, et l'empruntent aux voisins impériaux sédentaires qui leur fournissent même une transcription phonétique de leurs langues<sup>74</sup>. « L'orfèvrerie est l'art barbare par excellence, les filigranes et les revêtements dorés ou argentés. (...) L'art scythe, attaché à une économie nomade et guerrière qui utilise et rejette à la fois le commerce réservé aux étrangers, s'orienta vers cet aspect luxueux et décoratif. Les barbares n'auront nulle nécessité de posséder ou créer un code précis, par exemple une picto-idéographie élémentaire, et encore moins une écriture syllabique qui serait d'ailleurs entrée en concurrence avec celles qu'utilisaient leurs voisins plus avancés. Vers le IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant J.-C., l'art scythe de la mer Noire tend ainsi vers une schématisation graphique des formes, qui en fait plus un ornement linéaire qu'une proto-écriture<sup>75</sup>. » Certes, on peut écrire sur des bijoux, des plaques de métal ou même sur des armes ; mais c'est au sens où l'on applique à ces matières une écriture préexistante. Plus troublant est le cas de *l'écriture runique*, parce qu'elle semble à l'origine exclusivement liée aux bijoux, fibules, éléments d'orfèvrerie, petits objets mobiliers. Mais précisément, dans sa première période, le runique n'a qu'une faible valeur de communication, et une fonction publique très réduite. Son caractère secret fait qu'on l'a souvent interprété comme une écriture magique. Il s'agit plutôt d'une sémiotique affective, qui comporterait surtout : 1) des signatures comme marques d'appartenance ou de fabrication ; 2) de courts messages de guerre ou d'amour. Elle formerait un « texte ornemental » plutôt que scripturaire, « une invention peu utile, à demi avortée », un substitut d'écriture. Elle ne prend valeur d'écriture que dans une seconde période, où les inscriptions monumentales apparaissent, avec la réforme danoise au IX<sup>e</sup> siècle après J.-C., en rapport avec l'Etat et le travail<sup>76</sup>.

On peut objecter que les outils, les armes, les signes, les bijoux se retrouvent en fait partout, dans une sphère commune. Mais ce n'est pas le problème, pas plus que de chercher une origine dans chaque cas. Il s'agit d'assigner des agencements, c'est-à-dire de déterminer les *traits différentiels* sous lesquels un élément appartient formellement à tel agencement plutôt qu'à tel autre. On

74. Cf. Paul Pelliot, « Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols », *Asia Major* 1925 : les Mongols se servaient de l'écriture ouïgoure, avec alphabet syriaque (les Tibétains feront une théorie phonétique de l'écriture ouïgoure) ; les deux versions qui nous sont parvenues de « l'Histoire secrète des Mongols » sont, l'une, une traduction chinoise, l'autre, une transcription phonétique en caractères chinois.

75. Georges Charrière, *L'art barbare scythe*, Ed. du Cercle d'art, p. 185.

76. Cf. Lucien Musset, *Introduction à la runologie*, Aubier.

dirait aussi bien que l'architecture et la cuisine sont en affinité avec l'appareil d'Etat, tandis que la musique et la drogue ont des traits différentiels qui les mettent du côté d'une machine de guerre nomade<sup>77</sup>. *C'est donc une méthode différentielle qui fonde une distinction des armes et des outils*, de cinq points de vue au moins : le sens (projection-introception), le vecteur (vitesse-gravité), le modèle (action libre-travail), l'expression (bijoux-signes), la tonalité passionnelle ou désirante (affect-sentiment). Et sans doute l'appareil d'Etat tend à uniformiser les régimes, en disciplinant ses armées, en faisant du travail une unité de base, c'est-à-dire en imposant ses propres traits. Mais il n'est pas exclu que les armes et les outils entrent encore dans d'autres rapports d'alliance, s'ils sont pris dans de nouveaux agencements de métamorphose. Il arrive à l'homme de guerre de former des alliances paysannes ou ouvrières, mais surtout au travailleur, ouvrier ou paysan, de réinventer une machine de guerre. Les paysans apportèrent une importante contribution à l'histoire de l'artillerie, pendant les guerres hussites, quand Zisca arma de canons portatifs les forteresses mobiles faites de chars à bœufs. Une affinité ouvrier-soldat, arme-outil, sentiment-affect, marque le bon moment des révolutions et des guerres populaires, même fugitif. Il y a un goût schizophrénique de l'outil, qui le fait passer du travail à l'action libre, un goût schizophrénique de l'arme, qui la fait passer en moyen de paix, d'avoir la paix. A la fois une riposte et une résistance. Tout est ambigu. Mais nous ne croyons pas que les analyses de Jünger soient disqualifiées par cette ambiguïté, quand il dresse le portrait du « Rebelle », comme figure trans-historique, entraînant l'Ouvrier d'une part, le Soldat d'autre part, sur une ligne de fuite commune, où l'on dit à la fois « Je quête une arme » et « Je cherche un outil » : tracer la ligne, ou, ce qui revient au même, franchir la ligne, passer la ligne, puisque la ligne n'est tracée qu'en dépassant celle de séparation<sup>78</sup>. Sans

77. Il y a bien sûr une cuisine et une architecture dans la machine de guerre nomade, mais sous un « trait » qui les distingue de leur forme sédentaire. L'architecture nomade, par exemple l'igloo eskimo, le palais de bois hunnique, est un dérivé de la tente; son influence sur l'art sédentaire vient des coupoles et demi-coupoles, et surtout de l'instauration d'un *espace qui commence très bas*, comme dans la tente. Quant à la cuisine nomade, c'est une cuisine qui consiste littéralement à dé-jeûner (la tradition pascale est nomade). Et c'est sous ce trait qu'elle peut appartenir à une machine de guerre : par exemple, les Janissaires ont une marmite comme centre de ralliement, des grades de cuisiniers, et leur bonnet est traversé d'une cuiller de bois.

78. C'est dans le *Traité du rebelle* (Bourgeois) que Jünger s'oppose le plus nettement au national-socialisme, et développe certaines indications contenues dans *Der Arbeiter* : une conception de la « ligne » en tant que fuite active, et qui passe entre les deux figures de l'ancien Soldat

doute n'y a-t-il rien de plus démodé que l'homme de guerre : il y a longtemps qu'il s'est transformé en un tout autre personnage, le militaire. Et l'ouvrier lui-même a subi tant de mésaventures... Mais pourtant, des hommes de guerre renaissent, avec beaucoup d'ambiguïtés : ce sont tous ceux qui savent l'inutilité de la violence, mais qui sont en adjacence avec une machine de guerre à recréer, de riposte active et révolutionnaire. Des ouvriers renaissent aussi, qui ne croient pas au travail, mais en adjacence avec une machine de travail à recréer, de résistance active et de libération technologique. Ils ne ressuscitent pas de vieux mythes ou des figures archaïques, ils sont la nouvelle figure d'un agencement trans-historique (ni historique ni éternel, mais intempestif) : le guerrier nomade et l'ouvrier ambulante. Une sombre caricature les devance déjà, le mercenaire ou l'instructeur militaire mobile, et le technocrate ou analyste transhumant, C. I. A. et I. B. M. Mais une figure transhistorique doit se défendre aussi bien contre les vieux mythes que contre les défigurations préétablies, anticipatrices. « On ne revient pas en arrière pour reconquérir le mythe, on le rencontre à nouveau, quand le temps tremble jusqu'en ses bases sous l'empire de l'extrême danger. » Arts martiaux et techniques de pointe ne valent que par leur possibilité de réunir des masses ouvrières et guerrières d'un type nouveau. Ligne de fuite commune de l'arme et de l'outil : une pure possibilité, une mutation. Se forment des techniciens souterrains, aériens, sous-marins, qui appartiennent plus ou moins à l'ordre mondial, mais qui inventent et amassent involontairement des charges de savoir et d'action virtuels, utilisables par d'autres, minutieux, cependant faciles à acquérir, pour de nouveaux agencements. Entre la guérilla et l'appareil militaire, entre le travail et l'action libre, les emprunts se sont toujours faits dans les deux sens, pour une lutte d'autant plus variée.

*Problème III : Comment les nomades inventent-ils ou trouvent-ils leurs armes ?*

*Proposition VIII : la métallurgie constitue par elle-même un flux qui concourt nécessairement avec le nomadisme.*

Les peuples de la steppe sont moins connus dans leur régime politique, économique et social que dans les innovations guerrières

---

et de l'Ouvrier moderne, les entraînant toutes deux vers un autre destin, dans un autre agencement (rien ne subsiste de cet aspect dans les réflexions de Heidegger sur la notion de Ligne, pourtant dédiées à Jünger).

qu'ils apportent, du point de vue des armes offensives et défensives, du point de vue de la composition ou de la stratégie, du point de vue des éléments technologiques (selle, étrier, ferrure, harnais...). L'histoire conteste chaque fois, mais n'arrive pas à effacer les traces nomades. Ce que les nomades inventent, c'est l'agencement homme-animal-arme, homme-cheval-arc. Et à travers cet agencement de vitesse, les âges du métal sont marqués d'innovations. La hache de bronze à douille des Hyksos, l'épée de fer des Hittites ont pu être comparées à de petites bombes atomiques. On a pu faire une périodisation assez précise des armes de la steppe, montrant les alternances d'armement lourd et léger (type scythe et type sarmate), et leurs formes mixtes. Le sabre en acier fondu, souvent courbe et tronqué, arme de taille et de biais, enveloppe un autre espace dynamique que l'épée en fer forgé, d'estoc et de face : ce sont les Scythes qui l'apportent en Inde et en Perse, où les Arabes le prendront. On convient que les nomades perdent leur rôle innovateur avec les armes à feu et surtout le canon (« la poudre à canon a eu raison de leur rapidité »). Mais ce n'est pas nécessairement faute de savoir s'en servir : non seulement des armées comme la turque, dont les traditions nomades restent vives, développeront une énorme puissance de feu, un nouvel espace ; mais, de manière encore plus caractéristique, l'artillerie légère s'intégrait fort bien aux formations mobiles de chariots, aux navires pirates, etc. Si le canon marque une limite des nomades, c'est plutôt parce qu'il implique un investissement économique que seul peut faire un appareil d'Etat (même les villes commerçantes n'y suffiront pas). Reste que, pour les armes blanches, et même aussi pour le canon, on retrouve constamment un nomade à l'horizon de telle ou telle *lignée technologique*<sup>79</sup>.

Evidemment, chaque cas est controversé : par exemple, les grandes discussions sur l'étrier<sup>80</sup>. C'est qu'il est difficile en général de distinguer ce qui revient aux nomades en tant que tels, ce qu'ils reçoivent d'un empire avec lequel ils communiquent, qu'ils conquièrent ou dans lequel ils s'intègrent. Entre une armée impé-

79. Lynn White, qui n'est pourtant pas favorable au pouvoir d'innovation des nomades, établit parfois des lignées technologiques amples dont l'origine est surprenante : techniques d'air chaud et de turbines, qui viendraient de Malaisie (*Technologie médiévale et transformations sociales*, Mouton, pp. 112-113 : « Ainsi l'on peut découvrir une chaîne de stimuli techniques depuis certaines grandes figures de la science et de la technique du début des temps modernes, en passant par la fin du Moyen Age, jusqu'aux jungles de la Malaisie. Une deuxième invention malaise, le piston, a sans doute eu une influence importante sur l'étude de la pression de l'air et de ses applications »).

80. Sur la question particulièrement compliquée de l'étrier, cf. Lynn White, ch. 1.

riale et une machine de guerre nomade, il y a tant de franges, d'intermédiaires ou de combinaisons que, souvent, les choses viennent d'abord de la première. L'exemple du sabre est typique et, contrairement à l'étrier, sans incertitude : s'il est vrai que les Scythes sont les propagateurs du sabre, et l'apportent aux Hindous, aux Persans, aux Arabes, ils en ont été aussi les premières victimes, ils ont commencé par le subir ; c'est l'empire chinois des Ts'in et des Han qui l'invente, maître exclusif de l'acier fondu ou au creuset<sup>81</sup>. Raison de plus pour marquer, dans cet exemple, les difficultés que rencontrent les archéologues et les historiens modernes. Une certaine haine ou mépris contre les nomades n'épargnent pas même les archéologues. Dans le cas du sabre, où les faits parlent déjà suffisamment en faveur d'une origine impériale, le meilleur commentateur croit bon d'ajouter que les Scythes de toutes manières ne pouvaient pas l'avoir inventé, puisqu'ils étaient de pauvres nomades, et que l'acier au creuset venait nécessairement d'un milieu sédentaire. Mais pourquoi considérer, suivant la très ancienne version chinoise officielle, que des déserteurs de l'armée impériale auraient révélé le secret aux Scythes ? Et que veut dire « révéler le secret », si les Scythes n'étaient pas capables de s'en servir et n'y comprendraient rien ? Les déserteurs ont bon dos. On ne fabrique pas une bombe atomique avec un secret, on ne fabrique pas davantage un sabre si l'on n'est pas capable de le reproduire, et de l'intégrer sous d'autres conditions, de le faire passer dans d'autres agencements. La propagation, la diffusion, font pleinement partie de la ligne d'innovation ; elles en marquent un coude. Et de plus : pourquoi dire que l'acier au creuset est la propriété nécessaire de sédentaires ou d'impériaux, alors qu'il est d'abord une invention de métallurgistes ? On suppose que ces métallurgistes sont nécessairement contrôlés par un appareil d'Etat ; mais ils jouissent forcément aussi d'une certaine autonomie technologique, et d'une clandestinité sociale, qui font que, même contrôlés, ils n'appartiennent pas plus à l'Etat qu'ils ne sont eux-mêmes nomades. Il n'y a pas de déserteurs qui trahissent le secret, mais des métallurgistes qui le communiquent, et en rendent possibles l'adaptation et la propagation : un tout autre type de « trahison ». En fin de compte, ce qui rend les discussions tellement difficiles (aussi bien pour le cas controversé de l'étrier que pour le cas certain du sabre), ce ne sont pas seulement les préjugés sur les nomades, c'est l'absence d'un concept suffisamment élaboré de

81. Cf. le bel article de Mazaheri, « Le sabre contre l'épée », *Annales*, 1958. Les objections que nous proposons ci-dessous ne changent rien à l'importance de ce texte.



lignée technologique (qu'est-ce qui définit une *lignée ou continuum technologique*, et son extension variable de tel ou tel point de vue ?).

Il ne servirait à rien de dire que la métallurgie est une science parce qu'elle découvre des lois constantes, par exemple la température de fusion d'un métal en tout temps, en tous lieux. Car la métallurgie est d'abord inséparable de plusieurs lignes de variation : variation des météorites et des métaux natifs ; variation des minerais et des proportions de métal ; variation des alliages, naturels ou non ; variation des opérations effectuées sur un métal ; variation des qualités qui rendent possible telle ou telle opération, ou qui découlent de telle ou telle opération. (Par exemple, douze variétés de cuivre distinguées et recensées à Sumer, d'après les lieux d'origine, les degrés de raffinage<sup>82</sup>.) Toutes ces variables peuvent être groupées sous deux grandes rubriques : *les singularités ou heccités spatio-temporelles*, de différents ordres, et les opérations qui s'y rattachent comme processus de déformation ou de transformation ; *les qualités affectives ou traits d'expression* de différents niveaux, qui correspondent à ces singularités et opérations (dureté, poids, couleur, etc.). Revenons à l'exemple du sabre, ou plutôt de l'acier au creuset : il implique l'actualisation d'une première singularité, qui est la fonte du fer à haute température ; puis une seconde singularité, qui renvoie aux décarburations successives ; des traits d'expression leur correspondent, qui ne sont pas seulement la dureté, le tranchant, le poli, mais aussi bien les ondes ou dessins tracés par la cristallisation, résultant de la structure interne de l'acier fondu. L'épée de fer renvoie à de tout autres singularités, puisqu'elle est forgée et non pas fondue, moulée, trempée et non pas refroidie à l'air, produite à la pièce et non pas fabriquée en série ; ses traits d'expression sont nécessairement très différents, puisqu'elle perce au lieu de tailler, attaque de face au lieu de biais ; et même les dessins expressifs y sont obtenus d'une tout autre façon, par incrustation<sup>83</sup>. On pourra parler d'un *phylum*

82. Henri Limet, *Le travail du métal au pays de Sumer au temps de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur*, Les Belles Lettres, pp. 33-40.

83. Mazaheri montre bien, en ce sens, comment le sabre et l'épée renvoient à deux lignées technologiques distinctes. Notamment le *damassage*, qui ne vient pas du tout de Damas, mais du mot grec ou persan signifiant diamant, désigne le traitement de l'acier fondu qui le rend aussi dur que le diamant, et les dessins qui se produisent dans cet acier par cristallisation cémentite (« le vrai damas se faisait dans des centres qui n'avaient jamais subi la domination romaine »). Mais de l'autre côté, le *damasquinage*, qui vient de Damas, désigne seulement des incrustations sur métal (ou sur tissu), qui sont comme des dessins volontaires imitant le damassage avec de tout autres moyens.

*machinique*, ou d'une lignée technologique, chaque fois qu'on se trouvera devant *un ensemble de singularités, prolongeables par des opérations, qui convergent et les font converger sur un ou plusieurs traits d'expressions assignables*. Si les singularités ou opérations divergent, dans des matériaux différents ou dans le même, il faut distinguer deux phylums différents : ainsi justement pour l'épée de fer, issue du poignard, et le sabre d'acier, issu du couteau. Chaque phylum a ses singularités et opérations, ses qualités et traits, qui déterminent le rapport du désir avec l'élément technique (les affects « du » sabre ne sont pas les mêmes que ceux de l'épée).

Mais il est toujours possible de s'installer au niveau de singularités prolongeables d'un phylum à l'autre, et de réunir les deux. A la limite, il n'y a qu'une seule et même lignée phylogénétique, un seul et même phylum machinique, idéellement continu : le flux de matière-mouvement, flux de matière en variation continue, porteur de singularités et de traits d'expression. Ce flux opératoire et expressif est aussi bien naturel qu'artificiel : il est comme l'unité de l'homme et de la Nature. Mais, en même temps, il ne se réalise pas ici et maintenant sans se diviser, se différencier. On appellera *agencement* tout ensemble de singularités et de traits prélevés sur le flux — sélectionnés, organisés, stratifiés — de manière à converger (consistance) artificiellement et naturellement : un agencement, en ce sens, est une véritable invention. Les agencements peuvent se grouper en ensembles très vastes qui constituent des « cultures », ou même des « âges » ; ils n'en différencient pas moins le phylum ou le flux, le divisent en autant de phylums divers, de tel ordre, à tel niveau, et introduisent les discontinuités sélectives dans la continuité idéale de la matière-mouvement. A la fois les agencements découpent le phylum en lignées différenciées distinctes, et le phylum machinique les traverse tous, quitte l'un pour repartir dans un autre, ou les fait coexister. Telle singularité enfouie dans les flancs du phylum, par exemple la chimie du carbone, va être amenée à la surface par tel agencement qui la sélectionne, l'organise, l'invente, et par lequel, alors, tout ou partie du phylum passe, en tel lieu à tel moment. On distinguera en tous cas beaucoup de lignes très différentes : les unes, phylogénétiques, passent à longue distance par des agencements d'âges et de cultures divers (de la sarbacane au canon ? du moulin à prières à l'hélice ? de la marmite au moteur ?) ; d'autres, ontogénétiques, sont intérieures à un agencement, et en relient les divers éléments, ou bien font passer un élément, souvent avec un temps de retard, dans un autre agencement de nature différente, mais de même culture ou de même âge (par exemple, le fer à cheval qui se répand dans les

agencements agricoles). Il faut donc tenir compte de l'action sélective des agencements sur le phylum, et de la réaction évolutive du phylum, en tant que fil souterrain qui passe d'un agencement à l'autre, ou sort d'un agencement, l'entraîne et l'ouvre. *Elan vital* ? Leroi-Gourhan est allé le plus loin dans un vitalisme technologique qui modèle l'évolution technique sur l'évolution biologique en général : une *Tendance universelle*, chargée de toutes les singularités et traits d'expression, traverse des milieux intérieurs et techniques qui la réfractent ou la différencient, d'après les singularités et traits retenus, sélectionnés, réunis, rendus convergents, inventés par chacun<sup>84</sup>. Il y a bien un phylum machinique en variation qui crée les agencements techniques, tandis que les agencements inventent les phylums variables. Une lignée technologique change beaucoup, suivant qu'on la trace sur le phylum ou qu'on l'inscrit dans les agencements ; mais les deux sont inséparables.

Donc, comment définir cette matière-mouvement, cette matière-énergie, cette matière-flux, cette matière en variation, qui entre dans les agencements, et qui en sort ? C'est une matière déstratifiée, déterritorialisée. Il nous semble que Husserl a fait faire à la pensée un pas décisif lorsqu'il a découvert une région d'essences *matérielles et vagues*, c'est-à-dire vagabondes, anexactes et pourtant rigoureuses, en les distinguant des essences fixes, métriques et formelles. Nous avons vu que ces essences vagues ne se distinguent pas moins des choses formées que des essences formelles. Elles constituent des ensembles flous. Elles dégagent une *corporéité* (matérialité) qui ne se confond ni avec l'essentialité formelle intelligible, ni avec la choséité sensible, formée et perçue. Cette corporéité a deux caractères : d'une part elle est inséparable de passages à la limite comme changements d'état, de processus de déformation ou de transformation opérant dans un espace-temps lui-même anexact, agissant à la manière d'événements (ablation, adjonction, projection...) ; d'autre part, elle est inséparable de qualités expressives ou intensives, susceptibles de plus et de moins, produites à la façon d'affects variables (résistance, dureté, poids, couleur...). Il y a donc un couplage ambulante *événements-affects* qui constitue l'essence corporelle vague, et qui se distingue du lien sédentaire « essence fixe-propriétés qui en découlent dans la chose », « essence formelle-chose formée ». Et sans doute Husserl avait-il tendance à faire de l'essence vague

84. Leroi-Gourhan, *Milieu et techniques*, Albin Michel, pp. 356 sq. Gilbert Simondon a repris, sur des séries courtes, la question des « origines absolues d'une lignée technique », ou de la création d'une « essence technique » : *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, pp. 41 sq.

une sorte d'intermédiaire entre l'essence et le sensible, entre la chose et le concept, un peu comme le schème kantien. Le rond n'est-il pas une essence vague ou schématique, intermédiaire entre les choses arrondies sensibles et l'essence conceptuelle du cercle ? En effet, le rond n'existe que comme affect-seuil (ni plat ni pointu) et comme processus-limite (arrondir), à travers des choses sensibles et des agents techniques, meule, tour, roue, rouet, douille... Mais il n'est donc « intermédiaire » que dans la mesure où l'intermédiaire est autonome, s'étend d'abord *lui-même* entre les choses, et entre les pensées, pour instaurer un tout nouveau rapport entre les pensées et les choses, une *vague* identité des deux.

Certaines distinctions proposées par Simondon peuvent être rapprochées de celles de Husserl. Car Simondon dénonce l'insuffisance technologique du modèle matière-forme, en tant qu'il suppose une forme fixe et une matière considérée comme homogène. C'est l'idée de loi qui assure une cohérence à ce modèle, puisque ce sont les lois qui soumettent la matière à telle ou telle forme, et inversement qui réalisent dans la matière telle propriété essentielle déduite de la forme. Mais Simondon montre que le modèle *hylémorphique* laisse de côté beaucoup de choses, actives et affectives. D'une part, à la matière formée ou formable, il faut ajouter toute une matérialité énergétique en mouvement, porteuse de *singularités* ou de *heccétés*, qui sont déjà comme des formes implicites, topologiques plutôt que géométriques, et qui se combinent avec des processus de déformation : par exemple, les ondulations et torsions variables des fibres de bois, sur lesquelles se rythme l'opération de refente à coins. D'autre part, aux propriétés essentielles qui découlent dans la matière de l'essence formelle, il faut ajouter des *affects variables intensifs*, et qui tantôt résultent de l'opération, tantôt au contraire la rendent possible : par exemple, un bois plus ou moins poreux, plus ou moins élastique et résistant. De toute manière, il s'agit de suivre le bois, et de suivre sur le bois, en connectant des opérations et une matérialité, au lieu d'imposer une forme à une matière : on s'adresse moins à une matière soumise à des lois, qu'à une matérialité qui possède un *nomos*. On s'adresse moins à une forme capable d'imposer des propriétés à la matière qu'à des traits matériels d'expression qui constituent des affects. Bien sûr, il est toujours possible de « traduire » dans un modèle ce qui échappe à ce modèle : ainsi, on peut rapporter la puissance de variation de la matérialité à des lois qui adaptent une forme fixe et une matière constante. Mais ce ne sera pas sans une distorsion qui consiste à arracher les variables à leur état de variation continue, pour en extraire des points fixes et des relations constantes. On fait donc

basculer les variables, on change même la nature des équations, qui cessent d'être immanentes à la matière-mouvement (inéquations, adéquations). La question n'est pas de savoir si une telle traduction est conceptuellement légitime, car elle l'est, mais seulement de savoir quelle intuition on y perd. Bref, ce que Simondon reproche au modèle hylémorphique, c'est de considérer la forme et la matière comme deux termes définis chacun de son côté, comme les extrémités de deux demi-chaînes dont on ne voit plus comment elles se connectent, comme un simple rapport de moulage sous lequel on ne peut plus saisir la modulation continue perpétuellement variable<sup>85</sup>. La critique du schéma hylémorphique se fonde sur « l'existence, entre forme et matière, d'une zone de dimension moyenne et intermédiaire », énergétique, moléculaire, — tout un espace propre qui déploie sa matérialité à travers la matière, tout un nombre propre qui pousse ses traits à travers la forme...

Nous retombons toujours sur cette définition : le *phylum machinique*, c'est la matérialité, naturelle ou artificielle, et les deux à la fois, la matière en mouvement, en flux, en variation, en tant que porteuse de singularités et de traits d'expression. Des conséquences évidentes en découlent : c'est que cette matière-flux ne peut être que *suivie*. Sans doute cette opération qui consiste à suivre peut-elle se faire sur place : un artisan qui rabote suit le bois, et les fibres du bois, sans changer de lieu. Mais cette manière de suivre n'est qu'une séquence particulière d'un processus plus général. Car l'artisan est bien forcé de suivre aussi d'une autre manière, c'est-à-dire d'aller chercher le bois où il est, et le bois qui a les fibres qu'il faut. Ou, sinon, de le faire venir : c'est seulement parce que le commerçant se charge d'une partie du trajet en sens inverse que l'artisan peut s'épargner de faire lui-même le trajet. Mais l'artisan n'est complet que s'il est aussi prospecteur ; et l'organisation qui sépare le prospecteur, le commerçant et l'artisan, mutile déjà l'artisan pour en faire un « travailleur ». On définira donc l'artisan comme celui qui est déterminé à suivre un flux de matière, un *phylum machinique*. C'est *l'itinérant, l'ambulant*. Suivre le flux de matière, c'est itinérer, c'est ambuler. C'est l'intuition en acte. Certes, il y a des itinérances secondes où ce n'est plus un flux de matière qu'on prospecte et qu'on suit, mais par exemple un marché. Toutefois,

85. Sur le rapport moule-modulation, et la façon dont le moulage cache ou contracte une opération de modulation essentielle à la matière-mouvement, cf. Simondon, pp. 28-50 (« moduler est mouler de manière continue et perpétuellement variable », p. 42). Simondon montre bien que le schéma hylémorphique ne doit pas son pouvoir à l'opération technologique, mais au modèle social du *travail* qui se subordonne celle-ci (pp. 47-50).

c'est toujours un flux qu'on suit, bien que ce flux ne soit plus celui de la matière. Et, surtout, il y a des itinérances secondaires : cette fois, ce sont celles qui découlent d'une autre « condition », même si elles en découlent nécessairement. Par exemple, un *transhumant*, soit agriculteur, soit éleveur, change de terre suivant l'appauvrissement de celle-ci ou suivant les saisons ; mais il ne suit un flux terrien que secondairement, puisqu'il opère d'abord une rotation destinée dès le départ à le faire revenir au point qu'il a quitté, quand la forêt se sera reconstituée, la terre reposée, la saison modifiée. Le transhumant ne suit pas un flux, il trace un circuit, et ne suit d'un flux que ce qui passe dans le circuit, même de plus en plus large. Le transhumant n'est donc itinérant que par voie de conséquence, ou ne le devient que quand tout son circuit de terres ou de pâturages est épuisé, et quand la rotation est tellement élargie que les flux échappent au circuit. Le commerçant même est un transhumant, dans la mesure où les flux marchands sont subordonnés à la rotation d'un point de départ et d'un point d'arrivée (aller chercher-faire venir, importer-exporter, acheter-vendre). Quelles que soient les implications réciproques, il y a de grandes différences entre un flux et un circuit. Le *migrant*, nous l'avons vu, est encore autre chose. Et le *nomade* ne se définit pas d'abord comme *itinérant* ni comme *transhumant*, ni comme *migrant* bien qu'il le soit par voie de conséquence. La détermination primaire du nomade, en effet, c'est qu'il occupe et tient un espace lisse : c'est sous cet aspect qu'il est déterminé comme nomade (essence). Il ne sera pour son compte transhumant, et itinérant, qu'en vertu des exigences imposées par les espaces lisses. Bref, quels que soient les mélanges de fait entre nomadisme, itinérance et transhumance, le concept primaire n'est pas le même dans les trois cas (espace lisse, matière-flux, rotation). Or c'est seulement à partir du concept distinct qu'on peut juger du mélange, quand il se produit, et de la forme sous laquelle il se produit, et de l'ordre dans lequel il se produit.

Mais, dans ce qui précède, nous nous sommes détournés de la question : pourquoi la *phylum machinique*, le flux de matière, serait-il essentiellement métallique ou métallurgique ? Là encore, c'est seulement le concept distinct qui peut donner une réponse, en montrant qu'il y a un rapport spécial primaire entre l'itinérance et la métallurgie (déterritorialisation). Pourtant, les exemples que nous invoquons, d'après Husserl et Simondon, concernaient le bois ou l'argile autant que les métaux ; et, bien plus, n'y a-t-il pas des flux d'herbe, d'eau, de troupeaux qui forment autant de phylums ou de matières en mouvement ? Il est plus facile maintenant de répondre à ces questions. Car tout se passe

comme si le métal et la métallurgie imposaient et élevaient à la conscience quelque chose qui n'est que caché ou enfoui dans les autres matières et opérations. C'est que, ailleurs, chaque opération se fait entre deux seuils, dont l'un constitue la matière préparée pour l'opération, et l'autre la forme à incarner (par exemple, l'argile et le moule). Le modèle hylémorphique en tire sa valeur générale, puisque la forme incarnée qui marque la fin d'une opération peut servir de matière à une nouvelle opération, mais dans un ordre fixe qui marque la succession des seuils. Tandis que, dans la métallurgie, les opérations ne cessent d'être à cheval sur les seuils, si bien qu'une matérialité énergétique déborde la matière préparée, et une déformation ou transformation qualitative déborde la forme<sup>86</sup>. Ainsi, le trempage s'enchaîne avec le forgeage par-delà la prise de forme. Ou bien, quand il y a moulage, le métallurgiste en quelque sorte opère à l'intérieur du moule. Ou bien l'acier fondu et moulé va subir une série de décarburations successives. Et pour finir, la métallurgie a la possibilité de refondre, et de ré-employer une matière à laquelle elle donne une *forme-lingot* : l'histoire du métal est inséparable de cette forme très particulière, qui ne se confond ni avec un stock ni avec une marchandise ; la valeur monétaire en découle. Plus généralement, l'idée métallurgique du « réducteur » exprime la double libération d'une matérialité par rapport à la matière préparée, d'une transformation par rapport à la forme à incarner. Jamais la matière et la forme n'ont paru plus dures que dans la métallurgie ; et pourtant c'est la forme d'un développement continu qui tend à remplacer la succession des formes, c'est la matière d'une variation continue qui tend à remplacer la variabilité des matières. Si la métallurgie est dans un rapport essentiel avec la musique, ce n'est pas seulement en vertu des bruits de la forge, mais de la tendance qui traverse les deux arts, à faire valoir au-delà des formes séparées un développement continu de la forme, au-delà des matières variables une variation continue de la matière : un chromatisme élargi porte à la fois la musique

---

86. Simondon n'éprouve pas d'attraction spéciale pour les problèmes de métallurgie. En effet, son analyse n'est pas historique, et préfère s'adresser à des cas d'électronique. Mais, historiquement, il n'y a pas d'électronique qui ne passe par la métallurgie. D'où l'hommage que Simondon rend à celle-ci : « La métallurgie ne se laisse pas entièrement penser au moyen du schème hylémorphique. La prise de forme ne s'accomplit pas en un seul instant de manière visible, mais en plusieurs opérations successives ; on ne peut distinguer strictement la prise de forme de la transformation qualitative ; le forgeage et le trempage d'un acier sont l'un antérieur, l'autre postérieur à ce qui pourrait être nommé la prise de forme proprement dite : forgeage et trempage sont pourtant des constitutions d'objets » (*L'individu*, p. 59).

et la métallurgie ; le forgeron musicien, c'est le premier « transformeur <sup>87</sup> ». Bref, ce que le métal et la métallurgie font venir au jour, c'est une vie propre à la matière, un état vital de la matière en tant que telle, un vitalisme matériel qui, sans doute, existe partout, mais ordinairement caché ou recouvert, rendu méconnaissable, dissocié par le modèle hylémorphique. La métallurgie est la conscience ou la pensée de la matière-flux, et le métal le corrélat de cette conscience. Comme l'exprime le panmétallisme, il y a coextensivité du métal à toute la matière, et de toute la matière à la métallurgie. Même les eaux, les herbes et les bois, les bêtes sont peuplés de sels ou d'éléments minéraux. Tout n'est pas métal, mais il y a du métal partout. Le métal est le conducteur de toute la matière. Le phylum machinique est métallurgique ou du moins a une tête métallique, sa tête chercheuse, itinérante. Et la pensée naît moins avec la pierre qu'avec le métal : la métallurgie, c'est la science mineure en personne, la science « vague » ou la phénoménologie de la matière. La prodigieuse idée d'une *Vie non organique* — cela même dont Worringer faisait l'idée barbare par excellence <sup>88</sup> — est l'invention, l'intuition de la métallurgie. Le métal n'est ni une chose ni un organisme, mais un *corps* sans organes. La « ligne septentrionale, ou gothique », c'est d'abord la ligne minière et métallique qui cerne ce corps. Le rapport de la métallurgie avec l'alchimie ne repose pas, comme le croyait Jung, sur la valeur symbolique du métal et sa correspondance avec une âme organique, mais sur la puissance immanente de corporéité dans toute la matière, et sur l'esprit de corps qui l'accompagne.

L'itinérant premier et primaire, c'est l'artisan. Mais l'artisan, ce n'est pas le chasseur, l'agriculteur ni l'éleveur. Ce n'est pas non plus le vanneur, ni le potier, qui ne se livrent que secondairement à une activité artisanale. C'est celui qui suit la matière-flux comme productivité pure : donc sous forme minérale, et non végétale ou animale. Ce n'est pas l'homme de la terre, ni

---

87. Il ne faut pas seulement tenir compte des mythes, mais de l'histoire positive : par exemple le rôle des « cuivres » dans l'évolution de la forme musicale ; ou bien la constitution d'une « synthèse métallique » dans la musique électronique (Richard Pinhas).

88. W. Worringer définit l'art gothique par la ligne géométrique « primitive », mais devenue vivante. Seulement, cette vie n'est pas organique, comme elle le sera dans le monde classique : cette ligne « ne contient aucune expression organique, et pourtant elle est entièrement vivante. (...) Comme elle n'a aucune tonalité organique, son expression vitale doit être distincte de la vie organique. (...) Il y a dans cette géométrie devenue vivante, qui annonce l'algèbre vivante de l'architecture gothique, un pathétique du mouvement qui oblige nos sensations à un tour de force qui ne leur est pas naturel » (*L'art gothique*, Gallimard, pp. 69-70).



du sol, mais l'homme du sous-sol. Le métal est la pure productivité de la matière, si bien que celui qui suit le métal est le producteur d'objets par excellence. Comme l'a montré Gordon Childe, le métallurgiste est le premier artisan spécialisé, et forme à cet égard un *corps* (sociétés secrètes, guildes, compagnonnages). L'artisan-métallurgiste est l'itinérant, parce qu'il suit la matière-flux du sous-sol. Certes, le métallurgiste est en rapport avec « les autres », ceux du sol, de la terre ou du ciel. Il est en rapport avec les agriculteurs des communautés sédentaires, et avec les fonctionnaires célestes de l'empire qui surcodent les communautés : en effet, il en a besoin pour vivre, il dépend dans sa subsistance même d'un stock agricole impérial<sup>89</sup>. Mais, dans son travail, il est en rapport avec des forestiers, et en dépend partiellement : il doit installer ses ateliers près de la forêt, pour avoir le charbon nécessaire. Dans son espace, il est en rapport avec les nomades, puisque le sous-sol unit le sol de l'espace lisse à la terre de l'espace strié : il n'y a pas de mines dans les vallées alluvieuses des agriculteurs impérialisés, il faut traverser des déserts, aborder des montagnes, et la question du contrôle des mines met toujours en cause des peuples nomades, *toute mine est une ligne de fuite*, et qui communique avec des espaces lisses — il y aurait aujourd'hui des équivalents dans les problèmes de pétrole.

L'archéologie et l'histoire restent étrangement discrètes sur cette question du contrôle des mines. Il arrive que des empires, à forte organisation métallurgique, n'aient pas de mines ; le Proche-Orient manque d'étain, si nécessaire à la fabrication du bronze. Beaucoup de métal arrive sous forme de lingots, et de très loin (comme l'étain d'Espagne ou même de Cornouaille). Une situation aussi complexe n'implique pas seulement une forte bureaucratie impériale, et des circuits commerciaux lointains et élaborés. Elle implique toute une politique mouvante, où des Etats affrontent un dehors, où des peuples très différents s'affrontent, ou bien s'arrangent pour le contrôle des mines, et sous tel ou tel aspect (extraction, charbon de bois, ateliers, transport). Il ne suffit pas de dire qu'il y a des guerres et des expéditions minières ; ni d'invoquer « une synthèse eurasiatique des ateliers

---

89. C'est un des points essentiels de la thèse de Childe, *L'Europe pré-historique* (Payot) : le métallurgiste est le premier artisan spécialisé, dont la subsistance est rendue possible par la formation d'un surplus agricole. Le rapport du forgeron avec l'agriculture ne tient donc pas seulement aux outils qu'il fabrique, mais à la nourriture qu'il prélève ou reçoit. Le mythe dogon, tel que Griaule en a analysé les variantes, pourrait marquer ce rapport où le forgeron reçoit ou vole les graines, et les cache dans sa « masse ».

nomades depuis les abords de la Chine jusqu'aux finistères occidentaux », et de constater que « les populations nomades depuis la préhistoire sont en contact avec les principaux centres métallurgiques de l'ancien monde <sup>90</sup> ». Il faudrait savoir mieux quels sont les rapports des nomades avec ces centres, avec les forgerons qu'ils emploient eux-mêmes, ou qu'ils fréquentent, avec des peuples et des groupes proprement métallurgiques qui leur sont voisins. Quelle est la situation dans le Caucase et dans l'Altaï ? en Espagne et en Afrique du Nord ? Les mines sont une source de flux, de mélange et de fuite, qui n'a guère d'équivalent dans l'histoire. Même quand elles sont bien contrôlées par un empire qui les possède (cas de l'empire chinois, cas de l'empire romain), il y a un mouvement très important d'exploitation clandestine, et des alliances de mineurs soit avec les incursions nomades et barbares, soit avec les révoltes paysannes. L'étude des mythes, et même les considérations ethnographiques sur le statut des forgerons, nous détournent de ces questions politiques. C'est que la mythologie et l'ethnologie n'ont pas une bonne méthode à cet égard. On se demande trop souvent comment *les autres* « réagissent » au forgeron : on tombe alors dans toutes les platitudes concernant l'ambivalence du *sentiment*, on dit que le forgeron est à la fois honoré, redouté et méprisé, plutôt méprisé chez les nomades, plutôt honoré chez les sédentaires <sup>91</sup>. Mais ainsi l'on perd les raisons de cette situation, la spécificité du forgeron lui-même, le rapport non symétrique qu'il entretient lui-même avec les nomades et avec les sédentaires, le type d'*affects* qu'il invente (l'affect métallique). Avant de chercher les sentiments des autres pour le forgeron, il faut d'abord évaluer le forgeron lui-même comme un Autre, et comme ayant à ce titre des rapports affectifs différents avec les sédentaires, avec les nomades.

Il n'y a pas des forgerons nomades et des forgerons sédentaires. Le forgeron est ambulante, itinérant. Particulièrement importante à cet égard est la manière dont le forgeron habite : son espace n'est ni l'espace strié du sédentaire, ni l'espace lisse du nomade. Le forgeron peut avoir une tente, il peut avoir une mai-

90. Maurice Lombard, *Les métaux dans l'ancien monde du Ve au XIe siècle*, Mouton, pp. 75, 255.

91. La situation sociale du forgeron a fait l'objet d'analyses détaillées, surtout pour l'Afrique : cf. l'étude classique de W. Cline, « Mining and Metallurgy in Negro Africa » (*General Series in Anthropology*, 1937) ; et Pierre Clément, « Le forgeron en Afrique noire » (*Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, 1948). Mais ces études sont peu concluantes ; car, autant les principes invoqués sont bien distincts, « réaction contemptrice », « approbative », « appréhensive », autant les résultats sont flous et se mélangent, comme en témoignent les tableaux de P. Clément.

son, il les habite à la manière d'un « gîte », comme le métal lui-même, à la manière d'une grotte ou d'un trou, cabane à demi-souterraine ou tout à fait. Ce sont des troglodytes, non par nature, mais par art et besoin<sup>92</sup>. Un texte splendide d'Elie Faure évoque le train d'enfer des peuples itinérants de l'Inde, trouant l'espace et faisant naître les formes fantastiques qui correspondent à ces percées, les formes vitales de la vie non organique. « Au bord de la mer, au seuil d'une montagne, ils rencontraient une muraille de granit. Alors ils entraient tous dans le granit, ils vivaient, ils aimaient, ils travaillaient, ils mouraient, ils naissaient dans l'ombre, et trois ou quatre siècles après ressortaient à des lieues plus loin, ayant traversé la montagne. Derrière eux, ils laissaient le roc évidé, les galeries creusées dans tous les sens, des parois sculptées, ciselées, des piliers naturels ou factices fouillés à jour, dix mille figures horribles ou charmantes. (...) L'homme ici consent sans combat à sa force et à son néant. Il n'exige pas de la forme l'affirmation d'un idéal déterminé. Il la tire brute de l'informe, telle que l'informe le veut. Il utilise les



*Espace troué*

92. Cf. Jules Bloch, *Les Tziganes*, P. U. F., pp. 47-54. J. Bloch montre précisément que la distinction sédentaires-nomades devient secondaire par rapport à l'habitation troglodyte.

enfoncements d'ombre et les accidents du rocher<sup>93</sup>. » Inde métallurgique. Percer les montagnes au lieu de les graver, fouiller la terre au lieu de la strier, trouver l'espace au lieu de le tenir lisse, faire de la terre un gruyère. Image du film *La grève*, déployant un espace troué où tout un peuple inquiétant se dresse, chacun sortant de son trou comme dans un champ partout miné. Le signe de Caïn est le signe corporel et affectif du sous-sol, traversant à la fois la terre striée de l'espace sédentaire et le sol nomade de l'espace lisse, sans s'arrêter à aucun, le signe vagabond de l'itinérance, le double vol ou la double trahison du métallurgiste en tant qu'il se détourne de l'agriculture et de l'élevage. Faut-il réserver le nom de Caïnites ou Quenites, à ces peuples métallurgiques qui hantent le fond de l'Histoire ? L'Europe préhistorique est traversée par *les peuples-aux-haches de combat*, venus des steppes, comme une branche métallique détachée des nomades, et les gens du Campaniforme, *les peuples-aux-vases calices*, issus d'Andalousie, branche détachée de l'agriculture mégalithique<sup>94</sup>. Peuples étranges, dolicocéphales et brachycéphales qui se mélangent, essaient dans toute l'Europe. Sont-ce eux qui tiennent les mines, trouant l'espace européen de toutes parts, constituant notre espace européen ?

Le forgeron n'est pas nomade chez les nomades et sédentaire chez les sédentaires, ou mi-nomade chez les nomades, mi-sédentaire chez les sédentaires. Son rapport avec les autres découle de son itinérance interne, de son essence vague, et non l'inverse. C'est dans sa spécificité, c'est en tant qu'il est itinérant, en tant qu'il invente un espace troué, qu'il communique nécessairement avec les sédentaires *et* avec les nomades (et avec d'autres encore, avec les forestiers transhumants). C'est d'abord en lui-même qu'il est double : un hybride, un alliage, une formation gémellaire. Comme dit Griaule, le forgeron dogon n'est pas un « impur », mais un « mélangé », et c'est parce qu'il est mélangé qu'il est *endogame*, qu'il ne se marie pas avec les purs qui ont une génération simplifiée, tandis qu'il reconstitue lui-même une génération gémellaire<sup>95</sup>. Gordon Childe montre que le métallurgiste se dédouble nécessairement, qu'il existe deux fois, une fois comme personnage capturé et entretenu dans l'appareil de

93. Elie Faure, *Histoire de l'art, l'art médiéval*, Le Livre de poche, p. 38.

94. Sur ces peuples et leurs mystères, cf. les analyses de Gordon Childe, *L'Europe préhistorique* (ch. VII, « Missionnaires, marchands et combattants de l'Europe tempérée ») et *L'aube de la civilisation européenne*, Payot.

95. M. Griaule et G. Dieterlen, *Le renard pâle*, Institut d'ethnologie, p. 376.

l'empire oriental, une autre fois comme personnage beaucoup plus mobile et libre dans le monde égéen. *Or on ne peut pas séparer un segment de l'autre*, en rapportant seulement chacun des segments à son contexte particulier. Le métallurgiste d'empire, l'ouvrier, suppose un métallurgiste-prospecteur, même très lointain, et le prospecteur renvoie à un commerçant, qui apportera le métal au premier. Bien plus, le métal est travaillé sur chaque segment, et la forme-lingot les traverse tous : il faut moins imaginer des segments séparés qu'une chaîne d'ateliers mobiles qui constituent, de trou en trou, une ligne de variation, une galerie. Le rapport que le métallurgiste entretient avec les nomades et avec les sédentaires passe donc aussi par le rapport qu'il entretient avec d'autres métallurgistes<sup>96</sup>. C'est ce métallurgiste hybride, fabricant d'armes et d'outils, qui communique à la fois avec les sédentaires *et* avec les nomades. L'espace troué communique par lui-même avec l'espace lisse et avec l'espace strié. En effet, le phylum machinique ou la ligne métallique passent par tous les agencements : rien n'est plus déterritorialisé que la matière-mouvement. Mais ce n'est pas du tout de la même façon, et les deux communications ne sont pas symétriques. Worringer disait, dans le domaine esthétique, que la ligne abstraite avait deux expressions très différentes, l'une dans le barbare gothique, l'autre, dans le classique organique. On dirait ici que le phylum a simultanément deux modes de liaison différents : toujours *connexe* à l'espace nomade, tandis qu'il se *conjugue* avec l'espace sédentaire. Du côté des agencements nomades et des machines de guerre, c'est une sorte de rhizome, avec ses sauts, ses détours, ses passages souterrains, ses tiges, ses débouchés, ses traits, ses trous, etc. Mais, de l'autre côté, les agencements sédentaires et les appareils d'Etat opèrent une capture du phylum, prennent les traits d'expression dans une forme ou dans un code, font résonner les trous ensemble, colmatent les lignes de fuite, subordonnent l'opération technologique au modèle du travail, imposent aux connexions tout un régime de conjonctions arborescentes.

---

96. Le livre de Forbes, *Metallurgy in Antiquity*, Ed. Brill, analyse les différents âges de la métallurgie, mais aussi les types du métallurgiste à l'âge du minerai : le « mineur », prospecteur et extracteur, le « fondeur », le « forgeron » (*blacksmith*), le « métallier » (*whitesmith*). La spécialisation se complique encore avec l'âge du fer, et les répartitions nomade-itinérant-sédentaire varient simultanément.

*Axiome III : La machine de guerre nomade est comme la forme d'expression, dont la métallurgie itinérante serait la forme de contenu corrélatrice.*

	CONTENU	EXPRESSION
<i>Substance</i>	Espace troué (phylum machinique ou matière-flux)	Espace lisse
<i>Forme</i>	Métallurgie itinérante	Machine de guerre nomade

*Proposition IX : La guerre n'a pas nécessairement pour objet la bataille, et surtout la machine de guerre n'a pas nécessairement pour objet la guerre, bien que la guerre et la bataille puissent en découler nécessairement (sous certaines conditions).*

Nous rencontrons successivement trois problèmes : la bataille est-elle l' « objet » de la guerre ? Mais aussi : la guerre est-elle l' « objet » de la machine de guerre ? Et enfin, dans quelle mesure la machine de guerre est-elle « objet » de l'appareil d'Etat ? L'ambiguïté des deux premiers problèmes vient certainement du terme *objet*, mais implique leur dépendance par rapport au troisième. C'est pourtant progressivement qu'on doit considérer ces problèmes, même si l'on est réduit à multiplier les cas. La première question, celle de la bataille, entraîne en effet la distinction immédiate de deux cas, celui où la bataille est cherchée, celui où elle est essentiellement évitée par la machine de guerre. Ces deux cas ne coïncident nullement avec offensive et défensive. Mais la guerre à proprement parler (d'après une conception qui culmine avec Foch) semble bien avoir pour objet la bataille, tandis que la guérilla se propose explicitement la *non-bataille*. Toutefois, le développement de la guerre en guerre de mouvement, et en guerre totale, met aussi en question la notion de bataille, tant du point de vue de l'offensive que de la défensive : la non-bataille semble pouvoir exprimer la vitesse d'une attaque-éclair, ou bien la contre-vitesse d'une riposte immédiate<sup>97</sup>. Inversement, de l'autre côté, le développement de

97. Un des textes les plus importants sur la guérilla reste celui de T.E. Lawrence (*Les sept piliers*, Payot, ch. XXXIII, et « La science de la

la guérilla implique un moment et des formes sous lesquelles la bataille doit être effectivement recherchée, en rapport avec des « points d'appui » extérieurs et intérieurs. Et il est vrai que guérilla et guerre ne cessent de s'emprunter des méthodes, dans un sens non moins que dans l'autre (par exemple, on a souvent insisté sur les inspirations que la guérilla sur terre tirait de la guerre maritime). On peut donc dire seulement que bataille et non-bataille sont le double objet de la guerre, suivant un critère qui ne coïncide pas avec l'offensive et la défensive, ni même avec la guerre de guerre et la guerre de guérilla.

C'est pourquoi, en repoussant la question, on demande si la guerre elle-même est l'objet de la machine de guerre. Ce n'est pas du tout évident. Dans la mesure où la guerre (avec ou sans bataille) se propose l'anéantissement ou la capitulation de forces ennemies, la machine de guerre n'a pas nécessairement pour objet la guerre (par exemple, la *razzia* serait un autre objet, plutôt qu'une forme particulière de guerre). Mais, plus généralement, nous avons vu que la machine de guerre était l'invention nomade, parce qu'elle était dans son essence l'élément constituant de l'espace lisse, de l'occupation de cet espace, du déplacement dans cet espace, et de la composition correspondante des hommes : c'est là son seul et véritable objet positif (*nomos*). Faire croître le désert, la steppe, non pas les dépeupler, bien au contraire. Si la guerre en découle nécessairement, c'est parce que la machine de guerre se heurte aux Etats et aux villes, comme aux forces (de striage) qui s'opposent à l'objet positif : dès lors, la machine de guerre a pour ennemi l'Etat, la ville, le phénomène étatique et urbain, et prend pour objectif de les anéantir. C'est là qu'elle devient guerre : anéantir les forces de l'Etat, détruire la forme-Etat. L'aventure Attila, ou Gengis

---

guérilla », *Encyclopedia Britannica*) qui se présente comme un « anti-Foch », et élabore la notion de non-bataille. Mais la non-bataille a une histoire qui ne dépend pas seulement de la guérilla : 1°) la distinction traditionnelle entre « bataille » et « manœuvre » dans la théorie de la guerre (cf. Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, Gallimard, t. I, pp. 122-131) ; 2°) la manière dont la guerre de mouvement remet en question le rôle et l'importance de la bataille (déjà le maréchal de Saxe, et la question controversée de la bataille dans les guerres napoléoniennes) ; 3°) enfin, plus récemment, la critique de la bataille au nom de l'armement nucléaire, celui-ci jouant un rôle dissuasif, et les forces conventionnelles n'ayant plus qu'un rôle de « test » ou de « manœuvre » (cf. la conception gaulliste de la non-bataille, et Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*). Le retour récent à la notion de bataille ne s'explique pas seulement par des facteurs techniques comme le développement d'armes nucléaires tactiques, mais implique des considérations politiques dont dépend précisément le rôle assigné à la bataille (ou à la non-bataille) dans la guerre.

Khan, montre bien cette succession de l'objet positif et de l'objet négatif. Pour parler comme Aristote, on dirait que la guerre n'est ni la condition ni l'objet de la machine de guerre, mais l'accompagne ou la complète nécessairement ; pour parler comme Derrida, on dirait que la guerre est le « supplément » de la machine de guerre. Il peut même arriver que cette supplémentarité soit saisie dans une révélation progressive angoissée. Ce serait par exemple l'aventure de Moïse : sortant de l'Etat égyptien, se lançant dans le désert, il commence par former une machine de guerre, sous l'inspiration d'un vieux passé des Hébreux nomades, et sous le conseil de son beau-père qui vient des nomades. C'est la machine des Justes, déjà machine de guerre, mais qui n'a pas encore la guerre pour objet. Or Moïse s'aperçoit peu à peu, et par étapes, que la guerre est le supplément nécessaire de cette machine, parce qu'elle rencontre ou doit traverser des villes et des Etats, parce qu'elle doit d'abord y envoyer des espions (*observation armée*), puis peut-être monter aux extrêmes (*guerre d'anéantissement*). Alors le peuple juif connaît le doute et craint de ne pas être assez fort ; mais Moïse doute aussi, il recule devant la révélation d'un tel supplément. Et c'est Josué qui sera chargé de la guerre, non pas Moïse. Pour parler enfin comme Kant, on dira que le rapport de la guerre avec la machine de guerre est nécessaire, mais « synthétique » (il faut Yaveh pour faire la synthèse).

La question de la guerre se trouve donc à son tour repoussée, et se subordonne aux rapports machine de guerre-appareil d'Etat. Ce ne sont pas d'abord les Etats qui font la guerre : certes, celle-ci n'est pas un phénomène qu'on retrouverait dans l'universalité de la Nature, en tant que violence quelconque. Mais la guerre n'est pas l'objet des Etats, ce serait plutôt le contraire. Les Etats les plus archaïques ne semblent même pas avoir de machine de guerre, et nous verrons que leur domination repose sur d'autres instances (qui comportent en revanche police et géolierie). On peut supposer que, parmi les raisons mystérieuses du brusque anéantissement d'Etats archaïques pourtant puissants, il y a précisément l'intervention d'une machine de guerre extrinsèque ou nomade, qui leur riposte et les détruit. Mais l'Etat comprend vite. Une des plus grandes questions du point de vue de l'histoire universelle sera : comment l'Etat va-t-il *s'approprier* la machine de guerre, c'est-à-dire s'en constituer une, conforme à sa mesure, à sa domination et à ses buts ? Et avec quels risques ? (On appelle institution militaire, ou armée, non pas du tout la machine de guerre elle-même, mais cette forme sous laquelle elle est appropriée par l'Etat.) Pour saisir le caractère paradoxal d'une telle entreprise, il faut récapituler l'ensemble de l'hypothèse : 1) la



machine de guerre est l'invention nomade qui n'a même pas la guerre pour objet premier, mais comme objectif second, supplémentaire ou synthétique, au sens où elle est déterminée à détruire la forme-Etat et la forme-ville auxquelles elle se heurte ; 2) quand l'Etat s'approprie la machine de guerre, celle-ci change évidemment de nature et de fonction, puisqu'elle est alors dirigée contre les nomades et tous les destructeurs d'Etat, ou bien exprime des relations entre Etats, en tant qu'un Etat prétend seulement en détruire un autre ou lui imposer ses buts ; 3) mais, justement, c'est quand la machine de guerre est ainsi appropriée par l'Etat qu'elle tend à prendre la guerre pour objet direct et premier, pour objet « analytique » (et que la guerre tend à prendre la bataille pour objet). Bref, c'est en même temps que l'appareil d'Etat s'approprie une machine de guerre, que la machine de guerre prend la guerre pour objet, et que la guerre devient subordonnée aux buts de l'Etat.

Cette question de l'appropriation est historiquement si variée qu'il faut distinguer plusieurs sortes de problèmes. Le premier concerne la possibilité de l'opération : c'est justement parce que la guerre n'était que l'objet supplémentaire ou synthétique de la machine de guerre nomade que celle-ci rencontre l'hésitation qui va lui être fatale, et que l'appareil d'Etat en revanche va pouvoir s'emparer de la guerre, et donc retourner la machine de guerre contre les nomades. L'hésitation du nomade a souvent été présentée de manière légendaire : que faire des terres conquises et traversées ? Les rendre au désert, à la steppe, au grand pâturage ? ou bien laisser subsister un appareil d'Etat capable de les exploiter directement, quitte à devenir à plus ou moins longue échéance une simple dynastie nouvelle de cet appareil ? L'échéance est plus ou moins longue, parce que par exemple les Gengiskhanides ont pu tenir longtemps en s'intégrant partiellement aux empires conquis, mais en maintenant aussi tout un espace lisse des steppes qui se subordonnait les centres impériaux. Ce fut leur génie, *Pax mongolica*. Reste que l'intégration des nomades aux empires conquis a été l'un des plus puissants facteurs de l'appropriation de la machine de guerre par l'appareil d'Etat : l'inévitable danger auquel les nomades ont succombé. Mais il y a aussi l'autre danger, celui qui menace l'Etat lorsqu'il s'approprie la machine de guerre (tous les Etats ont senti le poids de ce danger, et les risques que leur faisait courir cette appropriation). Tamerlan serait l'exemple extrême, et non pas le successeur, mais l'exact opposé de Gengis Khan : c'est Tamerlan qui construit une fantastique machine de guerre retournée contre les nomades, mais qui, par là même, doit ériger un appareil d'Etat d'autant plus lourd et improductif qu'il n'existe que comme la

forme vide d'appropriation de cette machine<sup>98</sup>. Retourner la machine de guerre contre les nomades peut faire courir à l'Etat un risque aussi grand que celui des nomades dirigeant la machine de guerre contre les Etats.

Un second type de problèmes concerne les formes concrètes sous lesquelles se fait l'appropriation de la machine de guerre : mercenaires ou territoriaux ? Armée de métier ou armée de conscription ? Corps spéciaux ou recrutement national ? Non seulement ces formules ne se valent pas, mais il y a tous les mélanges possibles entre elles. La distinction la plus pertinente, ou la plus générale, serait peut-être : y a-t-il seulement « encastement » de la machine de guerre, ou bien « appropriation » à proprement parler ? La capture de la machine de guerre par l'appareil d'Etat s'est faite en effet suivant deux voies, encaster une société de guerriers (venus du dehors ou issus du dedans), ou bien au contraire la constituer d'après des règles qui correspondent avec la société civile tout entière. Et là encore, passage et transition d'une formule à l'autre.. Le troisième type de problèmes concerne enfin les moyens de l'appropriation. De ce point de vue, il faudrait considérer les diverses données qui tiennent aux aspects fondamentaux de l'appareil d'Etat : *la territorialité, le travail ou les travaux publics, la fiscalité*. La constitution d'une institution militaire ou d'une armée implique nécessairement une territorialisation de la machine de guerre, c'est-à-dire des octrois de terres, « coloniales » ou intérieures, qui peuvent prendre des formes très variées. Mais, du coup, des régimes fiscaux déterminent et la nature des services et des impôts que doivent les bénéficiaires guerriers, et surtout le genre d'impôt civil auquel tout ou fraction de la société sont soumis inversement pour l'entretien de l'armée. Et, en même temps, l'entreprise d'Etat des travaux publics doit se réorganiser en fonction d'un « aménagement du territoire » où l'armée joue un rôle déterminant, non seulement avec les forteresses et places fortes, mais les communications stratégiques, la structure logistique, l'infra-structure industrielle, etc. (rôle et fonction de l'Ingénieur dans cette forme de l'appropriation<sup>99</sup>).

98. Sur les différences fondamentales Tamerlan-Gengis Khan, cf. René Grousset, *L'empire des steppes*, Payot, notamment pp. 495-496.

99. Cf. *Armées et fiscalité dans le monde antique*, Ed. du C. N. R. S. : ce colloque étudie surtout l'aspect fiscal, mais les deux autres aussi. La question de l'attribution de terres aux soldats ou aux familles de soldats se retrouve dans tous les Etats, et joue un rôle essentiel. Sous une forme particulière, elle sera à la base des fiefs et de la féodalité. Mais elle est déjà à la base des « faux-fiefs » partout dans le monde, et notamment du Cléros et de la Clérouique dans la civilisation grecque (cf. Claire Préaux, *L'économie royale des Lagides*, Bruxelles, pp. 463 sq.)

Qu'on nous permette de confronter l'ensemble de cette hypothèse à la formule de Clausewitz : « La guerre est la continuation des relations politiques avec l'accompagnement d'autres moyens. » On sait que cette formule est elle-même extraite d'un ensemble théorique et pratique, historique et transhistorique, dont les éléments sont liés entre eux : 1) Il y a un pur concept de la guerre comme guerre absolue, inconditionnée, Idée non donnée dans l'expérience (abattre ou « renverser » l'ennemi, supposé n'avoir aucune autre détermination, sans considération politique, économique ou sociale) ; 2) Ce qui est donné, ce sont les guerres réelles en tant que soumises à des buts d'Etats, lesquels sont plus ou moins bon « conducteurs » par rapport à la guerre absolue, et de toute façon en conditionnent la réalisation dans l'expérience ; 3) les guerres réelles oscillent entre deux pôles, tous deux soumis à la politique d'Etat : guerre d'anéantissement qui peut aller jusqu'à la guerre totale (d'après les objectifs sur lesquels l'anéantissement porte) et tend à se rapprocher du concept inconditionné par ascension aux extrêmes ; guerre limitée, qui n'est pas « moins » guerre, mais qui opère une descente plus proche des conditions limitatives, et peut aller jusqu'à une simple « observation armée<sup>100</sup> ».

En premier lieu, cette distinction d'une guerre absolue comme Idée, et des guerres réelles, nous paraît d'une grande importance, mais avec la possibilité d'un autre critère que celui de Clausewitz. L'Idée pure ne serait pas celle d'une élimination abstraite de l'adversaire, mais celle d'une machine de guerre *qui n'a justement pas la guerre pour objet*, et qui n'entretient avec la guerre qu'un rapport synthétique potentiel ou supplémentaire. Si bien que la machine de guerre nomade ne nous paraît pas, comme chez Clausewitz, un cas de guerre réelle parmi les autres, mais au contraire le contenu adéquat à l'Idée, l'invention de l'Idée, avec ses objets propres, espace et composition du *nomos*. Pourtant, c'est bien une Idée, et il faut maintenir le concept d'Idée pure, quoique cette machine de guerre ait été réalisée par les nomades. Mais c'est plutôt les nomades qui restent une abstraction, une Idée, quelque chose de réel et non actuel, pour plusieurs raisons : en premier lieu parce que, nous l'avons vu, les données du nomadisme se mélangent en fait avec des données de migration, d'itinérance et de transhumance, qui ne troublent pas la pureté du concept, mais introduisent des objets toujours mixtes, ou des combinaisons d'espace et de composition, qui réagissent déjà sur

100. Clausewitz, *De la guerre*, surtout livre VIII. Et le commentaire de ces trois thèses par Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, t. I (notamment « pourquoi les guerres de la deuxième espèce ? », pp. 139 sq.).

la machine de guerre. En second lieu, même dans la pureté de son concept, la machine de guerre nomade effectue nécessairement son rapport synthétique avec la guerre comme supplément, découvert et développé contre la forme-Etat qu'il s'agit de détruire. Mais, justement, elle n'effectue pas cet objet supplémentaire ou ce rapport synthétique sans que l'Etat, de son côté, n'y trouve l'occasion de s'approprier la machine de guerre, et le moyen de faire de la guerre l'objet direct de cette machine retournée (d'où l'intégration du nomade à l'Etat est un vecteur qui traverse le nomadisme dès le début, dès le premier acte de la guerre contre l'Etat).

La question est donc moins celle de la réalisation de la guerre que de l'appropriation de la machine de guerre. C'est en même temps que l'appareil d'Etat *s'approprie* la machine de guerre, la subordonne à des *buts* « politiques », et lui donne pour *objet* direct la guerre. Et c'est une même tendance historique qui entraîne les Etats à évoluer d'un triple point de vue : passer des figures d'encastement à des formes d'appropriation proprement dites, passer de la guerre limitée à la guerre dite totale, et transformer le rapport du but et de l'objet. Or les facteurs qui font de la guerre d'Etat une guerre totale sont étroitement liés au capitalisme : il s'agit de l'investissement du capital constant en matériel, industrie et économie de guerre, et de l'investissement du capital variable en population physique et morale (à la fois comme faisant la guerre, et la subissant<sup>101</sup>). En effet, la guerre totale n'est pas seulement une guerre d'anéantissement, mais surgit lorsque l'anéantissement prend pour « centre » non plus seulement l'armée ennemie, ni l'Etat ennemi, mais la population tout entière et son économie. Que ce double investissement ne puisse se faire que dans les conditions préalables de la guerre limitée montre le caractère irrésistible de la tendance capitaliste à développer la guerre totale<sup>102</sup>. Il est donc vrai que la guerre totale reste subor-

101. Ludendorff (*La guerre totale*, Flammarion) remarque que l'évolution donne de plus en plus d'importance au « peuple » et à la « politique intérieure » dans la guerre, tandis que Clausewitz privilégiait encore les armées et la politique extérieure. Cette critique est globalement vraie, malgré certains textes de Clausewitz. On la retrouve d'ailleurs chez Lénine et les marxistes (bien que ceux-ci se fassent évidemment du peuple et de la politique intérieure une tout autre conception que Ludendorff). Certains auteurs ont montré profondément que le prolétariat était d'origine militaire, et notamment maritime, autant qu'industriel : ainsi Virilio, *Vitesse et politique*, pp. 50-51, 86-87.

102. Comme le montre J.U. Nef, c'est durant la grande période de « guerre limitée » (1640-1740) que se produisirent les phénomènes de concentration, d'accumulation et d'investissement qui devaient déterminer la « guerre totale » : cf. *La guerre et le progrès humain*, Ed. Alsatia. Le

donnée à des buts politiques d'Etat et réalise seulement le *maximum des conditions* de l'appropriation de la machine de guerre par l'appareil d'Etat. Mais il est vrai aussi que, lorsque l'objet de la machine de guerre appropriée devient guerre totale, à ce niveau d'un ensemble de toutes les conditions, l'objet et le but entrent dans ce nouveaux rapports qui peuvent aller jusqu'à la contradiction. D'où l'hésitation de Clausewitz quand il montre tantôt que la guerre totale reste une guerre conditionnée par le but politique des Etats, tantôt qu'elle tend à effectuer l'Idée de la guerre inconditionnée. En effet, le but reste essentiellement politique et déterminé comme tel par l'Etat, mais l'objet même est devenu illimité. On dirait que l'appropriation s'est retournée, ou plutôt que les Etats tendent à relâcher, à reconstituer une immense machine de guerre dont ils ne sont plus que les parties, opposables ou apposées. Cette machine de guerre mondiale, qui « ressort » en quelque sorte des Etats, présente deux figures successives : d'abord celle du fascisme qui fait de la guerre un mouvement illimité qui n'a plus d'autre but que lui-même ; mais le fascisme n'est qu'une ébauche, et la figure post-fasciste est celle d'une machine de guerre qui prend directement la paix pour objet, comme paix de la Terre ou de la Survie. La machine de guerre reforme un espace lisse qui prétend maintenant contrôler, entourer toute la terre. La guerre totale est elle-même dépassée, vers une forme de paix plus terrifiante encore. La machine de guerre a pris sur soi le but, l'ordre mondial, et les Etats ne sont plus que des objets ou des moyens appropriés à cette nouvelle machine. C'est là que la formule de Clausewitz se retourne effectivement ; car, pour pouvoir dire que la politique est la continuation de la guerre avec d'autres moyens, il ne suffit pas d'inverser les mots comme si l'on pouvait les prononcer dans un sens ou dans l'autre ; il faut suivre le mouvement réel à l'issue duquel les Etats, s'étant appropriés une machine de guerre, et l'ayant approprié à leurs buts, redonnent une machine de guerre qui se charge du but, s'approprie les Etats et assume de plus en plus de fonctions politiques<sup>103</sup>.

Sans doute la situation actuelle est-elle désespérante. On a vu la machine de guerre mondiale se constituer de plus en plus fort, comme dans un récit de science-fiction ; on l'a vue s'assigner comme objectif une paix peut-être encore plus terrifiante que la

---

code guerrier napoléonien représente un tournant qui va précipiter les éléments de la guerre totale, mobilisation, transport, investissement, information, etc.

103. Sur ce « dépassement » du fascisme, et de la guerre totale ; et sur le nouveau point d'inversion de la formule de Clausewitz, cf. toute l'analyse de Virilio, *L'insécurité du territoire*, surtout ch. 1.

mort fasciste ; on l'a vue maintenir ou susciter les plus terribles guerres locales comme ses propres parties ; on l'a vue fixer un nouveau type d'ennemi, qui n'était plus un autre Etat, ni même un autre régime, mais « l'ennemi quelconque » ; on l'a vue dresser ses éléments de contre-guérilla, tels qu'elle peut se laisser surprendre une fois, pas deux... Cependant, les conditions mêmes de la machine de guerre d'Etat ou de Monde, c'est-à-dire le capital constant (ressources et matériel) et le capital variable humain, ne cessent de recréer des possibilités de ripostes inattendues, d'initiatives imprévues qui déterminent des machines mutantes, minoritaires, populaires, révolutionnaires. En témoigne la définition de l'Ennemi quelconque... « multiforme, manœuvrier et omniprésent (...), d'ordre économique, subversif, politique, moral, etc. », l'inassignable Saboteur matériel ou Déserteur humain aux formes les plus diverses<sup>104</sup>. Le premier élément théorique qui importe, ce sont les sens très variés de la machine de guerre, *et justement parce que la machine de guerre a un rapport extrêmement variable avec la guerre elle-même*. La machine de guerre ne se définit pas uniformément, et comporte autre chose que des quantités de force en accroissement. Nous avons essayé de définir deux pôles de la machine de guerre : *d'après l'un*, elle prend la guerre pour objet, et forme une ligne de destruction prolongeable jusqu'aux limites de l'univers. Or sous tous les aspects qu'elle prend ici, guerre limitée, guerre totale, organisation mondiale, elle ne représente pas du tout l'essence supposée de la machine de guerre, mais seulement, quelle qu'en soit la puissance, l'ensemble des conditions sous lesquelles les Etats s'approprient cette machine, quitte à la projeter enfin comme l'horizon du monde, ou l'ordre dominant dont les Etats eux-mêmes ne sont plus que des parties. *L'autre pôle* nous semblait être celui de l'essence, lorsque la machine de guerre, avec des « quantités » infiniment moindres, a pour objet, non pas la guerre, mais le tracé d'une ligne de fuite créatrice, la composition d'un espace lisse et du mouvement des hommes dans cet espace. Suivant cet autre pôle, la guerre est bien rencontrée par cette machine, mais comme son objet synthétique et supplémentaire, alors dirigé contre l'Etat, et contre l'axiomatique mondiale exprimée par les Etats.

Nous avons cru trouver chez les nomades une telle invention de la machine de guerre. C'était seulement dans le souci histo-

104. Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*, pp. 15-16. La notion axiomatique d'« ennemi quelconque » est déjà très élaborée dans les textes officiels ou officieux de défense nationale, de droit international et d'espace judiciaire ou policier.

rique de montrer qu'elle fut inventée comme telle, même si elle présentait dès le début toute l'équivoque qui la faisait composer avec l'autre pôle, et déjà osciller vers lui. Mais, conformément à l'essence, ce ne sont pas les nomades qui ont le secret : un mouvement artistique, scientifique, « idéologique », peut être une machine de guerre potentielle, précisément dans la mesure où il trace un plan de consistance, une ligne de fuite créatrice, un espace lisse de déplacement, en rapport avec un *phylum*. Ce n'est pas le nomade qui définit cet ensemble de caractères, c'est cet ensemble qui définit le nomade, en même temps que l'essence de la machine de guerre. Si la guérilla, la guerre de minorité, la guerre populaire et révolutionnaire, sont conformes à l'essence, c'est parce qu'elles prennent la guerre comme un objet d'autant plus nécessaire qu'il est seulement « supplémentaire » : *elles ne peuvent faire la guerre qu'à condition de créer autre chose en même temps*, ne serait-ce que de nouveaux rapports sociaux non organiques. Il y a une grande différence entre ces deux pôles, même et surtout du point de vue de la mort : la ligne de fuite qui crée, *ou bien* qui tourne en ligne de destruction ; le plan de consistance qui se constitue, même morceau par morceau, *ou bien* qui tourne en plan d'organisation et de domination. Qu'il y ait communication entre les deux lignes ou les deux plans, que chacun se nourrisse de l'autre, emprunte à l'autre, on s'en aperçoit constamment : la pire machine de guerre mondiale reconstitue un espace lisse, pour entourer et clôturer la terre. Mais la terre fait valoir ses propres puissances de déterritorialisation, ses lignes de fuite, ses espaces lisses qui vivent et qui creusent leur chemin pour une nouvelle terre. La question n'est pas celle des quantités, mais celle du caractère incommensurable des quantités qui s'affrontent dans les deux sortes de machines de guerre, d'après les deux pôles. Des machines de guerre se constituent contre les appareils qui s'approprient la machine, et qui font de la guerre leur affaire et leur objet : elles font valoir des connexions, face à la grande conjonction des appareils de capture ou de domination.